4° 169 619 - 3 R

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS SOUCI.
TOME TROISIEME.

AU DONJON DU CHATEAU.
AVEC PRIVILEGE D'APOLLON.

M. DCCL.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

(169419)

Stiftung
Staatsbibliothek
Preuß. Kulturbesitz

EPITRES
FAMILIERES.

EPITRE I.

A

MON FRERE HENRI.

OU courez-vous? „Ah! je fuis la Campagne,
„Je ne veux pas tout-vif m'enſevelir;
„Lorsque j'y ſuis, d'abord l'ennui me gagne;
„Reſter tout-ſeul, autant vaut-il mourir.

„ J'aime Berlin: c'eſt là que dans le Monde
„ Le doux Plaiſir en cent façons abonde;
„ Jeunes Beautés, Bals, Feſtins, en un mot
„ Y trouve tout quiconque n'eſt pas ſot.
Oui, vous pouvez vous amuſer, mon Frère;
Nos Belles ſont faciles à plier;
Berlin fournit Aiſance & Bonne Chère;
Mais ces Plaiſirs qu'ont-ils de ſingulier?
„ C'eſt chez Milon que ſe donne une Fête;
„ On ſera ſeul; Milon n'a convié
„ Que quatre-vingts Perſonnes. „ C'eſt honnête:
On vient, on entre, on eſt ſupplicié;
En ſe preſſant on s'étouffe à la porte;
On perce enfin des deux bras, à main forte;
Voilà d'abord trente Tables de Jeu;
Et qui n'y joüe y paroît ſans aveu;
Tous ſont rêveurs, attentifs à leur Rôle:
L'un, en ſuant, attend un As de Cœur;
Et celui-là, qui méditoit la Vole,
Sur ſes Ecarts écume de fureur:
Pourquoi ce bruit? & qu'eſt-ce qu'on regarde?
A ce Seigneur prend-il un vertigo?

„Pis que cela; certain Roi de Caro
„Entre ſes mains eſt arrivé ſans garde.
On voit plus loin, dans un coin iſolé,
Force Joueurs; le Haſard tient la Table:
L'Or en monceaux s'y préſente étalé:
Son Grand-Pontife, à face vénérable,
Mêle en ſes mains un Jeu bariolé:
Tout à l'entour une immenſe Cohüe
Sur ce Grand-Prêtre a dirigé la vûe:
Le bon Public a quelque fois raiſon.
Quant au Prélat, ce reſpect l'importune:
Il eſt adroit; le bon Seigneur, dit-on,
De ſes dix doigts gouverne la Fortune;
Un feu ſoudain s'empare de ſes ſens;
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échapent par élans
Comme en grondant rudement de ſa bouche;
Très-attentifs y ſont ſes Courtiſans;
Ce peu de mots, ce ſont autant d'Oracles,
Qui, ſur le Sort opérant des Miracles,
Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fièrs, les Petits & les Grands;

Tel

Tel pâme d'aiſe, & Tel autre blasphême :
L'un vend, hélas! ſon Bien qu'il a perdu :
L'autre enyvré de ſon bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu :
Neuf-heure ſonne, il faut aller à Table,
Et regagner dans un ample Soupé,
Enjoüé, vif, brillant & délectable,
Le Tems perdu, dans l'ennui diſſipé;
Et qu'emporta ce Jeu ſi déteſtable.
Voions: voilà plus de trente Laquais,
A pas comptés, qui ſuivent à la file
D'Apitius un habile Profès;
De tant de Plats on nourriroit la Ville;
Le Sieur Hamoch, plus fièr que Paul Emile,
De la Cuiſine au Salon du Palais,
Mène en grand-pompe un Soupé de Lucule;
Le moindre Plat, c'eſt lui qui l'intitule
D'un nom barroque, & très-mal aſſorti;
De cette Armée il eſt le Quartier-Maitre;
Là pour l'Entrée, ici pour le Rôti,
Il ſait placer le Plat comme il doit être;
Ragoûts nouveaux, Pâtés, fins Entremets,

En les loüant à Meſſieurs les Gourmets.
De tant de Plats quelle odeur dégoutante!
L'Hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch ſurpaſſe ſes projets;
On va s'aſſeoir; & cette Compagnie,
Quoique fournoiſe, eſt tout au mieux choiſie.
Mais tout ce Monde eſt ſtupide ou muet:
Ah! cette Paire eſt au mieux aſſortie:
De ce Baron ſi maigre & ſi fluet,
Cette Bégueule eſt la vieille Ennemie;
Certain Procès les a rendu Rivaux;
Avec quel air ils ſe tournent le dos!
De ces Paniers dorés par des rezeaux
La place à Table eſt d'avance remplie;
Et ſur la chaiſe, en ſerrant les genoux,
A peine encore en reſte-t-il pour vous.
De bavarder Damis auroit envie;
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'eſt par prudence; il craind ce Médiſant,
Ce vieux Baron, à langue de Serpent.
L'Hôte attentif à ranimer le Monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais Plaiſant;

Il fert cent Mets, qui courent à la ronde:
„Que le Plaiſir s'empare de céans!
„Dit-il; Meſſieurs, chez moi la Joie abonde.„
Corine jeûne & pour tout un million
Ne goûteroit de cette Sauce fine;
Elle pourroit laver le Vermillon,
Qui fait l'éclat de ſa Lèvre Divine.
Si Marianne, au Viſage poupin,
Ne mange pas un ſeul morceau de pain,
C'eſt qu'en ſon Corps étroitement ſerrée,
Elle craind trop que la Galimafrée
Pourroit gâter le corſage divin
De cette Taille en tous lieux admirée.
A l'autre bout, ſans s'en embarraſſer,
Le Comte mange à ſe déboutonner;
De tous les Plats goûte l'un après l'autre;
Avec Hamoch ſe met à raiſonner;
D'Apitius le Comte eſt grand Apôtre,
Et les Nevers pourroient le conſulter.
Julie enfin rompt ce cruel ſilence;
Et ſe tournant, dit d'un air d'indolence:
„Ah! c'eſt affreux: tout ce jour il a plû;

„En-

„ En vérité, c'eſt un nouveau Déluge. „
Merlin répond: „ Tout comme vous j'en juge;
„ Et l'Almanac ainſi l'a réſolu.
Merlin dit bien: ce docte Perſonnage
De ſon Savoir fait un riche étalage;
Hors l'Almanac, jamais il n'a rien lû.
Le Diſcours tombe; on baaille: on prend courage;
On le relève; on parle de Pompons,
De Gands glacés, Coëffures & Jupons:
Et l'on médit un peu de Roſalie;
Elle eſt abſente; & la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en ſa beauté.
Ne croiez pas que ce ſoit par envie:
Son Cœur, dit-elle, eſt plein de charité;
Mais le Bon-Goût, qu'elle trouve inſulté,
Quoi qu'à regret la preſſe & la convie
De rendre hommage à la Sincérité.
Bientôt après on parle Comédie:
„ Ah! la Marville a l'air d'un Eléphant,
„ Dit l'une; elle eſt une exécrable Actrice:
„ La Rouſſelois, c'eſt un Corps élégant,
„ Elle eſt bien miſe; ah! c'eſt un vrai Délice;

„Lorsqu'elle joüe; au vrai, mal on l'entend:
„Mais ce n'eſt rien; va-t-on là pour entendre?
Valère ſait à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné
Va dans huit jours vendre ſa Garderobe;
Sur quoi chacun, en faiſant l'étonné,
Sur Monſeigneur très-malignement dobe;
De brocarder chacun ſe met en train,
Et l'on médit doucement du Prochain.
Mais s'endormant par tant de balourdiſes;
De main en main ſe donnent des Deviſes,
Qu'en ricanant le Beau-Sexe relit;
A ces Soupers on ménage l'Eſprit;
Et l'on s'occupe, en liſant les bêtiſes
Que le galant Confiturièr y fit.
On imagine une Santé nouvelle:
A l'Equivoque un chacun applaudit;
La pointe en eſt digne de Fontenelle;
On veut parlèr; & ce jargon forcé,
Ne tenant rien de la gaieté naïve,
Meurt en naiſſant dans la bouche craintive,
Auſſi ſouvent qu'un mot eſt prononcé.

On ſe regarde, on eſt embarraſſé,
Et tous les mots expirent ſur la langue.
L'Hôte le voit &, pour en bien uſer,
D'un Conte plat il vient les amuſer;
Mais il en eſt pour ſa ſote Harangue:
Par bienſéance, un moment on ſoûrit;
On dit, baaillant, que l'on ſe divertit:
Mais en ſecret maudiſſant l'Aſſemblée,
On voudroit fort, pour que l'ennui finît,
Que de ſommeil elle fût accablée.
Cloris alors, ſur un ton aigrelet,
D'un Vaudeville entonne un vieux couplet;
Et pouſſe en l'air de cette voix aiguë,
De longs hélas! qu'on entend de la ruë;
Et d'un accent Tudesque, qui déplait,
Elle aſſaiſonne un air de Flageolet.
Eglé qui croit qu'elle a la voix plus belle,
En détonnant chante un Air d'Opéra
Très-langoureux, que compoſa Campra;
Un Fat ſe pâme & jure qu'elle excelle:
Ah! de chanter elle ne ceſſera.
Maudite Voix, digne d'une Creſſelle,

Un ſiècle entier, je crois, tu chantera!
„ Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie,
„ Prêtez l'oreille à cette Bergerie:
„ Cet air pour moi ſemble fait tout-exprès;
„ J'ai de mon mieux ſaiſi le Goût Français;
„ Ces ports de voix, qu'avec force j'élève,
„ Ces tremblemens battus ſi lentement,
„ Ces longs frédons, qui n'ont ni fin ni trêve,
„ Font de ce Chant les plus doux agrémens;
„ De ce Salon même, ſans qu'il m'en coûte,
„ Ma forte voix fera ſauter la voûte.
L'Hôte pâlit; il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la Trompette fatale;
Il eſt tremblant pour les murs de ſa Sale;
Pour éviter l'effet de cet Echo,
Il rompt les chiens & bavarde Morale;
Et ce Diſcours les amuſe à ravir:
Mais dans le tems que ce Seigneur déploie
Des Argumens ennuieux à mourir,
Sa chère Epouſe à travers vient glapir,
Et minaudant croit réveiller la Joie:
Au lieu du Dieu libertin du Plaiſir,

La

La bonne Dame, induite par le Diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin, par importunité,
Tous ces Baailleurs à ſe lever de Table.
Aux Violons alors on a recours;
La Joie enfin régnera dans ce jour:
Aux Menuèts, aux graves Polonaiſes,
Vont ſuccéder frétillantes Anglaiſes:
Tous ces Muèts danſent, ſans ſe parler;
Les Spectateurs diſent, par bienſéance,
Quelques douceurs, avec tant d'indolence,
Que cet Amour de froid paroît geler:
L'Oiſiveté, qui regarde la Danſe,
Rit ſouvent haut, ſans trop ſavoir pourquoi:
Le Jour paroît; avec indifférence,
Mais ſans regret, on retourne chez ſoi,
En ſe flattant de faire accroire aux autres,
Qu'on s'eſt au Bal diverti comme un Roi.
Ces Plaiſirs-là, mon Frère, ſont les vôtres;
Leur carillon n'a plus d'appas pour moi.
Société douce & bien aſſortie,

Bien moins nombreuſe & d'autant mieux choiſie;
Délaſſemens innocens de l'Eſprit,
Propos legers, qui ſur mille matières,
En voltigeant, répandent des lumières;
Où ſans éclat, mais à propos, on rit,
Sans que jamais des Langues meurtrières,
Pleines de fièl, rendent à leurs manières
Quelques Bons-Mots, qu'en plaiſantant on dit:
Pouſſera-t-on l'injure & le ſcandale
A préférèr à ce Goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont ſe bouffit
Votre ſtupide & bruiante Rivale?
Ah, Peuple né le joüet des Erreurs!
Si follement envieux des Grandeurs!
Voiez de près le néant de ces Fêtes,
Qui tant de fois vous ont tourné les têtes;
Aiez pitié de nos Deſtins heureux.
Quand vers le Cièl j'oſe élever mes Vœux;
Je dis, tout-bas: Fortune ſecourable!
„ Ne permets pas qu'un Orgueil déteſtable,
„ Me rempliſſant d'inutiles déſirs,

„ Cor-

„ Corrompe en moi le goût des vrais Plaiſirs,
„ De ces Plaiſirs d'un Eſprit raiſonnable;
„ Et laiſſe moi, Fortune, par pitié,
„ Un Cœur toûjours ſenſible à l'Amitié.

Stadtbibliothek

EPITRE II.

A PÖLLNITZ.

Meprisera, qui le veut, les Richeſſes,
Leur faux éclat & leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité;
Ces vains dédains ne ſont que des fineſſes:
Pour les avoir ſe font mille baſſeſſes;
Si leur éclat n'a point ſû me fraper;
Si jusqu'ici leur force enchantereſſe
N'a point eu l'art de me préoccuper;
Le Monde enfin vient de me détromper.
Je voi partout que la grande Dépenſe,
Les Biens, le Luxe & la Magnificence
Du ſot Public ſe ſont fait eſtimer;
„Verrès, dit-on, eſt digne de primer;
„Il a tout net vingt-mille Ecus de Rente,
„Bonne Cuiſine, & du Vin que l'on vante,

„Qu'en

„ Qu'en Cave il tient, ſans vouloir l'entamer,
„ Au moins dès l'An Mille ſix cens ſeptante:
„ Il tient Etat, ſa Maiſon eſt brillante;
„ C'eſt un Seigneur qu'on ne peut trop aimer.
Ce gros Créſus, qui paroît inutile,
A tous les Arts donne occupation,
Et de-là vient qu'on le chérit en Ville;
La Dépenſe eſt ſa forte paſſion;
Son Luxe, au moins, fait vivre l'Induſtrie:
Là le Burin travaille l'Orfévrie;
Le Peintre vit de ſa profuſion;
Et l'Architecte orne ſa Galerie:
Il met l'Argent en circulation,
Et ſa Maiſon vaut une Hôtellerie.
Quand Vadius, d'un ton de flatterie
Vient loüanger l'inepte Bavius,
Le doux eſpoir ſur lequel il ſe fonde,
C'eſt d'emprunter de lui nombre d'Ecus.
Oui, l'Intérêt eſt le Roi de ce Monde;
Il règle tout dans ce Siècle fallot;
En enrageant le Malheureux le fronde,
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un Sot:

Un vrai Platon vivant dans la Miſère,
Ne recevroit qu'humilians rebuts;
Mais l'opulent Matthieu dit l'Inſectaire,
A des Reſpects, & très-humbles Saluts.
Ce chèr Métal, ce beau Don de Plutus
Peut tenir lieu de Rang & de Nobleſſe;
Il donne au Sot, Eſprit, Bon-Sens, Vertus,
Nombre d'Amis, Maîtreſſes encor plus;
Par ſa vertu vraiment enchantereſſe,
Aucun Richard n'eſſuia des refus.
Au bon vieux Tems où fleuriſſoient nos Pères,
Le Sentiment formoit le nœud des Cœurs:
Les Paſſions alors étoient ſincères,
L'Or n'avoit point pû corrompre nos Mœurs:
L'Amour tout-ſeul poſſédoit ſon Empire;
Savoir Aimer, c'étoit l'Art de Séduire;
Pour tout Préſent on donnoit quelques Fleurs,
Et ce Bouquet, venant d'une main chère,
S'eſtimoit plus que tout l'Or de la Terre;
Baiſers legers étoient grandes Faveurs.
Mais à préſent tout ſe vend, tout s'achette;
Et la Dévote, ainſi que la Coquette,

A ſon Mari fait trouver un Rival;
Ce Marché-là ſe fait à la Toilette,
Au plus Offrant, à l'Amant libéral:
Du doux Soupir à la Faveur parfaite,
Tout a ſon prix, & l'Amour eſt vénal.
On apprend tout: cette Ville cauſeuſe
Sur le Caquet n'a rime ni raiſon:
On fait le prix d'une Beauté fameuſe,
Tout comme on fait le prix d'une Maiſon:
On dit tout-haut: „Que Telle aimable Femme
„Pour cent Loüis ſent allumer ſa Flamme:
„Ajoute-t-on encor deux fois autant?
„La Paſſion s'empare de ſon Ame,
„Ce vil Métal eſt maître de ſes Sens,
„Et la rend tendre envers tous ſes Amans.
Cette Corine, autrefois tant couruë,
Depuis ſix mois de prix a fort baiſſé;
La jeune Eglé nouvellement venuë,
A tout d'un coup doublement réhauſſé.
Vous ſavez bien que cette vieille Amante,
Cette Laïs, à la tête tremblante,
Aux longs tétons, ſi flasques & pendans,

Dont le Pinceau groſſièrement abuſe
Du Vermillon broſſé ſur la Céruſe,
Rend à préſent à ſes jeunes Amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ſes Ans,
Eu de profit en marchandant ſes charmes;
A ſes attraits l'Or ſeul fournit des armes.
Le bon Païs, où tout peut s'acheter!
O Siècle heureux, qu'on ne peut trop vanter!
Aïez du Bien, c'eſt la grande Maxime:
Vous païerez des Femmes, de l'Eſtime,
Amis, Reſpects & Réputation,
Cocus Titrés & de Condition.
Les tendres Cœurs ſe vendent à l'enchère;
Et ſans rougir, la Nobleſſe oſe faire
Un vil Métier contraire à la pudeur,
Humiliant, flétri du dèshonneur,
Que la Griſette à l'Ame mercenaire
Fait par débauche & ſouvent par miſère.
Qu'arrive-t-il de ces coûteux Marchez?
Nos beaux Seigneurs trouvent des Infidelles;
Ils ſont toûjours imprudemment trichés
Par leurs Amis, ainſi que par les Belles;

Un Ferluquet enlève leurs Donzelles;
Ils ſont Cocus ſans en être fâchés;
Leur Amour vain, magnifique & biſarre,
Se réfroidit; le Mépris les ſépare;
Et ces Amis, qu'ils croioient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur Table:
Si la ruine entraîne ces Seigneurs;
Que la Fortune ingrate les accable;
Ces Scélérats ſont, de tous leurs Malheurs
Indifférens & joieux Spectateurs.

Si l'Avantage inſigne des Richeſſes
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs;
Fuiez, Pöllnitz, ſes Charmes impoſteurs;
Ses faux dehors cachent des petiteſſes;
La Fortune a de legères faveurs;
Sur vos vieux jours elle ſema des fleurs;
Et c'eſt bien plus que toutes ſes largeſſes:
Aimez le Poſte où le Ciel vous a mis;
Dans votre état on a de vrais Amis,
Et quelquefois de fidelles Maitreſſes.

EPITRE III.

A FOUQUET.

POURQUOI toûjours nous prôner le vieux Tems?
Se répéter, & ſe tuer de dire,
Que les Humains ſont bêtes & méchans,
Et que le Monde en vieilliſſant empire?
Ces vieux Propos des modernes Frondeurs,
Sont tous marqués au coin de la Satyre,
Et l'acreté qui les force à médire,
Pour avilir notre Siècle & nos Mœurs,
Des Tems paſſés leur fait vanter l'empire.
Le grand Maurice * a-t-il moins de vertus
Qu'en eut jadis certain Cincinatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble Iſſuë,
Ne mena point de ſes mains la Charruë;
Mais dans la Flandre en tous lieux confondus,

Les

* Le Comte de Saxe.

Les Hollandois furent-ils moins battus?
Quoi! nos Auteurs ſont-ils des Miſérables,
Pour compoſer leurs Ecrits en Français?
„Bien différens, ſublimes & parfaits
„Etoient, dit-on, ces Grècs tant admirables.
Virgile, Horace, ont écrit en Latin,
Les Grècs en Grèc, & nous dans notre Langue:
Il eſt plaiſant, qu'un Cenſeur clandeſtin
Prétende ici qu'en Hebreu l'on harangue.
Ah! dans ces jours, où notre heureux Deſtin
Nous a fourni, pour effacèr Homère,
Un Apollon plus vif & plus brillant;
Comment peut-on, en poſſédant Voltaire,
Avec dédain regretter un inſtant
Ce vieux Bavard toûjours ſe répétant,
Que, ſans baailler, nul Mortel ne lit guère?
Valons-nous moins que nos ſimples Aieux,
Très-ignorans, très-groſſiers, très-Gothiques?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens & bien plus magnifiques;
Que nos Palais ſont plus voluptueux:
Que nos Repas ſont plus luxurieux;

Et que les Cieux, à nos déſirs, propices
Verſent ſur nous un torrent de délices;
Mon chèr Fouquet, ce n'eſt que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!
De tous ces Morts, que l'on a tant vanté,
Le grand Mérite étoit la Pauvreté;
Et nos Péchez, ce ſont quelques Richeſſes:
Beaux Argumens, dignes d'un Hébêté,
Ou d'un Eſprit né pour les petiteſſes,
Qui des fureurs de l'Envie agité,
Va publier, comme des gentilleſſes,
Les ſonges creux de ſa Malignité!
Depuis le tems que ſubſiſte le Monde,
Il va toûjours ſon train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparoît toûjours plus follement;
C'eſt un Protée; & ſes formes nouvelles
De nos Cenſeurs irritent les cervelles.
Au demeurant, les Hommes de nos tems,
Avec ces Morts rangés en parallèles,
Ne ſont meilleurs, ni ne ſont plus méchans.
Si nos Frondeurs me mettent en colère,

Je

Je vai prouver à tout Critique auſtère,
Que les Beaux-Arts, de nos farouches Mœurs
Ont adouci la rage ſanguinaire.
O Jours heureux! O Siècle débonnaire,
Tu ne fournis Trahiſons ni Fureurs!
Les Cœurs pervers ne le ſont pas ſans honte;
Et c'eſt beaucoup gagner, ſelon mon compte.
Mais gardons-nous de pouſſer ſur les Bancs
In Barbara, d'ennuieux Argumens:
Convaincre un Fat eſt une œuvre impoſſible;
Un Envieux a-t-il l'eſprit flexible?
Sombre Ennemi des Hommes à Talens,
Pour ſes péchez, qu'il reſte incorrigible!
Qu'en enrageant de la Gloire d'autrui,
Rempli de fièl & plus amèr qu'abſinthe,
Amant des Morts, il s'en faſſe un appui;
S'il nous hait tous, ma foi! tant pis pour lui:
Que ſon œuil louche & ſa paupière éteinte
Verſe des pleurs en voiant la Vertu
Qui l'écraſa, ſous ſes pieds abattu:
Qu'en ſes Diſcours il nomme avec emphaſe
De vieux Héros, ſes Chéris, ſes Elûs,

Qu'il aime tant parcequ'ils ne ſont plus:
Qu'il en décore à ſon gré chaque phraſe:
Mais ſi ces Morts le mettent en extaſe,
Ce n'eſt, Fouquet, qu'en haine des Vivans:
Ah! s'ils pouvoient, de leur ſombre demeure,
Au gré du Ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
On entendroit, dès les premiers momens,
Nos vils Cenſeurs, à langues de Serpens,
Exagérer leurs défauts & leurs vices;
Et leurs Héros retourneroient là-bas,
En maudiſſant, de ces Cenſeurs ingrats
Les trahiſons & les noires malices.
Triſte Envieux! hurle, plein de fureur,
Contre ce Siècle en Grands-Hommes fertile:
Farouche Aſpic! vil Calomniateur!
Va te bouffir de colère & de bile;
Contre nos Jours exerce ta fureur;
Forge en ſecret ta Satyre imbécille:
Tu tente en vain d'en ternir la ſplendeur.
Eh! qu'importoit aux Bourgeois de Ninive,
Qu'un Pleûtre triſte, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités?

Rien

Rien ne troubla tant de proſpérités:
Mais le Prophète, Oiſeau de triſte augure,
Au fond d'un Arbre ou de quelque Maſure,
Où l'Idiot en fureur ſe nicha,
De dèſeſpoir qu'on vît ſon impoſture,
En frémiſſant ſur ſes pieds ſe ſécha.
De l'Envieux telle eſt la récompenſe!
Sur lui retombe enfin ſon impudence;
Et ces Serpens dont il chérit l'attrait,
Cruels Agens qui ſervent ſa vengeance,
Au fond du Cœur le rongent en ſecret.
Mépriſez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre Vie:
Sur vos Vertus ſes dents s'émouſſeront;
C'eſt vainement qu'elles vous morderont.
Cenſeurs cruels, révérez, mais ſans feinte,
Tous les Humains qui ſe firent un Nom;
Jettez des Fleurs deſſus leur Cendre éteinte;
En relevant leur réputation,
Que les Vivans n'en ſouffrent point d'atteinte!
Oui, chèr Fouquet, nous périrons un jour;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque choſe:

Morts Anciens! nous aurons notre tour:
Quand une fois dans la Tombe on repoſe,
Sans ſentiment, à la Louange ſourd,
Nul Envieux en fureur ne s'oppoſe,
Que le Public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre Mort faſſe l'Apothéoſe.

EPITRE IV.

A

LA COMTESSE DE CAMAS.

NE penſez point, reſpectable Camas,
Qu'à votre Eſprit, ſi brillant, ſi ſolide,
J'oſe jamais comparer les Appas
De nos Oiſons à la cervelle vuide;
Fraîche Jeuneſſe & des traits de Beautés
Leur tiennent lieu de toutes Qualités.
Ce ſont des Fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une ſaiſon;
Un ſouffle chaud dans le brûlant Lion
Fane, à jamais, leur beauté raviſſante:
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir, ou pour les arroſer,
Aucun Paſſant ne daigne ſe baiſſer.
L'Eſprit, le Goût & le Bon-Sens préfère,

A la Beauté, l'Eſprit qui nous éclaire:
On trouve en Vous ces thréſors réunis;
Votre Raiſon, de cent Talens douée,
Eſt douce, humaine & toûjours enjouée;
Oui, votre Eſprit eſt de tous les Païs,
De tous les Tems & de toutes les Heures:
Vous méritez d'avoir de vrais Amis,
Et par-de-là, des Fortunes meilleures.

Vos Cheveux gris ne ſont point décorés
De cent Pompons, de Rubans, de Parure;
Et votre Corps n'eſt point à la torture
Dans des Paniers immenſes & dorés;
Mais vous cachez deſſous votre Coëffure
Eſprit qui plaît, & ce mâle Bon-Sens,
Hélas! ſi rare & ſi digne d'encens.

Tant d'Agrémens ſuppriment la Vieilleſſe:
Fades Beautés, qu'avez-vous d'approchant?
Vos beaux minois, parés de la jeuneſſe,
Vont débiter des riens en ricanant;
Vous nous lorgnez, pour plaire, en minaudant;
Dans la Beauté tout paroit gentilleſſe;
Mais, le dirai-je à mon corps défendant?

Au-

Autant vaudroit, pour le moins, à la vûë,
De Bouchardon une belle Statuë.
Ah! ſi le Ciel, ſecondant vos amours,
Vous eût rendu dès le Berceau Muettes,
Ou qu'il eût fait de vos Amans des Sourds;
En cas pareil nos Flammes indiſcrètes
Auroient au moins long-tems pû ſoupçonner,
Que vos Eſprits ont le don de Penſer:
Mais à préſent, tant Cauſeuſes vous êtes,
Qu'un froid mortel commence à me geler,
Dès le moment qu'on vous entend parler;
Tous les Progrès que vos Mines Coquettes
Et vos attraits avoient faits ſur mon Cœur,
Par vos Propos perdent de leur chaleur.
Le Jeu, Pompons, Coëffures, Médiſances,
Contes forgés, mille Fadeurs d'Amours,
Aſſaiſonnés de cent impertinences;
C'eſt l'abrégé de tout votre Diſcours.
Quand il vous plaît à l'Eſprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre;
Je crois revoir ces plats Originaux,
Timpaniſés de Femelles pédantes,

Sans Jugement, affichant les Savantes,
Que nous peignit, de ſes maîtres pinceaux,
Le grand Molière en ſes Pièces charmantes,
Où ſa Critique enfantant des Bons-Mots,
En mille endroits a foudroié les Sots.
Tremblez, tremblez, Bégueules inſipides:
La Beauté paſſe & l'Age arrivera,
Qui ſillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.
Miroir chéri, lorsque tu leur rendra
Des teins plombés, des viſages livides,
Des yeux éteints, des paupières humides,
Bouche ſans dents & cheveux griſonnans;
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
Ta glace, hélas! dans leurs emportemens,
Sera briſée en mille fraguemens.
Ah, quel dépit! ce Teint, plus beau qu'Albâtre,
Se jaunira; plus de Roſes, de Lis;
Ni plus d'Amant de Charmes idolâtre;
Vieilles Laidrons n'ont plus de beaux Tircis.
En vain tout l'Art rafiné des Ruelles,
Pompons brillans, mêlés de Fleurs nouvelles,

Pa-

Pareront-ils vos attraits ſurannés;
L'ajuſtement & les atours des Belles,
Bien loin d'orner vieilles Sempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fânés.
L'Amour Coquet qui plâne ſur vos têtes,
Qui vous protège aux Bals, Soupers & Fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ſes traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.
Jeune Beauté paroît toute adorable;
Vieille Guenon du Public eſt la fable:
De vos vieux jours je plainds l'affliction;
Il n'eſt alors aucun moien de plaire,
Hors que ce ſoit la Converſation;
Mais ſans Eſprit comment y brille-t-on?
Vieille Bégueule, ennuieuſe Commère,
En ne faiſant que Contes de Grand-Mère,
N'attire pas la foule des Chalans;
Du Veſtibule, une odeur peſtifère
Dégoûtera vos triſtes Courtiſans,
De l'air impur, de l'affreuſe atmoſphère,
Que ſans relâche exhale le Cautère.
Dieu ſait comment les Chaſots de ces tems,

Les Damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs & très-peu charitables,
Plaiſanteront vos faces vénérables;
Quand requinquant vos Spectres ambulans,
Il vous plaira de faire les Aimables:
Oui, votre porte ouverte à vos Galans,
Par leur concours ne ſera plus uſée;
Vous en ſerez la fable & la riſée,
Et je vous voi regretter les rigueurs,
Dont à préſent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de Cœurs,
Dont vos Amans vous font les ſacrifices;
Et je prévoi que vos attraits uſés,
Voiant déchoir leurs folles eſpérances,
S'humilîront à faire des avances
A ces Amans à préſent mépriſés:
Mais vainement; car la rouille de l'Age
Du tendre Amour ne reçoit plus d'hommage.
Tel eſt le ſort des frivoles appas,
Dont la Beauté fait l'unique partage;
Mais croiez-moi, reſpectable Camas,
Votre Vertu vous ſauve du naufrage.

Qu'im-

Qu'importe enfin que l'Age deſtructeur
De vos attraits terniſſe la fraicheur?
C'eſt attaquer la moitié de Vous-même;
Mais votre Eſprit que j'eſtime & que j'aime,
A vos attraits eſt bien ſupérieur:
Bravez le Tems & ſa rage inſolente,
Il ne peut rien ſur votre belle Humeur,
Ni ſur votre Ame impaſſible & conſtante;
Vous mépriſez la ſote Gravité,
Dont à la Cour s'enfle une Gouvernante;
Votre Sageſſe eſt toûjours indulgente,
Et votre Eſprit rappelle la gaïeté,
Dans les ennuis d'une Cour indolente;
Bien plus encor vous êtes par piété,
Bonne Huguenote & pourtant Tolérante;
Après ce trait, adorable Camas,
Ah! quel Mortel ne vous aimeroit pas?
Les Ignorans vous jugent Ignorante,
Et les Savans vous prennent pour Savante;
Vous vous pliez avec facilité,
Au goût, aux mœurs de la Societé;
Vous ſavez rire & plaire à la Jeuneſſe;

L'Age ſenſé priſe votre Sageſſe;
Et Complaiſante & pleine de bonté,
Vous ſupportez, de l'infirme Vieilleſſe
Le Bavardage & la Caducité.
C'eſt par ces traits, que votre Ame accomplie
A par eſtime acquis de vrais Amis;
Ne penſez point qu'Amour plein de folie,
Papillonnant puiſſe en trouver parmis
Ces Eventés que la Débauche lie.
C'eſt ſur l'Eſtime, & c'eſt ſur les Vertus
Que l'Amitié véritable ſe fonde;
Vous poſſédez ces titres, & de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le Monde.
Oui, dèſormais, Camas, je chanterai
Ce beau Génie, & je conſacrerai
A vos Vertus mes Talens & ma Verve,
Et dans mes Vers je vous implorerai,
Comme Pallas & comme ma Minerve.

EPITRE V.

A JORDAN.

FLore aux abbois, faiſant place à Pomone,
De nos Jardins s'enfuit avec le Tems:
L'Eté nous quitte; & les Vents de l'Automne
Fânent les Fleurs & deſſèchent les Champs;
L'Aſtre du Jour, foible, tremblant & pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce Canton;
De ſon Palais l'Aurore matinale
Déja plus tard paroît ſur l'Horiſon.
Colin, Licas, transportés d'allegreſſe,
De nos Guérêts rapportent les Moiſſons;
Et les transports de leur bruiante Yvreſſe
Font retentir l'Echo de leurs Chanſons:
La Liberté, l'Amour, l'Indépendance,
Verſent ſur eux plus de félicités
Et de vrais biens, qu'en fournit l'Abondance

Dans

Dans le vain luxe & l'orgueil des Cités.
Ils Penſent peu; leur Eſtomach digère,
Sans ſe douter qu'ils ont un Méſentère;
Leur exercice & leur ſobriété
Leur ſont garans d'une bonne Santé:
Sans ſe bercer de viſions cornuës,
Ils ne vont point ſe perdre dans les Nuës;
Très-ignorans deſſus l'Antiquité,
Et ſans ſouci pour le deſtin du Monde,
Dans leurs Hameaux règne une Paix profonde,
Les Jeux, les Ris, l'Amour & la Gaïeté.
De l'Intérêt la tyrannique Idole
Ne les vit point, accourans au Pactole,
Porter le joug de la Cupidité;
La Vaine Gloire impérieuſe & folle
N'a pû jamais tenter leur Vanité;
Et de leurs Vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils ſont heureux dans leur Ruſticité;
Tandis qu'en Ville, au centre du Tumulte,
Enſeveli deſſous la poudre occulte
Du Païs Grèc & du Païs Latin,

Digne

Digne Jordan, tu lis & tu conſulte
Tous ces Savans dont le Savoir certain
Eſt le Flambeau du foible Genre Humain.
Pour te tirer de ta Mélancolie,
Pour t'inſpirer notre aimable Folie,
Ma Muſe & moi nous mîmes en chemin.
Tu ſais très-bien, que nous autres Poëtes
En peu de tems faiſons de longues traites:
Ainſi d'abord nous fûmes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ſes vignettes,
Je fus frappé d'un gros Saint Auguſtin,
Qui, de travers, s'appuioit ſur l'Ouvrage
D'un grand Bavard, ſavant Bénédictin:
Là ſe trouvoit rangé ſur le paſſage
D'Auteurs en us le pédantesque Eſſain,
De Quatre-gros * méritant le ſuffrage;
Qui dans ta Sale, en bravant le Deſtin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage,
Ne ſont vêtus qu'en ſale parchemin.
Paſſant enfin du ſacré Veſtibule
Au Cabinet, dans l'Aſile divin

* Brocanteur de Livres.

Où tu t'enferme, ainſi qu'un Capucin;
Je vis l'Auteur * dont la Plume polie
Eloquemment défendit la Folie,
Ton gros Portier, tel que Grandonio,
Le Sieur Erasme en grand in Folio;
Je le paſſai, perçant avec ſurpriſe
L'énorme tas des Pères de l'Egliſe,
J'arrive enfin auprès de ton Bureau;
C'eſt là, Jordan, que tes ſavantes Veilles
En Cophte, en Grèc, t'apprennent cent Merveilles
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
Là ſe trouvoit l'Ouvrage incognito
De l'inconnu mais fameux Aboeſite: *
Là ſe trouvoit tout le Recueil nouveau
Des derniers Vers que fabriqua Rouſſeau
Depuis le tems qu'il ſe fit Hypocrite.
Je vis encor rangé ſur tes raïons
Un gros Recueil d'Injures bien écrites
D'un Huguenot contre les Jéſuites;
Je vis auſſi quelques Réflexions
D'un Preſtolet déclamant comme au Prône
Contre la Bête & contre Babylone,

* Erasme.

* Profeſſeur Génevois que Jordan cite comme un grand Auteur, mais que perſonne n'a l'honneur de connoître.

Par

Par charité damnant les Mécréans;
Pour Papégauts Livres édifians!
Près d'eux étoit le Livre des Inſectes, *
Enfin la Source où l'on puiſa les Sectes. *
Auprès de toi réſidoit Apollon,
Qui démeubloit, pour remplir ton Lycée,
Son Cabinet & même l'Hélicon.
Il appelloit une Ombre au haut placée;
C'étoit Horace, Ami de la Raiſon,
Qui, transporté du feu de ſon Génie,
Chantoit les Vers de ſa Muſe polie,
Et te diſoit: „Choiſi les meilleurs Vins;
„Crois-moi, ce ſoin à tout eſt préférable:
„Les grands Projets ſont inſenſés & vains;
„Car de nos jours le fil eſt peu durable.
Auprès de lui, Despréaux ſe rangeoit,
Ami du Sens & de l'Exactitude,
Trop Satyrique & quelquefois trop rude,
Mais dont la Lyre au Parnaſſe plaiſoit.
D'un Air aiſé, Lucien le ſuivoit,
Sage, plaiſant & ſans ſollicitude,
Du haut du Ciel tous les Dieux dénichoit,

* Réaumur.
* La B..le.

Et librement ſur leur compte rioit.
Des bords du Pont, cherchant la Compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venoit,
Et des couleurs de ſon riche Génie
Trop brillamment décoroit l'Elégie;
Avidement pourtant on le liſoit.
Plus loin, parut ce célèbre Sceptique, * * Bayle.
Qui bien armé de ſa Dialectique,
Dans un champ clos combattit les Docteurs,
Jusques à bout pouſſa le Fanatique,
Et foudroia l'Orgueil Théologique,
En détruiſant le Règne des Erreurs.
Là, j'apperçus le vieux bon-homme Homère,
Qui, ſe voiant obſcurci par Voltaire,
Dans ſon Poëme avec ſoin ſe cachoit,
Et des Ligueurs l'Iliade couvroit.
Au deſſus d'eux, en belle reliûre,
Je vis ce * grand Peintre de la Nature, * Virgile.
Ce Bel-Eſprit qui par ſes Vers divins
Illuſtra plus l'Empire des Romains,
Que les Céſars n'ont pû par la Victoire
En aſſûrer la Grandeur & la Gloire.

C'eſt

C'eſt là, Jordan, chez ces illuſtres Morts,
Que ton Eſprit de la Nature entière
Approfondit l'eſſence & les reſſorts,
Et prend ſi haut ſon vol & ſa carrière.
J'eſtime fort tes ſoins laborieux,
Et tes travaux profonds & ſtudieux;
Mais, chèr Jordan, te couvrant dans ta Vie
De ces Lauriers rares & précieux,
Qui ſur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en ès-tu plus heureux?
Comptons ici les peines qu'il faut prendre,
Pour arrivèr à l'Immortalité:
Et ſi tu gagne en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre Liberté:
Oui, tu te trompe; & ton Orgueil préfère
Un vain encens, une vapeur légère
Au vrai Bonheur, à la Félicité,
Que tu pouvois, aiant le Don de Plaire,
Trouver chez nous dans la Société.
Comme l'on voit à la fin de l'Automne,
Aiant païé ſes tributs à Pomone,
La Terre en paix reſpirer le repos;

Ainſi, Jordan, renonce à tes Travaux :
Revien chez nous, dans ce Séjour paiſible,
De l'Amitié recueillir tout le fruit;
Aſſez long-tems par un travail pénible
Tu cultivas le champ de ton Eſprit;
L'Etude enfin, crois-moi, devient nuiſible,
Il faut parfois ſe donner du répit :
Tout ſe repoſe; & même la Nature
Fait aux Etés ſuccéder les Hivers;
Mais le Printems répare avec uſure
Le tems ſtérile où dormoit l'Univers.
Plus d'un Plaiſir eſt préparé pour l'Homme,
Mais de ſes Biens négligent Econome,
Il n'en ſait point tirer tout l'uſufruit.
Chaſot ſe plaît dans la Chaſſe & le Bruit,
Le bon Jordan dans ſes ſavantes Veilles;
Céſarion à vuider des Bouteilles;
Un Courtiſan à briller à la Cour;
Un Amoureux à ſoupirer d'amour;
L'Ambitieux à ſentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la Renommée;
Le gros Auguſte * à païer des Deſſerts,

* R. de P.

Et

Et moi peut-être à cheviller des Vers.
Nos plus beaux Jours ſe paſſent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos Goûts?
Ah! je voudrois en augmenter le nombre:
L'Homme ſenſé doit les réunir tous.
Tu penſe ainſi: ta Sageſſe épurée
N'eſt point auſtère, inſupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaïeté,
J'ai vû ta tête au Pinde révérée,
Du tendre Myrte & de Pampre parée;
Et je crus voir aſſiſe à ton côté
Ton Uranie en Vénus décorée,
Et la Raiſon, des Graces entourée,
Qui par principe aimoit la Volupté.
Vien donc joüir ſous un autre Empirée,
Du doux Plaiſir qui fuit avec le Tems;
Hâte tes pas; car dans cette Contrée,
Point de Salut pour nous, ſans des Jordans.
Je t'attendrai ſous ces Hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages ruſtiques,
Et nous donnant leurs ombres pacifiques,

Semblent toucher à la Voute des Cieux :
Au lieu, Jordan, de nos riches Portiques,
Sous leurs abris, ſimples, non magnifiques,
La Volupté règnoit chez nos Aieux.
C'eſt là qu'en paix je voi couler ma Vie
Sans Préjugés & ſans Ambition;
Cherchant le Vrai dans la Philoſophie,
Et me bornant à ma Condition:
Là, plein du Dieu de qui le feu m'inſpire;
Je peinds en Vers quelques legers Tableaux,
Et de ma Voix accompagnant ma Lyre,
Je fais ſouvent répéter aux Echos
Les Noms chéris d'Amis que je révère.
Et mépriſant Ennemis & Rivaux,
Compatiſſant, Ami tendre & ſincère,
Toûjours enclin à ſervir les Humains,
J'attends ſans peur l'Arrêt de mes Deſtins.

EPI-

EPITRE VI.

A

MA SOEUR DE BAREUTH.

DIgne & ſublime Objet d'une Amitié ſincère,
Sœur, dont la ſolide Vertu
T'a fait l'Idole de ton Frère;
O Toi! que le Deſtin têtu
Pourſuivit conſtamment d'une rigueur ſévère;
O Toi! dont le Cœur débonnaire
Par un tiſſu de Maux ne fut point abattu:

Depuis nos jeunes ans, un Sort toûjours contraire
N'a pas ceſſé de t'accabler;
L'Injuſtice dardant ſa langue de Vipère,
Oſa de plus te déſoler.

Dans ton premier Printems, un Foudre Politique
Sur ta Tête vint à crever,
Et la Méchanceté, par un ſentier oblique,
Contre ton Innocence eut l'art de ſoulever
De ton Sang, juſtes Dieux! la Source alors inique.

Tu plias ſous le joug de l'humble Adverſité;
Le premier Soleil de ta Vie,
Eclipſé dans ſon cours par un Nuage impie,
Te plongea dans l'Obſcurité.

Enfin, qui n'auroit crû que le Sort & l'Envie
N'auroient uſé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à préſent la Maladie,
Par un tourment nouveau, vient te perſécuter.

Dieux! détournez de ma penſée
L'Objet d'un Préſage effraïant;
De douleur mon Ame oppreſſée,
Mon Cœur triſte & défailliſſant,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort, de ſon fer tranchant,

Ne

Ne me ſépare en ce moment
De cette Moitié de moi-même.
Plustôt tournez ſur moi, Deſtins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injuſtes coups;
Frappez, puisqu'il le faut, de votre Faulx ſanglante,
Je m'offre Victime innocente;
Mais ne frappez que moi: ſans me plaindre de vous,
Je benirai plustôt votre main bienfaiſante;
Oui, je détournerais, impitoiables Dieux,
Votre Colère vengereſſe
De tes Jours, chère Sœur, de tes Jours précieux,
En me ſacrifiant par effort de Tendreſſe.

Mes Vœux ſont exaucés; de plus heureux Deſtins
Ecartent déja les Nuages,
Et feront ſuccéder des jours clairs & ſereins
Au déchaînement des Orages.

Le haut du Ciel s'ouvre pour moi,
Dans mon transport divin j'y voi
Les Deſtins fortunés qui pour vous ſe préparent;
Les Chagrins ſont bannis, tous les Maux ſe réparent.

Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte;
Et piqués d'émulation,
Ils ont tous résolu, que chacun pour son compte
Vous fera réparation.
Mais de cette Troupe immortelle
Minerve, qui vous fut fidelle,
Mérita seule exemption.

La tendre Beauté de Cythère
Arma pour vous son fils l'Amour:
Rends-toi sur ton aîle legère,
Dit-elle, au Terrestre Séjour.

Ce n'est point cet Amour au cœur changeant & double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le Trouble;
Dont le funeste Empire est tout cet Univers;
Mais le Dieu du tendre Hyménée,
Ce Dieu, que votre Destinée
Vous peind mieux que ne font mes Vers.

Dia-

Diane alors des Bois accouruë,
Dit: Que ma Chaſſe contribuë
A diverſifier les Divertiſſemens,
Que ma Princeſſe prend dans ces Bois innocens.

Auſſitôt vos Rochers d'Animaux ſe peuplèrent;
Dans vos ſombres Forêts les Biches s'attroupèrent;
Le Cerf reçut la mort de vos adroites mains;
Le Renard fut forcé, fuiant de ſa tanière;
Le Sanglier trouva la fin de ſes deſtins;
Et d'un coup bien viſé l'adreſſe meurtrière,
Partant auſſitôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La Perdrix, le Faiſan & le Coq de bruière.

Apollon, qui voioit les ſuccès de ſa Sœur,
De vos plus doux Deſtins voulut avoir l'honneur:
Avec les Filles de Mémoire,
Il deſcendit dans l'Auditoire,
Que vous élevâtes aux Arts;
Il y planta ſes étendarts;
Et la touchante Melpomène,

Au milieu des fureurs, des poiſons, des poignards,
Fixa ſur la Tragique Scène
Et votre goût & vos regards.

Après elle, parut Thalie,
Sévère au ſein de la Folie;
Qui ſur le ridicule, où tombent les Humains,
Jette ſon ſel à pleines mains.

Lors vint du ſein de l'Auſonie,
L'harmonieuſe Polhymnie,
Qui joignoit avec art à ſes divins accords,
Aux doux charmes de la Muſique,
Tout ce qu'a de pompeux un Spectacle Magique,
Où la profuſion étale ſes thréſors.

Ainſi que la Troupe de Flore,
Vint la Bande de Terpſichore;
Les Graces arrangeoient ſes pas entrelacés,
Et, d'entrechâs brillans, avec art réhauſſés.

Enfin la Danſe & la Muſique,

La

La Scène Tragique & Comique,
Tous, à vous plaire, intéreſſés,
S'animoient d'un même courage,
Pour obtenir votre ſuffrage.

Plus loin la Troupe des Savans,
Sous les auſpices d'Uranie,
Venoit avec cérémonie,
Pour vous conſacrer ſes Talens.

Dans l'yvreſſe de l'Ambroiſie,
Proférant d'immortels accens,
Ma Déité, la Poëſie
Vous offroit ſon Divin Encens.

Là, bravant les glaces de l'Age,
Un vieux Chantre * prenoit courage,
Et célébroit vos Agrémens.

* La Croze.

Pour moi, jeune Ecolier d'Horace,
A peine ai-je, au pied du Parnaſſe,
Paſſé mon troiſième Printems,

Que rempli d'une noble audace,
J'oſe vous conſacrer mes Chants:
Ni le ſecours tardif des Ans,
Ni le ſecours prompt de Minerve,
N'ont fait mûrir ma jeune Verve;
Mais, chère Sœur, mes Sentimens,
Trop vifs pour que je les réſerve,
Affrontent ces ménagemens.

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la Céſure & la Rime,
Mais ſait l'Art de parler au Cœur,
Surpaſſe, d'un froid Orateur
Le Purisme puſillanime.

EPI-

EPITRE VII.

A

MAUPERTUIS.

DAns ce Climat ſtérile & naguères ſauvage,
De nos groſſiers Aieux, des antiques Germains
On ſuivoit bonnement l'Ignorance & l'Uſage;
La Subtilité des plus Fins
Etoit la Force & le Courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la Nature peu féconde,
Produiſoit, pour tout Bien, du Fèr & des Soldats.
Dans ce Païs, voiſin d'un des Poles du Monde,
Les Muſes, de leurs pas divins,
Ne fîrent qu'un très-court paſſage,
Quand Cypris, un beau jour, y guida vos deſtins;
Porter le Jour au Nord, inſtruire les Humains,

Ce fut votre divin ouvrage;
Et la Nature avoit beſoin d'un Sage,
Pour nous interpréter ſes ſublimes Deſſeins.
Le Laurier d'Apollon, transplanté par vos mains,
Et cultivé ſur ce rivage,
Nous fit naître l'eſpoir de revoir en cet Age
Reſſuſciter les Arts des Grècs & des Romains.
Le Luth d'Anacréon, le Compas d'Uranie,
Les ſombres profondeurs de la Philoſophie,
Toutes les Fleurs & tous les Fruits
Chez vous ſe trouvent réunis.
Pardon à votre Modeſtie!
Tant de ſortes d'Eſprit, tant de Talens divers
Réveillent ma Muſe endormie;
Je ne puis plus m'en taire; il faut que je vous die,
Et par ma Proſe & par mes Vers,
Que vous valez tout-ſeul toute une Académie.
Mais quoi! dans le transport, dont mon Eſprit eſt plein,
Amant de tous les Arts: ma timide paupière
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière?
Quoi! leur brillante Aurore & leur fatal Déclin
N'auront duré qu'un ſeul matin?

La

La Mort ſèche & livide arme ſa main tremblante,
Je voi ſa Faulx étincellante
Menacer fièrement la trame de vos Jours.
Ah! de ta fureur dévorante,
Barbare! au moins ſuſpends le cours.
Des Enfans d'Hipocrate un funèbre Cortège
Vous tient au Lit & vous aſſiège
Par ſes drogues & ſes onguens,
Se perd en ſes raiſonnemens,
Abuſe ſes Dévots & ne vous trompe guère:
Aux Superſtitieux Lucrèce fit la guerre,
Vous la faites aux Charlatans.
Hé quoi! l'Homme d'Eſprit, comme l'Homme vulgaire,
Eſt donc aſſujéti ſous l'empire des Sens?
Hélas! il eſt trop vrai: l'Homme eſt bien peu de choſe,
Et, s'il s'épanouit comme une fraîche Roſe,
Il ſe fâne au ſoufle des Vents:
Un fragile tiſſu de Fibres diaphanes,
De ſubtiles Reſſorts, de débiles Organes,
De nos Jours fugitifs ſont les foibles garans;
L'artiſte arrangement de ce frivole Ouvrage,
Eſt l'Oeuvre d'un Auteur plein d'oſtentation,

Et s'il nous fit à ſon Image,
Il ne penſa point à l'uſage,
Que dans ce Monde nous ferions
De ce Corps fait en filagrame:
Etui ridicule, où notre Ame
Loge avec mille Paſſions.
Quand des Amours badins la Compagne riante,
En ſéduiſant nos Cœurs, enflame nos déſirs,
D'un Preſtige enchanteur la force décevante
Perſuade à D'Argens d'une voix complaiſante,
Qu'il eſt Aigle en amour, Hercule en ſes plaiſirs.
Dès que l'Amour volage une fois nous affecte,
Il ſe fait un miracle, un changement ſoudain;
Le débile & rampant Inſecte
Penſe que ſon Corps eſt d'airain.
Partez, Plaiſirs, partez; à jamais je vous quitte:
De vos brillans dehors mon Ame fut ſéduite:
Tumulte, Aſtuce, Vanité,
Douce Erreur, flatteuſe Chimère,
De votre peu de ſavoir-faire
Mon Eſprit n'eſt plus entêté:
Revenu de ma fole yvreſſe,

Le

Le Rêve diſparoît & l'Enchantement ceſſe,
Tout fait place à la Vérité.
Le Palais enchanteur, où m'attiroit Armide,
Eſt par l'Expérience au juſte apprécié.
Plaiſirs! vous ne pouvez ni remplacer le vuide,
Ni tranquilliſer l'Amitié.

EPITRE VIII.

A

D'ARGENS.

OUI, l'Hiver décrépit fuit devant le Printems;
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée,
Ne ſe déchaînent plus ſur nos fertiles Champs;
Et la Vague liquide eſt enfin délivrée
De ſes glaçons engourdiſſans:
Deſſus une arène dorée
Nos Ruiſſeaux tortueux ſerpentent librement:
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, ſans art, décorée,
Flore embellit ces Lieux par ſes riches Préſens.
Tout renaît ſous le Ciel: l'Année adoleſcente
Rappelle de nos Jours la jeuneſſe charmante;
La Roſe le diſpute aux Rubis éclatans,

L'Eme-

L'Emeraude le cède aux Feuillages naiſſans;
Mille brillantes Fleurs émaillent ce Bocage,
Et les Chantres des Bois, par leur tendre ramage,
Font répéter leurs ſons aux Echos indiſcrets.
Mais, indolent Marquis, tandis que je vous fais,
De cette Saiſon raviſſante,
Par mes Craïons, quelques portraits;
La Pareſſe, qui vous enchante,
L'œuil chargé de pavots, engourdie & peſante,
Sous ſes Loix vous captive enfin.
Hermite au centre de la Ville,
Et presque inconnu dans Berlin;
En vain la Campagne fertile
Vous offre un plus riant deſtin.
Quittez cet ennuieux Aſile,
Les noirs Chagrins, les Embarras,
Ces Soucis, ces Procès, ces Rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile:
Suivez les Plaiſirs ſur mes pas;
Venez à SANS-SOUCI: C'eſt-là que l'on peut être
Son Souverain, ſon Roi, ſon véritable Maître;
Ce Champêtre Séjour, par ſa tranquillité,

Nous invite à joüir de notre Liberté.
D'Argens, ſi vous voulez connoître
Cette Solitude Champêtre,
Ces Lieux, où votre Ami compoſa ce Diſcours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sachez qu'au haut d'une Colline,
D'où l'œuil en liberté peut s'égarer au loin,
La Maiſon du Maître domine:
D'un Ouvrage fini l'on admire le ſoin,
La Pierre ſous la main habilement taillée,
En divers Grouppes travaillée,
Décore l'Edifice & ne le charge point.
A l'Aube ce Palais ſe dore
Des premiers raïons de l'Aurore,
Sur lui directement lancés:
Par ſix Terraſſes différentes,
Vous deſcendez ſix douces Pentes,
Pour fuir dans des Bosquets de cent verds nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font ſauter & jaillir leurs Ondes argentines,
Sur des Marbres ſculptés, qui ne le cèdent pas
Aux Chefs-d'œuvre des Phidias.

Là,

Là, le train de mes jours a la démarche unie;
Là, ne règne point la folie
Des aſſommans & longs Repas,
Que la Coûtume règle avec ſa tyrannie;
Où l'Ennui baaillant s'aſſocie
A la Profuſion des modernes Midas;
Où le rire glacé tout hautement renie
La diſcordante Compagnie,
L'Etiquette & les Embarras.
Une Table à midi frugalement ſervie,
Qu'on fait aſſaiſonner par d'utiles Propos,
Où les traits pétillans de la vive Saillie
S'égaïent quelquefois ſur le compte des Sots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la Vie:
On y préfère des Bons-Mots
La faillante plaiſanterie,
A la gourmande intempérie
De vos Apicius & de tous leurs Héros.
Là, ne paroît point ſur la Scène,
Dans les convulſions des longs Embraſſemens,
L'infame Fauſſeté, ni l'implacable Haine,
Dont la perfide bouche articule avec peine

La trahiſon des Complimens.
Là, ne ſe trouvent point ces Gens,
Que l'Amour propre peind des couleurs les plus belles,
Qui ſur tous les ſujets ſont de parfaits Modèles;
Leur Diſcours eſt comme un Miroir,
Où leur fatuité s'admire & ſe fait voir.
Là, ne ſe trouvent point ces Bégueules Titrées,
Ces Prudes en chaleur, ces froides Mijaurées,
Qui diſcutent des riens, & qui rient en chorus.
Là, ne ſont, grace au Ciel, connus
Ces longs Diſcoureurs méthodiques,
Argumenteurs Métaphyſiques,
Tous Anes baptiſés en us.
Là, n'habite point la Critique
Au ris malin, à l'air cauſtique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,
Aux infernales eaux abreuvant leur ſatyre;
Et ces Bavards & ces Fâcheux,
Tous Paraſites ennuieux.
Cette tranquille Solitude
Défend, comme un puiſſant Rempart,

Con-

Contre tous les aſſauts, qu'avec la Multitude,
La turbulente Inquiètude
Livre aux ſages Amans des Sciences & des Arts.
Ah! D'Argens, que l'Eſpèce Humaine
Eſt ſote, fole, avide & vaine!
Heureux, qui retiré dans un Temple à l'écart,
Voit, ſous ſes pieds, groſſir & gronder les Orages,
Contemple de ſang froid les Ecueils, les Naufrages,
Où les Ambitieux, vains joüets du Haſard,
De leurs triſtes débris vont couvrir les Rivages!
Heureux, cent fois heureux, le Mortel inconnu,
Qui, d'un Eſprit non prévenu,
Repouſſant hardiment le poiſon de la Gloire,
De ſa coupe jamais n'a bû;
De qui le goût ſolide eſt enfin revenu
De tous ces vains Lauriers que diſpenſe l'Hiſtoire;
Et qui, par ſes Vertus vers ſon Siècle acquitté,
N'élève point d'Autels à ſa propre mémoire,
Ne gueuſe point l'Encens de la Poſtérité!
Mépriſons tous ces Foux qui priment ſur les autres:
Marquis, ces faux Plaiſirs ne ſeront pas les nôtres:
Ah! pluſtôt verra-t-on D'Argens levé matin,

L'Ane emporter le prix à la rapide Courſe,
La Camas devenir Putain,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers ſa ſource.
Laiſſons les Glorieux eux-mêmes s'applaudir,
Et tandis que leur faim ne pourra s'aſſouvir,
Qu'entaſſant les Projets que forme l'Inconſtance,
Que morts pour le préſent, ils vivent d'eſpérance,
Pratiquons, Nous, l'Art de Joüir;
Et laiſſant abboier & Cerbère & l'Envie,
Conſidérons le Tems, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuiant, les inſtans de la Vie,
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas! avec trop de furie,
De la vive Jeuneſſe à la Caducité:
La Fleur à peine écloſe eſt auſſitôt flétrie;
A peine l'Homme eſt-il, que l'Homme n'a qu'été.
Déja votre Ame eſt alarmée
Du ton de la Réfléxion:
Oui, la Vie eſt un Songe, une vaine fumée;
Un Théatre, où l'Illuſion
A fait un trafic de Chimère.
Mais de-là ma Concluſion,

D'Ar-

D'Argens, ne doit pas vous déplaire:
Ma ſincère Amitié vous conjure de faire
Uſage du Plaiſir qui fuit;
A fixer d'une main legère,
La joüiſſance paſſagère
Qui paroît & s'évanoüit.
Que m'importe demain, quel eſt le jour qui fuit;
Que les aveugles Deſtinées
Nous gardent de longues Années,
Répandent ſur nos Sens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'Infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs?
Parons toûjours nos fronts de ces Roſes nouvelles;
Remplaçons les vrais Biens par de douces Erreurs;
A ces Amours badins allons ravir les aîles,
Et décochons leurs traits droit aux Cœurs de ces Belles:
Nous ne ſommes enfin maîtres que du préſent;
A différer le Bien, ſouvent l'Homme s'abuſe:
Joüiſſons de ce ſeul inſtant,
Peut-être que demain le Ciel nous le refuſe.

EPITRE IX.

A

MAUPERTUIS.

VOus revoilà donc à Paris,
Parmi Meſſieurs les Beaux-Eſprits;
Au centre de la Politeſſe,
Des Arts & de l'Urbanité,
Que poſſéda jadis la Grèce;
Careſſé par une Ducheſſe,
Déſiré, par tout invité;
Joüiſſant dans votre Patrie,
Et de l'Eſtime & de l'Envie,
Qu'attire toûjours après ſoi
Le Mérite, dont l'éminence
A la faſtidieuſe Ignorance,
Tacitement donne la loi.

Que

Que la France ſera jalouſe,
Qu'Hymen, par le choix d'une Epouſe,
Ait fixé vos vœux à Berlin!
„ Ma Chère, c'eſt un Géomètre,
„ Dira l'une d'un air malin;
„ Le Monde prétend qu'il doit être
„ D'un Jugement net & certain.
Le feu lui montant au viſage,
Elle ſent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ſes attraits:
L'autre répond, pleine de rage,
„ C'eſt que c'eſt un mauvais Français. „
Bientôt un nouveau flux de Monde
Vous entraîne vers ce Séjour,
Où, de la Nature profonde,
L'Art à tâtons ſuit le détour.
Dans cet Aréopage auguſte,
On diſtingue ce vieux Neſtor,
Reſte chéri de l'Age d'Or,
Dont l'Eſprit gai, profond & juſte,
Semble triompher de la Mort.
Là, ſont protégés d'Uranie

Et les Clairauts & les Mairans,
Votre Emule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais Savans.
De-là, vous vous rendez au Temple
Qu'Armand fonda, tant pour ſon Nom
Que pour le culte d'Apollon;
Où l'Etranger ravi contemple
Tous les Dieux de votre Hélicon:
Quarante Bouches éloquentes,
Quarante Plumes triomphantes
Y portent des coups foudroians
Aux Soléciſmes renaiſſans.
Dans cette Compagnie illuſtre,
L'un brille d'un plus vif éclat;
Il en eſt l'Ornement, le Luſtre;
Du Pinde il a le Conſulat;
Comme un Cèdre, qui ſe redreſſe,
Lève, ſur la Forêt épaiſſe,
Son front ſuperbe & ſourcilleux:
De même ce moderne Homère,
Au deſſus du ſavant Vulgaire,
Semble porter ſon vol aux Cieux.

Plus loin, aux bords de l'Hippocrène,
On voit l'Amant de Melpomène,
Son Catilina dans les mains;
Faiſant haranguer ſur la Scène
Le Démoſthènes des Romains.
Là, prenant une autre tournure,
Chiche de Mots, mais plein de Sens,
Vsbec craïonne à ſes Perſans
De nos Mœurs la fole peinture.
Et plus loin, ſur un flageolet,
Un héroïque Perroquet . . . .
Mais quels ſont ces Cris d'Alegreſſe,
Ces Chants, ces Acclamations?
Le Français, plein de ſon yvreſſe,
Semble Vainqueur des Nations:
Il l'eſt; & voilà que s'avance
La Pompe du jeune Loüis;
L'Anglois a perdu ſa Balance,
L'Autrichien, ſon Inſolence;
Et le Batave encor ſurpris,
En grondant, bénit la Clémence
De ce Héros, dont l'indulgence

Pardonne après l'avoir ſoumis.
Ce Prince, à ſon Peuple qui l'aime,
Immole ſon Ambition;
Plus Grand, à mon opinion,
De s'être ſubjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne Céſar,
Attaché la Flandre à ſon Char.
Les Français ſuſpendent leurs Armes:
Les Arts, les Plaiſirs & l'Amour
Banniſſent les froides Alarmes:
Mars regna; chacun a ſon tour.
Ces Cyprès, qu'un ſang magnanime
Arroſa, pour punir le crime
De vingt Rois contre vous liés,
Soudain ſe changent en Lauriers.
Les Roſes couronnent vos Têtes,
Tous les jours ſont des Jours de Fêtes,
Quand Janus ferme ſon Palais.
Qu'il eſt beau de cueillir la Paix
Au ſein brillant de la Victoire!
Loüis, votre immortelle Gloire
Va de pair avec vos Bienfaits.

De cette charmante Patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs;
Mais, du centre de ſes ſplendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les triſtes regrets qu'à Berlin
Exhale votre Académie :
Ce ſont des plaintes d'Orphelins,
Révendiquant en vous leur Père;
Leurs pleurs & leur douleur amère
Fléchiroient des cœurs de Marins.
Toute leur Gloire eſt éclipſée,
Toute leur Grandeur eſt paſſée.
Telle qu'on voit dans un Jardin,
La Roſe, manquant de roſée,
Se flétrir dès le lendemain;
Tel ce Corps, ſans votre préſence,
Dans les langueurs de l'Indolence,
S'achémine vers ſon déclin.
Lorsqu'un Berger ſage & fidèle,
Sait quelques Loups dans ſon Canton,
Abandonne-t-il ſes Moutons
A leur dent vorace & cruelle?

Et vous qui fîtes ſoulever
Les Argumenteurs, les Sophiſtes,
Tous les Profeſſeurs Monadiſtes,
Criant partout pour nous braver;
Et que, dans l'Obſcurité ſombre,
Ils ferraillent encor dans l'ombre;
Qu'on entend partout diſputer,
Diſtinguer, prouver, réfuter,
Et perorer des Gens auſtères
Du ſtile aigre des Harangères;
Dans l'acharnement du Combat
De tous ces Cuiſtres à rabat,
Vous quittez ces Champs de Batailles,
Et fuiez en poſte à Verſailles,
Pour reſpirer votre air natal.
Ainſi, Rome de ſes murailles
Vit la retraite d'Annibal;
Et tandis que l'Afriquain loue
Ce Courage aux Romains fatal,
Le Héros s'endort à Capoue.
Votre Capoue eſt dans Paris;
Ces Voluptés chez nous proſcrites,

Ce

Ce Peuple doux de Sybarites,
Et tant de commodes Maris,
Aux diſputes métaphyſiques
Sont de funeſtes pronoſtiques.
A Paris, il eſt des Elûs
Du Dieu de la Délicateſſe;
Leur Eſprit eſt plein de fineſſe;
D'eux partent des traits imprévûs,
Brillans de feu, de gentilleſſe:
C'eſt-là que vous êtes ſans ceſſe;
Mais de chez eux ſeroit exclus,
Quiconque nommeroit l'Eſpèce
De nos bons Profeſſeurs en us.
Quittez ces divins Sanctuaires
Et d'Uranie & de Clio;
Suivez mes Avis ſalutaires;
Allez retrouver vos Corſaires,
Dans votre Port de Saint Malo.
C'eſt-là que mon Eſprit, ſans crainte
Et ſans alarmes, vous ſaura;
Je n'appréhende point l'empreinte,
Que ſur votre cerveau fera

L'Eloquence groſſière & plate,
Et l'Atticisme d'un Pirate,
Fut-il le Fils du Guétrouin,
Demi-Homme, demi-Marſouin;
Car mon Amour-propre ſe flatte,
Que Saint Malo devant Berlin
Baiſſe le Pavillon à plein.
Quand de la Mèr Hyperborée,
L'Aſtre étincellant des Saiſons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans raïons dorée,
Pouſſera feuilles & boutons;
Que le Printems, de ſa Livrée
Décorera tous ces Cantons:
Alors cet Aſtre ſecourable,
Dans une Saiſon favorable,
Protégera votre retour.
L'Académie inconſolable,
Dès l'Aurore de ce beau Jour,
Quittant ces noires Elégies,
Célébrera par ſes Orgies,

L'Em-

L'Empire de ſon Préſident;
Et dans ces Jours tiſſus de ſoie,
Retentiront des Cris de Joie
De l'Elbe jusqu'à l'Eridan.

EPI-

EPITRE X.

LA PALINODIE A DARGET.

J'En ſuis fâché, pauvre Darget;
Si ma Muſe trop indiſcrète
De ſes Bons-Mots te fit l'Objet;
Rappelle-toi, que tout Poëte
Doit amplifier ſon Sujet.
Ton Nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon Poëme à propos
Se placer, comme dans ſa niche;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une Fiction fole
Et la gigantesque Hyperbole
Imagina pour mes Héros.
Lorsque notre feu nous transporte,
L'Eſprit accouche, ou bien avorte

De

De cent traits frappés hardiment;
Le Menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement:
C'eſt en agiſſant de la ſorte,
Qu'Homère a plû ſi conſtamment;
Et ſes Ouvrages ſi durables
Sont un heureux tiſſu de Fables
Menſongères aſſurément.
Que ſai-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas Homme de Valeur,.
Auquel Homère ôta le Cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite?
Sur ce modèle, j'eus l'honneur
De te dépeindre Sodomite
Chez ton luxurieux Recteur,
Afin de dober le Jéſuite:
J'oſai te faire Voiageur;
De jeunes Nonains Violeur;
Et dans le Païs Sybarite,
Des plus mauvais Romans l'Auteur.
Ah! quand notre Verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur;

De notre Cervelle animée
Il part, ainſi que d'un Volcan,
Des flammes & de la fumée;
Et rien n'arrête ce Torrent:
Dans ces fougueux enthouſiaſmes,
Nous emportant à tout haſard,
Il nous échape des Sarcaſmes,
Auſquels le Cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe:
Ne ſeroit-ce pas ce Tableau,
Où ton Patron ou ton Fléau
Arrêta ta Concupiſcence?
Ah! cet Exemple eſt bien plus beau
Que celui de la Continence
Du grand Deſtructeur de Numance,
Et digne d'un Saint mort-puceau.
Oui, par certaine Epitre encore,
J'ai mérité de l'Ellébore,
Pour avoir, dans tous tes Portraits,
Folement barbouillé tes traits.
Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun Mortel n'ignore

Que

Que les Poëtes ſont menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru, pour établir ta Gloire,
Que je devois charger tes Mœurs.
Enfin, Darget, ſur ton Hiſtoire
Nul ne conſultera mes Vers;
Ils n'iront point à la Mémoire,
Ils ſeront rongés par les Vers:
Je veux que leur Recueil ſtérile,
Enfant de mon Oiſiveté,
Périſſe dans l'Obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.
Tout Auteur plein de vanité,
Qui tend à l'Immortalité,
Doit, narrant avec pureté,
Avoir l'Art de Plaire ou d'Inſtruire:
Moi, qui n'ai point ces grands Talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux Verſificateurs habiles,
Qui remplacent de notre tems
Les Horaces & les Virgiles:
D'eux redoute les coups de dents,

Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le Bon-Sens,
Débite ce qu'elle imagine,
En Vers mauvais, mais non méchans.
Darget, que rien ne te chagrine!
Ris tout le premier de ces Vers;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs;
Et je crierai plustôt famine,
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'Univers.
Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le Monde on les expédie;
Darget, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

PIECES DIVERSES.

STANCES
IRRÉGULIÈRES
SUR
LA TRANQUILLITÉ.

NON, ce n'eſt point au Dieu qui répand les Pavots,
Au Dieu, de qui la main peſante
Plonge tout l'Univers dans un profond repos,
Que ma Muſe, à peine naiſſante,

Pré-

Prétend conſacrer ſes Travaux;
Je laiſſe aux Muſes indolentes,
Au haut du Parnaſſe expirantes,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique Dieu:
Qui veut monter ſur le Parnaſſe,
Doit choiſir la première Place;
Entre Bon ou Mauvais il n'eſt point de Milieu.

⁂

Pour moi, je Chanterai ce Dieu rempli de charmes,
Ce Père des Plaiſirs, l'Ennemi des Alarmes,
Qui préfère les Oliviers
Aux rameaux précieux des Palmes Triomphantes;
Et qui refuſe les Lauriers,
Lorsque leurs feüilles ſont ſanglantes.

⁂

O vous, Plaiſir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais Biens de la Vie;

Dans

Dans votre Calme heureux, la Haine ni l'Envie
N'interrompent jamais notre Félicité.

* * *

Qu'importent les Grandeurs, Préſens de la Fortune?
Qu'importe de Créſus l'inutile Thréſor?
Le Sage fuit des Rois la faveur importune;
Les Biens ſont le joüet du Sort:
Ces Noms ſi faſtueux, qui font trembler la Terre,
D'Arbitres des Humains, de Foudres de la Guerre;
Ces Noms, à qui l'Erreur érige des Autels
Qui ſont le digne prix des Fléaux des Mortels,
S'achettent par le Sang, le Meurtre & le Carnage.

* * *

Remarquez ce Héros ſi fièr de ſon Courage,
Dont l'intrépide Cœur mépriſe le danger;
Qui brave mille morts au front de ſon Armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:

Dans le fond de ſon Cœur, il craind la Renommée
Et ce que l'Univers de lui pourra juger.

* * *

Qu'auroient fait les Vainqueurs des Gaules & d'Aſie,
(Vous, Alexandre! & vous, Céſar!)
Sans de vaillans Soldats, prodigues de leur Vie,
Et ſans le ſecours du Haſard?
L'un, au lieu d'être Roi, né Pâtre en Macédoine,
N'auroit point renverſé le Thrône de Cyrus;
L'autre, ſans l'Argent de Craſſus,
Sans l'Orgueil de Pompée & ſans le Bras d'Antoine,
N'auroit point aſſervi les Romains abattus.

* * *

Ces Deſtins ſont fameux, mais leur viciſſitude
Mêle l'amertume au Bonheur:
Quel eſt donc ce frivole Honneur,
Qu'on ne doit point à ſoi, mais à la Multitude?

⁂

De ces Triomphes vains mon Cœur n'eſt plus tenté;
Je plainds l'aveuglement profane,
Dont la ſombre fureur émane
De cet Héroisme entêté.

⁂

Ces Champs ſi fortunés, où règne l'Opulence,
Qui réchauffés des feux de l'Aſtre des Saiſons,
Produiſent de riches Moiſſons;
Ces Champs, qu'habitent l'Innocence,
La Candeur & la Tempérance,
Si la Guerre venoit répandre ſa fureur
Seroient changés ſoudain en Théâtre d'Horreur;
La Terre abondante & fertile
Préſenteroit un Champ ſtérile;
Et l'on verroit, dans ces Climats,
Les Epis moiſſonnés par d'avides Soldats;
Les Arbres renverſés, les Maiſons abattues,

Et les Violateurs, répandus dans les rues,
Porter partout le Fèr, la Flamme & le Trépas:
Ces charmans Lieux, témoins des Danſes ingénues,
Dont Julie & Chloé célèbrent leurs Plaiſirs,
De leur ruſtique Amour expriment les déſirs,
Entendroient mille cris élevés jusqu'aux Nues,
Capables de nous attendrir,
Des Victimes de la Patrie,
Que Mars, exerçant ſa furie,
Inhumainement fait périr:
Loin de voir ces Ebats qui nous donnent la Vie,
Un Spectacle effraïant viendroit partout offrir
Ceux à qui le Fèr l'a ravie.

* * *

Malheur à l'Inhumain, qui ſentit le premier
De trop d'Ambition, ſon Ame ſurmontée,
Et qui du funeſte Laurier
Cueillit la branche enſanglantée!
Son Exemple, à jamais fatal au Genre Humain,
De l'Enfèr amena ſur Terre

Le

Le Démon cruel de la Guerre,
Armé d'un double front d'airain:
La Juſtice depuis avec nous fit divorce;
L'Equité disparut; tout plia ſous la Force;
Et de paiſibles Rois changés en Conquérans,
De la Gloire avalant la trop flatteuſe amorce,
Furent Pirates & Brigands.

⁂

Pyrrhus, en tentant la Fortune,
Gémiſſoit ſous le poids d'une Ardeur importune:
S'il cherchoit des Dangers & d'illuſtres Rivaux,
Courant le Fer en main de Contrée en Contrée,
Son Cœur déſiroit moins la Palme des Héros,
Qu'il ne ſe promettoit de ſes Projets nouveaux,
Qu'au bout de ſa Courſe égarée,
Son Prix ſeroit le doux Repos.

⁂

O ſeul & vrai Bonheur! ô ſeul Bien de la Vie!

Préſent précieux d'Uranie!
Tranquillité d'Eſprit difficile à trouver,
Et difficile à conſerver!
Ton ſecours à l'Eſpèce Humaine,
Fait ſupporter l'Adverſité,
Modère la Proſpérité,
Et calme, dans l'Ame hautaine,
L'amour de la Vengeance & le feu de la Haine:
Ta Vertu doit ſon être à la Réfléxion;
Mais ta Plante belle & tardive
Ne proſpère point ſur la rive,
Que poſſède l'Ambition.

* * *

Qu'en vain les volages Mortels,
Joüets des Paſſions, joüets de l'Inconſtance,
Se conſument d'impatience,
En prenant les faux Biens pour les ſeul Biens réels!
Qu'en proie à leur Incertitude,
Déſireux d'obtenir, laſſés de poſſéder,
Ils ſoient, par leur Inquiétude,

Ou

Ou par Ambition, prêts à tout haſarder!

* * *

Pour moi, je veux joüir de ce Tems favorable,
Sans donner des regrets aux Jours qui ne ſont plus,
Et ſans m'embarraſſer, par des ſoins ſuperflus,
De l'Avenir impénétrable:
Pourquoi former de vains Projets,
A de fameux Revers ſujets?
Dans le cours de nos Ans, terme ſi peu durable,
Je veux ſur mon chemin du moins ſemer des Fleurs,
Et peignant tout en beau, rendre ma Vie aimable:
La Vérité dèſagréable
Ne vaut pas mes douces Erreurs.

VERS

FAITS

DANS LA CAMPAGNE DU RHIN

en 1734.

LOIN de ce Séjour ſolitaire,
Où, ſous les auſpices charmans
De l'Amitié tendre & ſincère,
Je goûtois tous les agrémens
D'un Commerce doux, fait pour plaire:
Dans un Séjour plus turbulent,
Mon inconſtant Deſtin me guide;
Le Dieu des Combats y préſide.
Ce Dieu ſi fièr, ſi violent,
Ne reſpire que les Alarmes;
Au haut d'un Trophée éminent,
S'élève ſon Throne inſolent,
Entouré de Caſques & d'Armes:

Bel-

Bellone au regard inhumain,
Sur ſes cruels Foudres d'airain,
Aux Ordres de ce Dieu ſoumiſe,
Auprès de ce Throne eſt aſſiſe:
Proche d'elle, l'Ambition,
Par l'appât de l'Illuſion,
Attire le Peuple & l'amorce:
Là, paroît la nerveuſe Force,
La Confiance & la Valeur,
Et le Courage téméraire,
Avec l'Audace ſanguinaire,
Qui s'appuient ſur le Point-d'Honneur;
Et l'Intérêt & la Licence,
La brutale Férocité,
Miniſtres de ſa violence,
Sont tous placés à ſon côté.
Cette Cour, pleine d'inſolence,
Ne déſire que les Combats,
L'ardente ſoif de la Vengeance;
Le ſang ruiſſelle ſous ſes pas;
Le fièr Orgueil & l'Arrogance
Y ſèment l'horreur du Trépas:

Où ce Dieu tient ſa réſidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les Oliviers des Forêts;
Il ne ſouffre dans ſa préſence,
Que les Lauriers & les Cyprès.
Sa voix excite le Carnage;
Il transporte ſes Courtiſans
Dans de ſombres accès de Rage;
Et ces ſanguinaires Agens,
Inſenſibles, dans leur furie,
Au plaiſir de donner la Vie,
Se font gloire de la ravir.
Quelle horreur, que de s'aſſouvir
Du ſang (Grand Dieu!) d'un propre Frère!
Mortels, le Jour, qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun Père:
L'affreux Trépas, qui nous pourſuit,
Sous nos pieds creuſe notre Tombe:
L'Homme eſt une Ombre qui s'enfuit,
Une Fleur qui ſe fane & tombe:
Mille chemins nous ſont ouverts,
Pour quitter ce triſte Univers;

Et la Nature ſi féconde
N'en fit qu'un pour entrer au Monde.
Ah! Mortels, quelle eſt votre erreur,
De prêter vos Mains meurtrières,
Et vos Talens & vos Lumières,
Au Meurtre, au Carnage, à l'Horreur?
Enrôlé deſſous les Bannières
De ce Dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageoit la Terre,
J'ai ſû conſerver ma Douceur;
Dans l'acharnement de la Guerre,
J'ai reſpecté l'Humanité,
Et la Candeur & l'Equité:
Si j'ai ſû faire mon office,
Sans être farouche & cruel;
C'eſt qu'on peut aller au Bordel,
Sans y prendre la Chaude-piſſe.

STANCES
A
VOLTAIRE.

[Honi Marchand de Vin de Bruxelles vint à Wésel & porta à l'Auteur une Epitre en Vers, de Voltaire: l'Auteur avoit alors deſſein de Voiagèr en Flandres, & il n'en fut empêché que par la Fièvre Quarte.]

DE votre Paſſeport muni,
Et d'un certain petit Mémoire,
S'en vint ici le Sieur Honi,
Qui s'applaudiſſoit de ſa gloire.

Ah! dis-je, Apôtre de Bacchus,
Aiez pitié de ma miſère;
De votre Vin je ne bois plus;
J'ai la Fièvre; c'eſt choſe claire.

Apol-

Apollon, qui me fit ces Vers,
Eſt Dieu, dit-il, de Médecine:
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.

Je lûs vos Vers, je les relûs;
Mon Ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri; du moins je crûs
Que ces Vers me rendoient la Vie.

Et le Plaiſir & la Santé
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force Curioſité,
D'un ſaut, m'emportèrent en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux Rival d'Homère;
Et quittant la morgue des Cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon Précurſeur,
Muni de ce nouveau Diplome:
L'Intérêt eſt votre Moteur;
Le mien, c'eſt de voir un Grand-Homme.

VERS

VERS
A JORDAN,
SUR LA COMETE QUI PARUT EN 1743.

HElas! Jordan, tu tremble encor,
Et tu crainds pour ce pauvre Monde,
Que la grande Comète Hétor,
(Que le Ciel à jamais confonde!)
Vienne terminer notre Sort.

Pour toi, ce feroit grand dommage;
Tu n'ès qu'à la fleur de ton Age;
Tu fis à tout pauvre Chrétien,
Au moins mille fois plus de bien,
Que ce * Prélat, qu'en beau langage,
La Neuville rendit ſi Sage,
Que perſonne n'y connut rien.

En tous lieux, ton bon Cœur opère;*
Par tes ſoins l'Ecole s'éclaire,
Et par toi le Pauvre eſt nourri;
Tous les Fous t'appellent leur Père,

* Cardinal Fleury mort alors.

* Il avoit l'Inſpection des Univerſités, de la Maiſon de Travail, & de la Maiſon des Fous.

Les

Les Magdeleines leur Mari.
Et voilà pourquoi je ſouhaite,
Que l'impertinente Comète
N'ait pas le cœur de te rôtir:
Pour moi, s'il me falloit partir
Pour le Païs de Proſerpine,
Ma mort feroit anéantir
Une Ame tant-ſoit-peu mutine.
Tu ſais très-bien que jeune Foux,
J'ai renverſé les vieux Syſtêmes,
Que les Marins, Peuples jaloux,
Avoient arrangés pour eux-mêmes,
Que nos aieux Topinambous,
Avoient réverés à genoux.
Oui, tu ſais que mon Bras coupable
N'expédia que trop ſouvent,
Plus d'un maudit Pandour, au Diable,
En Siléſie en nous battant:
Ainſi, quand ſur moi, Miſérable,
Cette affreuſe Comète Hétor
Lanceroit ſon feu redoutable,
Elle n'auroit, ma Foi, pas tort.

DISCOURS
SUR
LES IGNORANS.

LE beau Balbus, dont l'aimable Figure
Raſſemble en lui les dons de la Nature,
Lui, qu'on diroit que l'Amour a formé
Pour plaire au Monde & pour en être aimé;
Ce beau Balbus n'eſt qu'un Fat à ma vûe,
Dont le Diſcours vous aſſomme & vous tue,
Dont l'Eſprit froid, raboteux & nouveau,
Ne tire rien de ſon vuide Cerveau;
Qui ſur tout point décide ſans connoître,
Et dont le fort eſt d'être Petit-Maître.
Je me trouvois chez le profond Jordan,
En compagnie, avec cet Ignorant:
Jordan plaignoit les Malheurs de la Guerre;
On raiſonnoit des frais que l'Angleterre

Faiſoit toûjours avec profuſion,
Pour contenter ſa vaſte Ambition.
„ Madrid, je crois, en eſt la Capitale;
„ (Reprit Balbus) la Cour Impériale
„ N'a-t-elle point jadis réſidé-là.
Point, lui dit-on; Madrid eſt loin de là.
Comme on règloit les Deſtins de l'Europe;
Que des Etats on tiroit l'Horoſcope;
On pourſuivit, malgré ce Chak-Bahan.
Pour terminer cette Guerre ſanglante,
Il ſeroit bon qu'en hâte le Sultan
Fît avancer la Troupe Triomphante
De ſes Spahis, dans les Combats brillante,
Pour attaquer l'Aûtriche dans l'inſtant;
Sans ce moien, nul Roi ne s'accommode.
„ Mais ce Sultan habite l'Antipode,
(Nous dit Balbus; & chacun, en riant,
Prenoit pitié de ce Fat ignorant.)
„ Pour moi, dit-il, tranquille en ma Coquille,
„ Je ne connois qu'à peine ma Famille;
„ Peu ſoucieux de ces grands Démêlés,
„ Dont vos Eſprits me paroiſſent troublés,

„ Ce

„ Ce ſont pour moi des Contes de Grand-Mères;
„ Et, dans le fond, un Homme tel que Moi,
„ Sans s'informer de ce cahos d'Affaires,
„ Pour s'appliquer n'a pas du tems à ſoi.
„ Quoi! vous croiez qu'il ne faut rien apprendre?
„ Notre Art, dit-il, eſt l'art de nous répandre,
„ Et de fournir à la Ville, à la Cour,
„ A tout moment quelque Conte d'Amour;
„ Tous les Talens dès le berceau nous viennent;
„ Les Gens bien-nés de leurs Parens les tiennent;
„ On m'a bien dit que des Gens tels que vous,
„ Pour trop apprendre en ſont devenus Fous:
„ Sans l'embarras d'une Etude importune,
„ Un Ignorant parvient à la Fortune;
„ Paſſe qu'un Gueux rampant à nos genoux,
„ Pour ſe tirer du tas bourbeux de fange,
„ Où ſon état mépriſable le range,
„ Par le Savoir s'élève jusqu'à nous;
„ Mais ce ſeroit en nous extravagance,
„ De rechercher l'inutile Science,
„ Qu'à deux genoux révère le Savant:
„ Eh! que diroit la Bonne-Compagnie,

„En me voiant craſſeux comme un Pédant?
„Cette Sottiſe, avec raiſon punie,
„Ne trouveroit dans le nombre charmant
„De mes Amis, nul qui ne me dénie.
Dans ce moment, un Préſident vint là,
Qui de ſes jours le Latin ne parla;
Qui n'aiant lû ni Cujas ni Barthole,
Juge au haſard & bûvant s'en conſole;
Chez un Seigneur, ce Juge dépravé
Avoit paſſé moitié du jour à Table,
Où Maupertuis s'étoit auſſi trouvé.
Nous abordant avec un air affable,
Il veut ſavoir quel eſt donc ce Docteur,
Ce Maupertuis, ce grand Applatiſſeur,
Avec lequel il fut en Compagnie.
C'eſt, lui dit-on, ce fameux Voiageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de ſon puiſſant génie
A meſuré, ſecondé d'un Secteur,
Du Monde entier la forme & la figure;
Et ſon Calcul, qui ſoumet la Nature,
A deviné le Plan de ſon Auteur.

„Dans

„ Dans les vieux tems, dit notre Homme en furie,
„ On extirpoit Sorciers & Diablerie;
„ Mais dans nos jours, Siècle doux & poli,
„ Le zèle antique eſt par trop amoli.
Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors; non, ce puiſſant Appui
Du grand Newton, le ſage Maupertuis
Ne s'eſt ſervi d'aucun ſecours magique:
Si ſon Travail a perfectionné
Un Art ingrat, dont le Calcul ſtérile
Eſt du ſuccès rarement couronné;
Son but tendoit à vous le rendre utile.
Voiez-vous bien ces grands Châteaux flottans
Rapidement fendre le ſein de l'Onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre Monde,
Tous les beſoins du Luxe de ces tems?
C'eſt le Calcul, aidé de la Bouſſole,
Qui leur ſoumet Neptune ainſi qu'Eole:
Gardez-vous donc, dans vos faux Jugemens,
De condamner l'Elite des Savans.
Un gros Prélat à démarche tardive,
Dans ce moment, inſolemment arrive;

Et la Molleſſe avec l'Oiſiveté,
Sembloient avoir, avec leurs mains douillettes,
Pétri ſon teint, tout brillant de Santé.
Ce Confeſſeur de toutes les Caillettes
Sur un ſopha recueillit ſes Eſprits;
Car ce Saint Homme, excédant ſa portée,
Avoit gravi, ſans aide, la montée:
Il ſe plaignoit avec un doux ſouris,
„ Que le Très-Haut, quoique prudent & ſage,
„ Donne aux Elûs les peines en partage;
„ J'ai fait, dit-il, un très-beau Mandement
„ In Extenso, contre tout Mécréant;
„ Je l'ai conclu, pour ſoûtenir mon thême,
„ En prononçant un terrible Anathême.
C'eſt fort-bien fait, répondent nos Fripons;
Lorſqu'on n'a pas de puiſſantes raiſons,
Pour ramener un Rebelle à l'Egliſe,
Le plus court eſt qu'on l'Anathématiſe.
„ Vous le voiez, répartit le Prélat,
„ Quels ſont les Soins de mon Epiſcopat:
„ J'ai fait des Saints l'Hiſtoire intéreſſante;
„ Mais que dit-on de mes nouveaux Sermons?

„ On

„ On vend partout cette Oeuvre édifiante.
Ils ſont très-beaux, mais ils ſont un peu longs;
Et Maſſillon vous rend de grands ſervices,
Il vous fournit de bons & forts ſecours.
„ Obſervez bien, du Déluge à nos jours,
„ En les peignant, j'ai foudroié les Vices;
„ J'ai condamné ces Spectacles d'Horreur;
„ Bal, Opéra, Redoute, Comédie.
Vous les avez ſans doute vûs, Monſieur?
Dis-je en tremblant. „ Dieu garde! de ma Vie.
Quoi! vous, Prélat, qui ne connoiſſez rien,
Vous décidez & du Mal & du Bien?
Allez oüir déclamer ſur la Scène
Ces beaux morceaux que Molière a laiſſés,
Où nos Défauts par lui ſont terraſſés;
Il n'eſt rien là ni d'impur ni d'obſcène:
En badinant ils ſavent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir;
Quand les Sermons fulminans que vous fîtes,
N'ont juſqu'ici point fait de Proſélytes:
Tartuffe au moins charme juſqu'en ce jour;
De ſes grands traits la beauté non ternie

A fait rougir plus d'un Prélat de Cour,
En démasquant la fole Hypocrifie:
La Comédie eft comme un grand Miroir;
Quiconque y va, peut tout-du-long s'y voir;
Là, fe préfente un Mari trop crédule,
Et du Grondeur le chagrin ridicule,
L'Impertinent, le Marquis, le Pédant,
Le Fourbe adroit, l'Avare, l'Ignorant.
Mon gros Prélat étoit prêt à répondre,
Lorsque l'on vit arriver en Pompons,
Jeunes Beautés avec leurs Greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre:
En moins de rien Maitreffes du Difcours,
Toutes parloient de Sentimens d'Amours;
Et décidoient, en tranchant la Difpute,
Cent Queftions en moins d'une minute:
M'appercevant qu'ils n'alloient pas finir,
Je me fauvai, n'y pouvant plus tenir.
Je le voi bien: tout ce Monde profane,
Difois-je alors, eft fait pour les Erreurs;
S'il Applaudit, s'il Juge, s'il Condamne,
C'eft un Aveugle arbitre des Couleurs:

Avec

Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos Cités figure l'Ignorance!
Elle paroît au Palais de Thémis,
En long manteau redoublé de fourrure;
Elle n'a d'yeux que ceux de ſes Commis;
Elle eſt toûjours Dupe de l'Impoſture.
On la reçut dans les Camps des Guerriers;
Chez Löwenhaupt, chez Cumberland qu'elle aime,
De gros Chardons lui ſervent de Lauriers:
Elle a par fois voyagée en Bohème;
Là, du vieux Brogle elle ordonna les Camps,
Elle accoucha de ſes Succès brillans:
L'Occaſion s'échape devant elle;
Mais tous ſes ſoins ſont pour la bagatelle.
Cette Idiote entre chez tous les Grands;
Elle engendra Menins & Courtiſans;
Son Bras hardi changea bien, ſans ſcrupule,
Un Diadême en Bonnet ridicule:
Plus d'un Païs par elle eſt gouverné;
Mais ſon Triomphe eſt ſurtout dans l'Egliſe;
Tout Tonſuré, par elle endoctriné,
Lui fait ſes Vœux d'éternelle Sotiſe,

D'aveugle Foi, d'Horreur pour les Savans:
Oui la Fortune, en caprices biſarre,
S'y prend ſi mal, que l'Homme de Talens
Eſt très-ſouvent ſupplanté par l'Ignare;
Chez nous, ailleurs & dans tous les Climats,
C'eſt, en deux mots, l'Hiſtoire des Midas.

DIS-

DISCOURS
SUR
LA FAUSSETÉ.

MAudit ſoit le Mortel, dont la ſombre Malice
La première eut recours aux traits de l'Artifice!
Qui foulant à ſes pieds l'auguſte Vérité,
Du fard de la Vertu couvrit ſa Fauſſeté!
De ſes yeux clignotans la timide paupière
Ne ſoûtint point l'éclat des feux de la Lumière;
Triſte Ennemi du Jour, les ombres de la Nuit
Secondoient ſon Deſſein, par le Secret, conduit.
Le Monde, imitateur de ce coupable Exemple,
Laiſſa la Vérité, ſans Culte, dans ſon Temple;
Depuis, chez les Humains, tout parut confondu,
Et le Mérite ſimple au Crime fut vendu.
Le Fourbe, oſant encore aſpirer à l'eſtime,
Uſurpa folement le Nom d'Eſprit Sublime;

Il reſta peu d'Amis; & la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguiſement, difficile à connaître,
Confondit l'Ami vrai, l'Impoſteur & le Traître.
Elle oſe impunément abuſer l'Univers;
Elle croit que ſes traits, loin d'être découverts,
Echapent au Public, dupé par ſa Fineſſe;
Et ſa Sécurité ſe fonde ſur l'Adreſſe.
„ Il ſuffit (me diſoit un Jeune-Homme éventé,
De ſon Eſprit brillant fortement entêté,)
„ Il ſuffit à mes Vœux, pour m'aſſûrer de plaire,
„ De changer à propos d'Air & de Caractère:
„ Taciturne, Caton, avec mes bons Parens,
„ Auſſi foû que la Lippe, avec les Jeunes-Gens;
„ Quelquefois débitant des Propos de Morale,
„ Ou Pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale;
„ Maître de ma Perſonne & ſûr de mon Maintien,
„ Pantomime accompli, ſavant Comédien;
„ De mes fins Agrémens le Public idolâtre,
„ Docile à mes déſirs, s'attroupe à mon Théâtre;
„ Lorsque je tiens à tout, mon Cœur ne tient à rien;
„ Je flatte tout le Monde & plais par ce moien:

„ Le

„ Le Siècle eſt fait ainſi; le Monde que j'abuſe,
„ Prétend être abuſé; ſa volonté m'excuſe;
„ Je parviens à mon but, en me joüant de lui:
„ On ſiffleroit partout l'Homme-Franc aujourd'hui;
„ La ſimple Vérité ſent trop l'Impoliteſſe,
„ La Cour a, pour l'oüir, trop de délicateſſe;
„ On craind le Sobriquet d'Honnête-Homme groſſier;
„ Le Courtiſan ſurtout doit faire ſon Métier:
„ La Mode eſt notre Loi; le Tems, qui nous conſume,
„ Aſſervit les Vertus & tout à la Coûtume.

Quoi! la Mode auroit droit de détruire à ſon gré
Le Lien des Mortels le plus ſaint & ſacré?
La Bonne-Foi ſeroit ſujette à ſon caprice?
On verroit ſuccomber la Vertu ſous le Vice,
Et le Fourbe, à ſes pieds, fouler la Probité?
Le Monde périroit ſans la Sincérité.

Toi-même, le premier, que l'Erreur environne,
Et qui, ſans réfléchir, au Crime t'abandonne;
Qu'un Scélérat plus fin, pratiquant tes leçons,
Te tende un piège adroit, &, par ſes trahiſons,
De ſa fauſſe Amitié te rende la Victime?
Que tu déclamerois alors contre le Crime,

Contre la Fauſſeté qui prète à l'Ennemi
Les couleurs, les dehors, qu'a le ſincère Ami!
Ah! que tu maudirois ces vaines Accolades,
Et ces convulſions de fauſſes Embraſſades,
Ces Complimens menteurs, ces Proteſtations,
Des Sentimens du Cœur froides alluſions!
Crainds d'un perfide Ami la douceur affectée;
Dans ſes déguiſemens, c'eſt un autre Protée;
Sa peau d'Agneau te cache un dangereux Lion;
Il change de couleurs comme un Caméléon:
A quoi connoîtras-tu le motif qui l'inſpire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conſpire?
Nous devinons, au moins, à l'air des Animaux,
S'ils ſont Amis de l'Homme, ou bien méchans & faux:
Le paiſible Mouton, en bêlant, broute l'herbe;
Le Lion rugiſſant paroît fièr & ſuperbe;
Le Sanglier farouche écume de fureur;
Le Lièvre doit ſurtout ſa vîteſſe à la peur;
Le Tigre au regard faux eſt ſanguinaire & traître;
Le Chien, qui nous careſſe, eſt fidèle à ſon Maître.
MaisNous, qu'un mêmeAuteur doüa des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni Vertus ni Forfaits;

Un Démon peut avoir le Corps parfait d'un Ange;
A juger des dehors, notre Eſprit prend le change.
Dans ce doute cruel, méfiant, incertain,
Tu te défierois donc de tout le Genre-Humain?
Dans ton Humeur chagrine, à bon droit Miſanthrope,
Fuiant la Compagnie & déteſtant l'Europe,
Et voiant, ſous tes pas, des Abîmes ouverts,
Tu trouverois ici l'Image des Enfers;
Eh quoi! ſi tu vivois chez des Anthropophages,
Pourrois-tu redouter de plus cruels Outrages?
Non; tout eſt confondu dans la Société,
Tout périt, en un mot, ſans la Sincérité.
Comme on voit de Joüeurs la Compagnie inique,
Par une Volte adroite, enfler ſa Bourſe étique,
Par flux ou par reflux, ou Dupans ou Dupés;
Ainſi nous verroit-on & Trompeurs & Trompés.
Tu flattes tes Défauts! Lâche, tu les careſſe!
Ah! tremble, Malheureux! tu quittes la Sageſſe:
La Fauſſeté te plaît: redoute ſes progrès;
Tu parviendras peut-être au comble des Forfaits.
Des Vices des Humains la nuance eſt legère;
De l'Artificieux le Perfide eſt le Frère:

Dans

Dans ce Dédale obſcur, privé de la Raiſon,
Tu pourras t'égarer jusqu'à la Trahiſon.
Ainſi, du haut d'un Roc à cime blanchiſſante,
Tombe & roule un monceau de Neige étincelante;
Son Volume s'accroît & groſſit en roulant,
Mais ſa chûte finit enfin en s'écroulant.
Ainſi, du premier Crime eſt la ſuite fâcheuſe;
Ce poids, qui nous entraîne en ſa courſe orageuſe,
Augmente à chaque inſtant notre Perverſité;
Et d'Ecoliers, Docteurs dans la Méchanceté,
En étendant partout la pratique des Vices,
Nous tombons d'un Abîme en d'affreux Précipices.
Dans ce Monde méchant on ne peut être bon,
Dira du * Florentin le Diſciple profond; * Machiavel.
Entouré de Filoux, il faut s'armer de ruſe;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuſe:
Et colorant ainſi les Vices de ſon Cœur,
Il trouve l'Innocence où je voi la Noirceur;
Il modéla longtems ſa Morale farouche
Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche;
Ses Mots entortillés ont un Sens captieux;
Il eſt Profane un jour, l'autre Religieux;

Et

Et de l'Hypocriſie il prend le Masque utile,
Pour armer les fureurs du Vulgaire imbécille;
Mais, dans l'Art des Fripons, ce Scélérat ſavant
Sait cacher, ſous des Fleurs, les pièges qu'il nous tend.
Ce n'eſt que pour un tems que proſpère le Fourbe;
Son Eſprit tortueux, fallacieux & courbe,
Toûjours obſcurément le conduit à ſon but;
Le Preſtige finit dès ſon premier début;
De ſa Duplicité les reſſorts ſe découvrent;
Le Charme diſparoît; tous les yeux, enfin, s'ouvrent.
Qu'il rampe obſcurément, en horreur chez les Siens,
Parmi le dernier rang des derniers Citoiens!
Que ce Serpent, couvert d'ordure & de pouſſière,
Croupiſſe dans la fange & craigne la Lumière!
Maîtres de l'Univers! Simulacres des Dieux!
Vous, qu'un Pouvoir ſuprême éleva jusqu'aux Cieux,
Comment tolérez-vous l'infame Politique,
Que dans vos Cabinets la Trahiſon pratique?
O Tems! ô Mœurs! ô Honte! Illuſtres Scélérats!
Le Ciel n'a couronné que des Princes ingrats!
Ah! ſi l'Honneur étoit errant, ſans domicile,
Il faudroit qu'en vos Cœurs il trouvât un Aſile;

Il faudroit retrouver chez vous la Vérité,
Et toutes les Vertus de la Divinité:
Les Princes bienfaiſans en ſont la vive Image;
Mais la Duplicité, mutilant leur viſage,
De leur Couronne arrache un des plus beaux Fleurons.
La Bonté fait les Dieux; le Crime, les Démons;
Choiſiſſez de ces deux, des Vertus ou des Vices;
Ou ſoiez nos Tyrans, ou ſoiez nos Délices;
Il n'eſt aucun Milieu qui vous ſemble permis,
Un Prince vertueux ne peut l'être à demi;
Un Peuple à l'œil de Lynx ſans ceſſe vous contemple;
Vos Mœurs à l'Univers doivent un grand exemple;
Le Public trop facile & trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos Vices imbu,
Sur vos traces .... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare:
Reſpectons dans nos Vers la Pourpre & la Tiare.
L'Honnêteté ſe peind de différens Craïons;
Ce ſont des traits de flamme & d'éclatans raïons.
Pour tromper un Rival, Mazarin par fineſſe
Voulut charger Fabert d'une fauſſe Promeſſe;
Mais Fabert refuſa ce mépriſable Emploi:
„Non, pour des Vérités, Seigneur, réſervez moi,

„Quand

„ Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre Parole,
„ Pour y donner du poids, Commandez & je vole;
Modèle des Humains! ah! puiſſai-je en mes Vers
Publier tes Vertus au bout de l'Univers!

Ainſi, cet Electeur, Source de notre Gloire,
Auſſi Grand dans la Paix, qu'au ſein de la Victoire,
Dans un jour de Combat Emule dangereux,
Se montra des Français l'Ennemi généreux:
Un Scélérat * s'offrit d'aſſaſſiner Turenne;
Plein d'horreur du Projet il marque au Capitaine
Le ſiniſtre Complot qu'un Traître oſoit ourdir;
„ Je ſai Vaincre, dit-il, & ne ſai point Trahir.

* Ce Malheureux s'appelloit Villeneuve.

La Vérité déteſte une Fineſſe infame:
Son Diſcours eſt pour nous le Miroir de ſon Ame;
Elle joind avec art à la Sincérité,
Les Graces, la Douceur, l'antique Urbanité.

Ne ſoûtenez donc plus, Eſprits ſouillés de Crimes,
A qui l'Enfèr prêcha ſes maudites Maximes,
Que le grand Art du Monde eſt d'être Fourbe & Fin;
Et que la Vérité, fâcheuſe au Genre-Humain,
Décrépite Harpie, eſt faite pour déplaire:
Allez, voiez Camas; vous direz le contraire.

ODE

SUR

LA GLOIRE.*

UN Dieu s'empare de mon Ame;
Je ſens une céleſte ardeur:
O Gloire! ta Divine Flamme
M'embraſe jusqu'au fond du Cœur:
Rempli de ton puiſſant Délire,
Par les doux accords de ma Lyre
Je veux célébrer tes Bienfaits:
Tu couronnes le vrai Mérite;
Et ton divin Laurier excite
Les Humains à tous leurs Succès.

Nos

* Faite en 1734.

Nos Vertus mènent à la Gloire,
Et la Gloire mène aux Vertus;
Elle eſt Mère de la Victoire,
Elle déchaine les Vaincus;
Cicéron lui dut l'Eloquence,
Sénèque, la vaſte Science;
Elle forma les vrais Céſars:
Sortez des Voutes Ténébreuſes,
Parlez, ô Mânes généreuſes!
Qui vous fit braver les Haſards?

Déja je voi des Thermopyles
Les magnanimes Défenſeurs,
S'immolant, pour ſauver leurs Villes
Des ravages de leurs Vainqueurs:
Et ſi leur Valeur en impoſe,
Au Nombre leur Courage oppoſe
L'inébranlable Fermeté;
Tandis que le Fèr les abîme,
La Vrai-Gloire, qui les anime,
Leur montre l'Immortalité.

Généreux Captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus!
Victime d'une aveugle Rage,
Ou Victime de tes Vertus!
Exemple illuſtre de l'Hiſtoire!
Plustôt que de trahir ta Gloire,
Ta Foi, ton Honneur, tes Sermens,
Pour le ſalut de ta Patrie,
Tu braves Numance en furie,
Et tu péris dans les Tourmens.

Quel eſt ce Héros? c'eſt Eugène,
Ce fortuné Triomphateur;
De la Victoire qu'il enchaine
La Gloire a partagé l'honneur:
Protectrice de cet Alcide,
Son Fantôme brillant le guide
Aux bords du Danube & du Rhin;
Contre l'Infidèle en Hongrie;
Dans les Champs ſanglans d'Italie;
Pour le couronner à Turin.

En-

Enfans des Arts & du Génie,
Fils de Minerve & d'Apollon,
Qui vous excite & vous convie
De monter ſur le double Mont?
Parlez, répondez-nous, Homère,
Horace, Virgile & Voltaire;
Quel Dieu préſide à vos Concerts?
Vous aſpirez tous à la Gloire;
Et pour vivre dans la Mémoire,
L'Honneur lime & polit vos Vers.

Le Scélérat au regard louche
Se trompe toûjours ſur l'Honneur;
La Gloire à ſon Ame farouche
Paroît un excès de Fureur:
Il ne ſort point de ſon yvreſſe;
Sa Raiſon coupable & traîtreſſe
Défigure la Vérité:
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de Loüange,
Lorsque ſon Crime eſt déteſté.

Qu'un Incendiaire, Objet de blâme,
Armé d'un Flambeau dévorant,
Livre à la fureur de la Flamme,
Un Temple antique & floriſſant!
Que Thaïs, trop préſomptueuſe,
Penſe de devenir fameuſe,
En détruiſant Perſépolis!
Aux Faſtes ſacrés de la Gloire,
On noircit les Noms & l'Hiſtoire
Et d'Héroſtrate & de Thaïs.

Sors des Cendres, Rome Paienne;
Vien te reproduire à mes yeux:
Va confondre Rome Chrétienne,
Et ſes Prêtres ambitieux:
Du ſein de ta Vertu féconde,
Oppoſe les Vainqueurs du Monde
A tous ces Prêtres impoſteurs;
A tous ces frauduleux Pontifes,
Qui ſur des Livres Apocryphes
Fondent leur Culte & leurs Erreurs.

O Gloire! à qui je facrifie
Mes Plaifirs & mes Paffions:
O Gloire! en qui je me confie;
Daigne éclairer mes Actions:
Tu peus, malgré la Mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'Eſprit qui réſide en moi.
Que ta main m'ouvre la Barrière!
Et prêt à courir ta Carrière,
Je veux vivre & mourir pour Toi.

EPITRE
A
CESARION.*

DE ma bavarde Poëſie
Ne vous laſſerez-vous jamais?
Et des Camps de la Siléſie,
N'attendrez-vous de moi que Nouvelles de Paix?
Lorsque Mars m'étourdit au ſon de ſa Fanfare,
Et que tout ici ſe prépare
A vuider, par le Fèr, des illuſtres Procès;
Ma Cervelle eſt aſſez biſarre,
Pour barbouiller ces Vers auſſi fous que mauvais.
Mais puisqu'enfin de ma Folie
Céſarion ſe dit l'aimable Protecteur,
Qu'il veut m'ériger en Auteur,
Son attente ſera punie;

Au

* Faite en 1741.

Au lieu de ces beaux Vers parfumés d'Ambroiſie,
D'une déteſtable Liqueur
Je ne vous offre que la lie;
Et Poëtique Gazetier,
Des Nouvelles de ce Quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,
Je veux vous faire ici quelques Contes frivoles.
Apprenez donc que nos Céſars,
Dès-œuvrés dans ces Champs de Mars,
Ne font que rire, aimer & boire;
Tandis que nos plaiſans Houſards,
En préludant ſur la Victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire:
S'ils ſe trompent ſi lourdement,
C'eſt qu'ils ne ſont pas trop Savans,
Peu verſés en Mythologie,
Guères plus en Théologie,
Confondant les Biens & les Gens:
Tandis qu'engraiſſés de pillage,
Chez nos Rivaux ils font tapage;
Nous demandons de vous, digne Suppôt des Arts,
Qu'au terme de tous nos Haſards,

Vous nous conduiſiez vers ce Temple,
Où l'Etranger ſurpris contemple
Toute la Grandeur des Romains,
Dans leurs plus floriſſans Deſtins:
Dans cette Sale orbiculaire,
La Baſilique & Sanctuaire
Des Voluptés & des Plaiſirs;
Où nous entendrons les ſoupirs
De la touchante Melpomène;
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muſes & d'Apollon;
Dans l'Opéra ce Dieu fera le Violon,
Il daignera lui-même inſpirer l'Harmonie,
Et ſoûtenir la Mélodie;
Du Chant, des Inſtrumens, il unira le ſon
Au charme d'une Voix ſonore;
De plus, il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'Illuſion,
Que met la Décoration
A la Danſe de Terpſichore.
Là, n'aiant plus chargé les bras
Des Héroïques Embarras,

Qui

Qui me font griſonner la Tête;
Oubliant le Dieu des Combats,
Nous pourrons célébrer la Fête
De Cypris & du tendre Amour;
Les Cœurs feront notre Conquête;
Le Cul d'Eglé, notre Tambour;
Et les Graces feront de jour;
Les Bouteilles feront nos Armes,
Les Myrtes feront nos Lauriers,
Et les Bacchantes nos Gendarmes;
Les Lits feront témoins de nos Exploits guerriers;
De plus, la Bahoute & le Masque
Pourront nous tenir lieu du Casque;
De legers Eſcarpins ſerviront de Courſiers:
Dans ce nouveau Palais * de noble Architecture,
Nous joüirons tous deux de la Liberté pure,
Dans l'yvreſſe de l'Amitié;
L'Ambition, l'Inimitié,
Seront les ſeuls péchez taxés contre Nature;
Le Culte ne s'adreſſera,
Et notre Encens ne fumera,

* Charlottenbourg.

Que ſur les Autels d'Epicure.
Tandis que je vous fais cette aimable Peinture,
Des Plaiſirs dont nous joüirons,
Vous languiſſez dans les Priſons
Du terrible Dieu d'Epidaure:
A ſes Prêtres, vos Aſſaſſins,
Par erreur nommés Médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'Ellébore:
Alors quand le triſte Orion,
Sur nos Champs dépouillés de la Moiſſon nouvelle,
Enverra, par les Vents, & la Neige & la Grêle,
Vous verrez, chèr Céſarion,
Dans les murs de notre Ilion,
De retour, votre Ami fidèle.

AUX

AUX MANES
DE
CESARION.

QU'ENTENDS-JE? Juſte Dieu! Quelle affreuſe Nouvelle?
Céſarion n'eſt plus! le livide Trépas
Tranche, de ſa Faulx cruelle,
Le Fil de ſes beaux Jours, ſes charmes, ſes appas.
Quel affreux dèſeſpoir! Ami tendre & fidèle!
Je ſens mille poignards qui me percent le Cœur:
Ah! ce Cœur déchiré palpite de fureur;
Tu n'ès plus! c'en eſt fait, ma perte eſt éternelle.
Mon Amour, qui te ſuit jusqu'aux bords du Néant,
Au de-là du Trépas te reſpecte & t'honore;
Oui, je t'eſtimai Vivant,
Et je te chéris encore.
Tu vis, ſans t'ébranler, la Mort qui nous détruit;
Dans ce moment affreux dont frémit la Nature,

Ton

Ton Courage étonnant te ſoûtient, te conduit;
Et ton Ame juſte & pure
Mépriſa des Enfers la frivole impoſture,
Et les ſombres Terreurs d'un Avenir fortuit.
Si, durant tes beaux Jours, tu ſuivis Epicure;
Par un généreux effort,
Tu ſurpaſſes Zénon au moment de la Mort.
Hélas! qu'eſt devenu ce Cœur ſi magnanime?
Cet Eſprit tendre & ſublime?
Vit-il encor? n'eſt-il plus?
Grand Dieu! Quel affreux abîme!
Tout eſt anéanti, l'Eſprit & ſes Vertus:
S'il reſpiroit encor, ſon Ombre ou ſa Penſée
De l'Empire des Morts ſe feroit élancée
Vers le Séjour des Vivans,
Pour ſoulager mes Tourmens.
Ah! triſte Souvenir! Regret plein d'amertume!
Stoïcisme inſenſé, vainement tu préſume
De garantir l'Eſprit contre les coups du Sort:
J'ai cru mon Ame impaſſible,
A tout Malheur inſenſible;
Je ſuis détrompé: Ta Mort . . . . .

Juſte Dieu! quel Coup terrible!
Ciel! ma Douleur mortelle & m'égare & me perd.
Grand Dieu! ton moment ſuprême! . . . ,
Dans ce dèſeſpoir extrême,
Ma Raiſon inutile en de ſi grands revers,
Conſpirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas! j'ai tout perdu, je perds l'Ami que j'aime.
Je reſte ſeul, ſans Toi, dans ce vaſte Univers;
Ces Jours ſont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux Cœurs unis, ne formant qu'un ſeul Cœur,
S'entre-communiquoient leurs Plaiſirs & leurs Peines,
Et ne pouvoient joüir que d'un même Bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût & même uſage;
Notre tendre Amitié nous rendoit tout commun;
Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlés importun.
Les Jeux & les Plaiſirs t'accompagnoient ſans ceſſe;
Et ton Eſprit, nourri des plus galans Ecrits,
Avoit l'art d'anoblir, par ſa Délicateſſe,

Les bruians tranſports des Ris:
Digne, par ta Politeſſe,
D'être mis au niveau des célèbres Eſprits,
Dont s'applaudiſſoit la Grèce,
Ou dont ſe vante Paris!
Plus digne, par ton Cœur, d'occuper une place
Chez le peu de Héros connus par l'Amitié!
Si je pouvois joüer de la Lyre d'Horace,
Je ferois retentir les Echos du Parnaſſe,
Des regrets de ce Cœur toûjours au tien lié.
Je dirois que tu ſurpaſſe
Achate & Pirithoüs,
Pylade, Oreſte & Niſus.
J'immortaliſerois, dans l'ardeur qui m'enflâme,
Les éclatantes Vertus
Qui brilloient dans ta belle Ame.
Mais, Dieu! je voi le Jour, & tu ne le vois plus?
Il n'eſt donc que trop vrai: la Mort inéxorable
Ravit également le Vulgaire hébêté
Et l'Homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, Vertu ni Dignité;
Sur les rives du Cocyte,

Il n'eſt Vice ni Mérite;
Ce qui n'eſt plus n'a qu'été:
J'y voi dans l'égalité
Hector, Achille & Therſite.
Vers ce Séjour obſcur j'avance promptement;
Mes Heures & mes Jours volent rapidement:
Ma Carrière, au-de-là de la moitié, remplie,
Me préſente ſa ſortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir Monument;
Là, dans cet Aſile ſombre,
Je veux m'unir à ton Ombre,
Et la chérir conſtamment.
Tandis que le Deſtin m'arrête dans ce Monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du Cœur l'empreinte de tes Traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte;
Sous tes funèbres Cyprès,
J'irai, ſur ta Cendre éteinte,
Renouveller mes regrets,
Mon dèſeſpoir, mes alarmes;
Te voüer ces ſoupirs pour moi ſi pleins de charmes,
Mes tendres Vers & mes pleurs,

Et joncher ton Tombeau des Myrtes & des Fleurs,
Qu'auront arroſé mes larmes.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui peut d'un front ſerein
Voir de l'affreux Trépas les cruelles approches,
Et qui ſubit ſon Deſtin,
Sans terreur & ſans reproches!

A
LA BARONNE
DE SCHWERIN:

SUR

SON MARIAGE AVEC LE SCHULTEIS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce Fromage,
Comme un prémice de l'Hommage
De Meſſieurs les Treize Cantons.
Il eſt vrai, très-peu nous Penſons;
Mais lorsque notre Ame ſommeille,
L'Amour en ſurſaut la réveille:
O pour l'Amour! nous le ſentons;
Auſſi nous nous réjoüiſſons,
De ce qu'en ce jour d'alegreſſe,
Lentulus vous fera Suiſſeſſe:
Suiſſeſſe eſt un Titre d'Honneur:
Il vaut mieux que celui d'Abbeſſe,

D'Excellence, de Votre Alteſſe:
Bien en voudroient de tout leur Cœur,
Qui, s'il leur plaît, n'en tatront guères;
Car Jeune Suiſſe, en ſa vigueur,
Vaut mieux que Prince Octogénaire:
Mais, pour vous, gardez-vous-en bien,
De vieillir dans ce beau Lien;
Et comme en Suiſſe on vous Marie,
De votre nouvelle Patrie,
Il eſt tems de ſavoir les Loix:
Sachez donc qu'aux Beautés aimables,
Qui, par leurs Charmes adorables,
Subjuguent & Bergers & Rois,
Nos Suiſſes galans & affables
Ont conſtaté les plus beaux Droits.
Tout-lourds & groſſiers que nous ſommes,
Il n'eſt point, parmi tous les Hommes
Des Pantins ou Topinamboux,
En fait de preuves de Tendreſſe,
En fait de fidèles Epoux,
(Exceptez-en la Politeſſe)
De plus parfaits Maris que nous.

Mais lorsqu'une Femme ou Maitreſſe
Sent de la caduque Vieilleſſe
Sur elle appéſantir les coups;
Alors, pour comble, ſa triſteſſe
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, (comprenez-vous?)
Peau tannée & gorge flétrie,
Cheveux griſons, branlantes dents,
Dos convèxe, & genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de Chalands
Dans toute notre Suiſſerie.
Euſſiez-vous cent fois plus d'appas
Que Venus n'en eut en ſa Vie;
Que l'Amante de Ménélas,
Ou la bonne Dame Marie:
Ah! ce qui n'eſt plus, on l'oublie;
Vieille, vous ne nous plairez pas;
C'eſt pis encor; car la Police,
Et la vénérable Juſtice
Très-vivement vous pourſuivront;
Et gravement vous ſoûtiendront,

Que

Que par Infernale Malice,
Vous voilà dans la Vétuſté.
Ah! que d'Eſprits profonds, en Suiſſe,
En Phyſique, en Moralité!
Ils diſent; La Malignité
Des Femmes fait le Caractère.
D'où vient qu'une Jeune Beauté
Devient une vieille Sorcière?
Ceci bien plus vous ſurprendra:
Chez nous, on ne vit, ni verra
De Radoteuſe ridicule:
Dès que Jeuneſſe abandonna
Perſonne qui la poſſéda,
Si-tôt la Juſtice la brûle,
Sans repentir & ſans ſcrupule;
Car, chez nous, Sorcières on a,
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug, ou bien à Berne,
Vos divins Charmes on verra;
Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcières on reléguera,
Et dèſormais plus n'y croira.

Oui,

Oui, par vous la Suiſſe embellie
Reviendra de ſon erreur;
En abjurant ſon héréſie,
Et chantant la Palinodie,
Elle avoüera de tout ſon cœur,
Qu'il n'eſt d'autre Sorcellerie
Ni de Preſtige ſuborneur,
Que la ſéduiſante Magie
Des Yeux de ce Sèxe vainqueur.

STANCES

CONTRE UN MEDECIN, QUI PENSA TUER
un pauvre Gouteux à force de le faire ſuer.

JE chante la Palinodie;
Il faut publièr en tout lieu,
En admirant la Pharmacie,
Qu'Hippocrate eſt un puiſſant Dieu.

De ce Dieu le pouvoir énorme
A fait un Prodige nouveau;
Voiez mon Corps, qui ſe transforme,
Et s'écoule comme un Ruiſſeau.

Déja je deviens une Source,
Et ſerpentant ſur ce Limon,
Je veux atteindre, dans ma courſe,
Ce beau Fleuve dans ce Valon.

Oui,

Oui, là mes Ondes amoureuſes
Iront ſe mêler pour toûjours,
Aux Ondes pures & fameuſes
Du Fleuve, Objet de mes Amours.

Là, ſoit qu'il paſſe une Prairie,
Ou qu'il parcoure des Climats
Plus arides que la Libye,
Je ne l'abandonnerai pas:

Soit enfin qu'il ſe précipite
Du haut des Monts, en écumant,
Ou bien qu'il dirige ſa fuite
Vers l'inſatiable Océan:

Soit qu'en ſa courſe vagabonde,
Un Monarque enchaînant ſes Eaux,
A force d'Art gêne ſon Onde
De jaillir en divers Jets d'Eaux:

Ce me ſera la même choſe,
Et je bénirai les Deſtins,
De ce que ma Métamorphoſe
Me garantit des Médecins.

LE

LE MIRACLE MANQUÉ: CONTE.

JE veux chanter, ſur ma Vièle profane,
Un Conte vrai qui ſurpaſſe Peau-d'Ane.
Objets uſés, que nos tendres Aieux
Trouvoient ſi beaux, à préſent chaſſieux;
Je vous implore, éternelles Grand-Mères,
Que chaque Hivèr aſſemble autour des feux,
Dignes Suppôts des Contes merveilleux.
Et vous auſſi, Mesdames les Sorcières,
Dans ce beau Champ conduiſez-moi des yeux;
Et vous, ſurtout, dont l'Art & la Puiſſance
Força l'Enfèr, & frappa dans Endor
Les yeux d'un Roi, par un Prophète mort.
Meſſieurs les Saints, ſouffrez par bienſéance,
Que je vous place ici ſelon le tour.

O vous, des Cieux les ſombres Interprètes!
Doubles Fripons, Menteurs, & pis, Prophètes!
Enſeignez-moi les captieux Diſcours,
Dont vous ſaviez fabriquer vos Oracles;
Je dois ici célébrer les Miracles
D'un preux Cafart, Cagot & Triple-Saint,
Vieux Vétéran, Maquignon de Calvin.

Les Vents fougueux déchaînés en Barbares,
Fabricateurs de Rhûmes & Catarres,
Vinrent l'hivèr répandre ſur Berlin,
A droite, à gauche, énormes Maladies:
Et peu touchés de l'amour du Prochain,
Diſtribuoient nombre d'Apopléxies;
La Faculté, maudiſſant leur eſſain,
Laiſſoit mourir & perdoit ſon Latin;
Tous les Quartiers chantoient leurs Elégies,
Invectivant Eole & le Deſtin.

Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivoit avec deux Sœurs;
(Qui du beau Tems fabriquoient la Nouvelle,
Faiſoient par an deux Almanacs menteurs,
Où ſe trouvoit l'Hiſtoire peu fidèle,

Ou

Ou bien plustôt l'impertinent Roman
Des grands Flambeaux cloués au Firmament.)
Gromaticus, Docteur d'Aſtrologie,
Du bon Phœbus faiſoit le Subſtitut;
Et renommé Savant dans la Magie,
De chaque Fou recevoit le Tribut,
Seul Revenu dont long-tems il vécut:
Lorsque la Mort, qui faiſoit ſa récolte,
En tapinois ſur le champ l'accola,
Subitement en un ſeul tour de volte,
Sur le carreau, roide mort le coucha.
D'abord grands cris; ſes bonnes Sœurs pleurèrent,
Et de leurs voix ſi fortement hurlèrent,
Qu'à ce grand bruit leurs Voiſins s'éveillèrent:
Un Peuple entier chez le Mort s'aſſembla;
Les plus Senſés point on ne conſulta,
Mais ſeulement les Douègnes, les Commères;
Qui, décidant de toutes les affaires,
Sur certain cas très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime & de raiſon.
Dans cette Foule, & parmi le tumulte
D'un grand concours de Peuple curieux;

Pa-

Paroît ſoudain une Figure occulte,
A l'œuil hagard, à l'air faſtidieux,
Bouche béante, & face triſte & ſombre;
Du noir Enfèr ſembloit ſortir cette Ombre;
Chacun le prit pour un Magicien,
Pour un Démon, pour un Anti-Chrétien:
L'auroit-on cru? ce Farfadet ſiniſtre,
A large audace, à rabat de Miniſtre,
Etoit, dit-on, grand Théologien.
D'abord, du Mort les deux Sœurs l'entourèrent,
De les aidèr humblement l'invoquèrent;
Sur quoi rêvant, le bon Prélat enfin,
Sans autre avis, réſolument décide,
Qu'en invoquant le Céleſte Dauphin,
On nourrira ce Cadavre livide,
De Reſtaurans, de Bouillons & de Vin;
Le piquera par une Canthariде,
Pour rappeller ſon Eſprit clandeſtin:
„ Je vai, dit-il, confondre l'Incrédule,
„ Et l'Eſprit-Fort, encor plus ridicule;
„ Ces Scélérats créveront de chagrin,
„ Voiant le Mort reſſuſciter demain.

L'In-

L'Invention fut partout applaudie;
Et tout s'empreſſe alors dans la Maiſon:
L'une, à la hâte, apporte l'Eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du Baume d'Arabie;
Là, près du feu, on réchauffe un Bouillon;
Dans la Maiſon c'étoit beau carrillon;
Tous les Parens chez le Mort s'empreſſèrent,
Si rudement des coudes ſe choquèrent,
Qu'à terre on vit ſauter plus d'un flacon,
Et qu'en leurs mains, maints verres ſe briſèrent.
Comme au Rivage on voit après le flux
Dans peu de tems ſuccéder le reflux;
On vit ici ſe preſſer par la porte,
D'un Peuple fou la nombreuſe cohorte;
Il entre, il ſort, & par le défilé,
Laſſé de voir, il s'étoit écoulé.
Le Saint alors dévotement s'avance;
„Ne perdez point, leur dit-il, patience;
„Tout doit, à gré, dans peu nous réuſſir;
„Pour le préſent laiſſons, par bienſéance,
„Au pauvre Mort le loiſir de dormir:
„Sortons; demain il faudra revenir.

Après qu'au Mort on eût ouvert la bouche,
Et que ſa Sœur, bonne & ſainte Mitouche,
L'eût abreuvé d'un Bouillon reſtaurant,
Chacun s'en fut, rempli de ce ſpectacle,
Et curieux de l'inoui Miracle,
Qu'opéreroit ce pieux Charlatan.
Ce jour enfin, pour leurs ſouhaits, arrive;
Avant qu'un Coq eût chanté le matin,
Des bons Parens la Troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur Couſin;
On le revit, hélas! toûjours de même,
Roide, immobile & le viſage blême:
Le Saint revint, & fortement promit,
Que par l'effet de ſon pouvoir ſuprême,
On reverroit le Mort ſortir du lit;
Sur quoi d'abord nouveaux Bouillons on fit.
Enfin depuis huit jours on attendit;
Point de Miracle; on attend le quinzième;
En eſpérant on va jusqu'au vingtième;
Mais pas un mot, que le bon Saint leur dit,
Pour le malheur du Mort, ne s'accomplit:
Et quelle fut l'abatement énorme,

Lors-

Lorsque voulant juger du Fait en forme,
Jusques au fond le Cas s'approfondit;
Quelqu'un du Mort leva la Couverture;
Ciel! il ſentit . . . . fais-en la conjecture,
Ami Lecteur; je ſai que tu m'entends;
Et volontiers de cette idée impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref, on vit bien qu'il étoit enfin tems,
Que le bon Mort fût mis en ſépulture;
Et le Caffart, malheureux en augure,
Devint depuis la Fable des Parens.

Lorsqu'une fois on eſt en train de Croire,
L'Eſprit ſe plie à toute Abſurdité;
La Fable alors paſſe pour Vérité,
Et le Menſonge eſt égal à l'Hiſtoire:
On s'étourdit; on reçoit toute Erreur,
Qu'un Cerveau creux engendra par boutade:
Quand une fois le Bon-Sens bat chamade,
Adieu Raiſon, à jamais Serviteur!

LE SERIN
ET
LE MOINEAU:
FABLE.

ON ſe fait des Grandeurs une très-fauſſe idée;
Les eſtime le plus qui les connoît le moins:
Telle Ame, de leur ſoif ſe trouvant poſſédée,
Perd, pour les acquérir, & ſon tems & ſes ſoins.
Dans tous les états de la Vie,
On trouve du haut & du bas.
Un Tel, dont le Bonheur inſpire de l'Envie,
Se plaind de ce qu'il ne l'a pas.
Ecoutez ſur ceci le conſeil charitable,
Qu'oſent vous indiquer les Oiſeaux de ma Fable.

Un jour, dans un grand Bourg, certain Moineau Banal,
Des plus galans Moineaux redoutable Rival,

Le

Le plus eſtimé chez les Belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Voloit, de ſes rapides aîles,
A l'entour d'un Château flanqué de deux Tourelles,
Palais du Seigneur Suſerain:
Il apperçoit, au fond d'un gentille Cage,
Juché deſſus ſon Bois, un merveilleux Serin,
Qui le charma par ſon ramage.
„Hélas! ſe diſoit-il, du Peuple des Oiſeaux,
„Au beau Serin échut le meilleur appanage;
„A l'abri des Saiſons, à l'abri de l'Outrage,
„Logé comme un Seigneur, il ignore mes maux:
„Tandis que mouillé par l'Orage,
„Je grelotte ſur des Roſeaux;
„Il vit en très-grand Perſonnage,
„Il ſe mire dans des Trumeaux;
„Son bon Maître l'aime à la rage,
„Il le nourrit de Sucre ou d'excellent Biſcuit:
„Tandis qu'en ce maudit Village,
„A coups de feu l'on me pourſuit,
„Que j'erre comme un Miſérable,
„De cent careſſes on l'accable.

„ Sort cruel! où m'as-tu réduit?
„ Que ne ſuis-je né ſon ſemblable?
Notre gentil Serin, quoique ſans Truchement,
Comprit Maître Moineau, je ne ſai trop comment:
Un Serin du bel Air, qui vit dans le Grand Monde,
Fut-il même tant-ſoit-peu Sot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres Oiſeaux de la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans ſa dialecte d'Oiſeau:
„ Ami, ta Cervelle eſt timbrée;
„ Tu parle avec Eſprit, mais tu raiſonnes mal:
„ Ma Cage richement dorée
„ Te rend en ſecret mon Rival:
„ Ah! dans la plus ſuperbe Cage,
„ Ces Fers & ma Captivité
„ Me font ſentir le poids d'un pénible Eſclavage.
„ Que m'importe la Vanité?
„ Sois ſatisfait de ton partage:
„ Point de Bonheur ſans Liberté.

EPIGRAMME I.

CHez un Malade, on mande un Aſſaſſin:
Il le tua; c'eſt la vieille Coûtume:
Mais, ſur ceci ce qu'aucun ne préſume,
C'eſt que d'effroi mourut le Médecin.

EPI-

EPIGRAMME II.

AUguste fait dans huit jours Banqueroute,
Diſoit à Dresde un jeune Gars Français.
On répondit: „Vous n'y voiez donc goutte?
„Ah! pour du mal, le Roi n'en fit jamais;
„Mais c'eſt ſon Page & ſon vilain Laquais.

EPI-

EPIGRAMME III.

UN vieux Soudart, revenant de Campagne,
Trouva chez lui ſa fidèle Compagne,
Qui, dans ce tems ſeule toutes les nuits,
Fit un Poupon, pour charmer ſes ennuis.
Sur quoi le Gars, dans la Maiſon, à bruire:
Quand ſa Junon, qui ſavoit le conduire,
Lui dit: „Pourquoi tous deux nous quereller?
„Lorsque, ſuivant ta rage furibonde,
„Tu travaillois à détruire le Monde,
„N'ai-je raiſon, moi! de le repeupler?

EPIGRAMME IV.

CErtain Quidam, qui n'étoit déniaiſé,
S'écrioit: „On me dèshonore!
„Ah! je ſuis Actéoniſé
„Par ma Fémelle que j'abhorre.
Un ſien Ami, d'un air rêveur,
Lui dit: „Va, prends de l'Ellébore:
„D'être Cocu n'eſt pas ſi grand malheur;
„Tu méritois peut-être pis encore,
„Où Diable auſſi places-tu ton Honneur?

EPI-

EPIGRAMME V.

UN Monſtre Féminin, Fléau de ſon Mari,
L'avoit perſécuté, du jour qu'il l'avoit pris
Jusqu'au jour que la Mort un beau matin l'eût frite:
Le Veuf s'en dèſeſpéroit fort:
Ses Amis lui diſoient; „Vous la pleurez à tort.
„C'eſt que je crainds, dit-il, qu'elle ne reſſuſcite.

EPIGRAMME VI.

UN Otthoman Ambaſſadeur
Vint, de la part du Grand-Seigneur,
A Vienne, Cour très-haut hupée:
Des Preſens leur fit par honneur;
Il donna, je crois, par erreur,
A l'Impératrice l'Epée,
Et la Quenouille à l'Empereur.

LETTRES

EN

VERS ET PROSE.

LETTRE I.

A JORDAN:

DE L'AN 1743.

LOrsque tu parles de Canons,
Colin doit parler d'Aſtrolabes,
Life, des Courbes, des Newtons,
Et moi je ferai des Chanſons

En

En Langues Grècques & Arabes:
Qu'un chacun garde ſes Oiſons;
Crois-moi, c'eſt le ſeul parti ſage:
Trop-heureux, ſi nous rempliſſons,
Comme il faut, un ſeul perſonnage!

Je ne dis point que tu ne ſois pas un excellent Scribe, un Atlas de Bibliothèque, un Savant jovial, un terrible Grèc, un Galant doué de tous les Talens que poſſédoit défunt l'Ane de Lucien: je me renferme modeſtement à ſoûtenir que tu n'ès point un Bélidor en Artillerie. J'ai penſé étouffer de rire en liſant ta Lettre. Un Tourneur s'offre à faire des Canons, & s'adreſſe à Jordan. Crois-moi, mon ami; ne communique point ce Secret, & fais travailler cet Artiſte pour ton Arſenal: A la première Diſpute Littéraire qui te ſurviendra, braque ta groſſe Artillerie contre ton Adverſaire; & crie-lui: ULTIMA RATIO JORDANI.

Je ſuis ici depuis quelques jours; je ne voi que des Remparts; je n'entends que le Tonnerre des Fuſils; je ne me promène que dans des Mines; & je ne reſpire que du Souffre. Que peus-tu attendre

de

de moi, ſinon une Lettre bien martiale. Cependant, je compte de retrouver à Berlin des Plaiſirs plus doux & d'y ſouper gaiement entre Mécène-Jordan, & Pollion-Céſarion. Adieu, mon Ami; profite du Tems, car il s'envole.

LETTRE II.

A

VOLTAIRE:

DU 22. DE FEVRIER 1747.

VOus n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris? On ne ſe donne pas non plus la peine de travailler avec ſoin une Tragédie, pour la laiſſer vieillir dans un Porte-feuille. Je vous devine: avouez donc que cette Pièce a été compoſée pour notre Théatre de Berlin. A coup ſûr, c'eſt une Galanterie que vous me faites, & que votre diſcrètion ou votre modeſtie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercimens à la lettre, & j'attends la Pièce pour l'applaudir: car on peut ſe récrier d'avance, quand il s'agit de vos Ouvrages. Il n'y a qu'une Injuſtice extrême de la part du Public, ou plustôt les Intrigues & les Cabales, qui peuvent vous enlever les Louanges que vous méritez.

Voilà

Voilà donc votre Goût décidé pour l'Hiſtoire: ſuivez, puiſqu'il le faut, cette impulſion étrangère; je ne m'y oppoſe pas. L'Ouvrage, qui m'occupe, n'eſt point dans le genre de Mémoires, ni de Commentaires: mon Perſonel n'y entre pour rien. C'eſt une Fatuité en tout Homme, de ſe croire un Etre aſſez remarquable, pour que tout l'Univers ſoit informé du détail de ce qui concerne ſon individu. Je peinds en grand le Bouleverſement de l'Europe. Je me ſuis appliqué à craïonner les Ridicules & les Contradictions, que l'on peut remarquer dans la Conduite de Ceux qui la Gouvernent. J'ai rendu le précis des Négociations les plus importantes; des Faits de Guerre les plus remarquables; & j'ai aſſaiſonné ces Récits, de Réflexions ſur les cauſes des Evénemens, & ſur les différens effets, qu'une même choſe produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes Nations. Les détails de Guerre que vous dédaignez, ſont ſans doute ces longs Journaux qui contiennent l'ennuieuſe énumération de cent minuties; & vous avez raiſon. Sur ce ſujet cependant il faut diſtin-

guer la Matière, de l'Inhabileté de Ceux qui la traitent pour la plûpart du tems. Si on liſoit une Deſcription de Paris, où l'Auteur s'amuſât à donner l'exacte dimenſion de toutes les Maiſons de cette Ville immenſe, & où il n'obmît pas jusqu'au Plan du plus vil Brelan; on condamneroit ce Livre & l'Auteur au ridicule, mais on ne diroit pas pour cela que Paris eſt une Ville ennuieuſe. Je ſuis du ſentiment, que de grands Faits de Guerre, écrits avec conciſion & vérité, qui développent les raiſons qu'un Chef d'Armée a eues en ſe décidant, & qui expoſent, pour ainſi dire, l'Ame de ſes Opérations; je crois, je le répète, que de pareils Mémoires doivent ſervir d'Inſtruction à tous Ceux qui font profeſſion des Armes. Ce ſont des Leçons qu'un Anatomiſte fait à des Sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions des Muſcles, les Membres du Corps Humain ſe remuent. Tous les Arts ont des Exemples & des Préceptes: Pourquoi la Guerre, qui défend la Patrie & ſauve les Peuples d'une ruine prochaine, n'en auroit-elle pas?

Si vous continuez à écrire ſur ces dernières

Guer-

Guerres, ce ſera à moi à vous céder ce Champ de Bataille: Auſſi-bien mon Ouvrage n'eſt-il pas fait pour le Public.

J'ai penſé très-ſérieuſement Trépaſſer, aiant eu une attaque d'Apopléxie imparfaite: mon Tempérament & mon Age m'ont rappellé à la Vie. Si j'étois deſcendu là-bas, j'aurois guété Lucrèce & Virgile, jusqu'au moment que je vous aurois vû arriver: Car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elyſée qu'entre ces deux Meſſieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce Monde-ci: ma Curioſité ſur l'Infini & ſur les Principes des Choſes, n'eſt pas aſſez grande, pour me faire hâter le grand Voiage. Vous me faites eſpérer de vous revoir: je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai; car je n'ajoûte pas grande foi à ce Voiage: cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçû.

Car je t'aime toûjours, tout Ingrat & Vaurien,
Et ma facilité fait grace à ta foibleſſe;
Je te pardonne tout avec un Cœur Chrétien.

Le Duc de Richelieu a vû des Dauphines, des Fêtes, des Cérémonies & des Fats: c'eſt le Lot d'un Ambaſſadeur. Pour moi, j'ai vû le petit Paulmi, auſſi doux qu'aimable & ſpirituèl. Nos Beaux-Eſprits l'ont dévaliſé en paſſant; & il a été obligé de nous laiſſèr une Comédie charmante, qui a eu aſſez de ſuccès à ſa Repréſentation. Il doit être à préſent à Paris. Je vous prie de lui faire mes Complimens, & de lui dire, que ſa Mémoire ſubſiſtera toûjours ici, avec celle des Gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la Ducheſſe de Wirtemberg: Apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les Gens à qui vous vous confiez: Et les ſeuls qui méritent votre Confiance, ou plustôt à qui vous devriez vous abandonner tout-entier, ſont ceux avec leſquels vous êtes en défiance. Adieu: Puiſſe la Nature vous donnèr aſſez de force pour venir dans ces Païs-ci, & vous conſervèr encore de longues années, pour l'ornement des Lettres & pour l'honneur de l'Eſprit-Humain.

LETTRE III.
A
VOLTAIRE:

DU 24. D'AVRIL 1747.

VOus rendez la Mort ſi galante,
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette Image décevante
Séduit mon Eſprit, & le tente
D'en tâter pour quelque moment:
Mais de cette Demeure ſombre,
Où Proſerpine avec Pluton,
Gouvernent le funeſte Nombre,
D'Habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vû revenir d'Ombre;
J'ignore ſi, dans ce Canton,
Les Beaux-Eſprits ont le bon ton:
Et ce Voiage eſt de nature,
Qu'en s'embarquant avec Caron,

La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction,
La tranquille poſſeſſion
Du Roiaume de l'autre Monde;
Source, où l'Imagination,
En Nouveautés toûjours féconde,
Puiſe le Syſtème où ſe fonde
La Populaire Opinion.
Qu'un Fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare, pour ce Manoir,
Un Quidam que la Fiévre brule,
S'il faut lui dorer la pillule,
Pour l'envoier tout conſolé,
Bien leſté, pieuſement huilé,
Paſſer en Pompe Triomphale,
Aux bords de la Rive Infernale:
Moi, qui ne ſuis point affublé
De Viſion Théologale,
Je préfère, à l'Onde Infernale
La ſolide réalité
Des Voluptés de cette Vie;

Je

Je laiſſe la Félicité,
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie,
A tout Fanatique entêté,
Dont l'Ame, au plaiſir engourdie,
Ne vit que dans l'Eternité;
A cette Engeance triſte & fole
Des Malebranches de l'Ecole,
Grands Alambiqueurs d'Argumens,
Dont la Raiſon & le Bon-Sens
Subtilement des Bancs s'envole:
Ah! puiſſe un Aſtolfe nouveau,
Aiant pitié de leur Cerveau,
Leur en rapporter la Fiole!
Pour moi, qui me ris de ces Fous,
Je m'abandonne, ſans foibleſſe,
Aux Plaiſirs que m'offrent mes goûts;
Et, lorsque mon Démon m'oppreſſe,
Aux riches Sources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.
Mais l'Age fâne ma Jeuneſſe;
Mon front, ſillonné par ſes doigts,
M'apprend, hélas! que la Vieilleſſe

Vient pour me ranger ſous ſes loix:
Adieu, beaux Jours, Plaiſirs, Folie;
Brillante Imagination,
Enfant de mon naiſſant Génie;
Adieu, pétillante Saillie:
Vos charmes ſont hors de ſaiſon,
Et la Sageſſe, me dit-on,
Doit, ſur la phyſionomie
D'un Républicain de Platon,
Imprimer l'air froid de Caton.
Adieu, beaux Vers, douce Harmonie,
Frénétique Métromanie,
Immortelle Cour d'Apollon,
Qui jurez dans la Compagnie
De la Pourpre & de la Raiſon;
Ma Muſe, du Pinde proſcrite,
M'avertit que ſon Dieu la quite:
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette brillante Carrière;
Mais tant que vous la remplirai,
Appuié ſur la Barrière,
Battant des mains, j'applaudirai.

Je vous rends un peu de Laiton pour de l'Or tout pur que vous m'envoiez: Il n'eſt en vérité rien au deſſus de vos Vers: J'en ai vû que vous adreſſez à Algarotti qui ſont charmans: Ceux qui ſont pour moi, ſont encore au deſſus des autres. La Sémiramis m'eſt parvenue en même tems, remplie de grandes beautés de détail, & de ces ſuperbes tirades de Vers qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos Ouvrages. Je ne ſai pas cependant ſi les Spectres & les Ombres mettront dans cette Pièce le Pathétique que vous vous en promettez. L'Eſprit du XVIII. Siècle ſe prête à ce Merveilleux, lorsqu'il eſt mis en Récit: C'eſt un peu haſarder que de le mettre en Action; & je doute que l'Ombre du grand Ninus faſſe des Proſelytes. Un Public, qui croit à peine en Dieu, doit rire des Démons, lorsqu'il leur voit jouër un rôle ſur le Théatre. Je haſarde peut-être trop que de vous expoſer mes doutes ſur un Morceau, dont je ne ſuis pas Juge compétent. Si c'étoit quelque Manifeſte, quelque Alliance, ou quelque Traité de Paix, peut-être pourrois-je en raiſonner plus à mon

aiſe, & bavarder Politique; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en Héroïsme la Fourberie des Hommes. Je me ſuis enfoncé à préſent dans l'Hiſtoire; je l'étudie & je l'écris; plus curieux de connoître celle des autres, que de ſavoir la fin de la mienne; me portant mieux à préſent; vous conſervant toûjours mon eſtime, & étant toûjours dans les diſpoſitions de vous revoir ici avec empreſſement. Adieu.

Faites, je vous prie, mes Complimens à Madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LET-

LETTRE IV.

A

VOLTAIRE:

DE POTSDAM LE 29. NOVEMBRE 1748.

EN VAIN veux-je vous arrêter,
Partez donc, indiſcrète Muſe;
Allez vous-même déclamer
Vos Vers que Vaugelas récuſe;
Et chez l'Homère des Français,
Etaler l'amas des Portraits,
Qu'a peint votre Verve diffuſe.
Quels ſont vos étranges exploits!
A-t-on jamais entendu l'Ane
Provoquer, de ſa voix profane,
Le Chantre aimable de nos Bois?
Et vous, babillarde Caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,

Auprès du plus fameux Poëte,
Afin d'exciter ſa Trompette
Par les ſons de mon Flageolet.
Partez donc, je n'y ſai que faire;
Puisqu'il le faut, voiez, Voltaire,
Le fatras énorme & complet
De mille Rimes inſenſées,
Qui malgré moi, comme il leur plait,
Ont défiguré mes Penſées:
Mais ſurtout gardez le Secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma Muſe, ou à mon Eſprit: j'y ajoutois encore quelques Réfléxions. Voltaire, leur diſois-je, eſt malheureux: un Libraire avide de ſes Ouvrages, ou quelque Editeur familier, lui volera un jour ſa Caſſette; & vous aurez le malheur, mes Vers, de vous y trouvèr & de paroître dans le Monde malgré vous. Mais ſentant que cette Réfléxion n'étoit qu'un effet de l'Amour-propre, j'opinai pour le départ des Vers, trouvant dans le fond que ces laborieux Ouvrages, au lieu de trouver une place dans vo-

tre

tre Caſſette, ſerviroient mieux dans la Tabagie du Roi Stanislas. Qu'on les brûle: c'eſt la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du Roi Stanislas, je trouve qu'il mène une Vie fort-heureuſe. On dit qu'il enfume Madame du Châtelet & le Gentilhomme de Chambre Ordinaire de Louis XV. c'eſt à dire, qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le Sort des Hommes eſt bien différent. Tandis qu'il jouit de tous les Plaiſirs; moi, pauvre Fou, peut-être maudit de Dieu, je Verſifie. Paſſons à des Sujets plus graves: Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, & cela tout de bon? Comment pourroit-on ne point ſe fâcher? Car

Du plus Bel-Eſprit de la France,
Du Poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni Vers ni Pièce d'Eloquence.
C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babilone.
Cette nouvelle Tiſiphone

Fait-

Fait-elle oublier des Amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La Campagne en Exploits fameuſe,
Où, Vainqueur de ſes Ennemîs,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les Fleurs de Lis.
Jamais l'Ouvrage ne dérange
Un Eſprit ſublime & profond:
D'où vient donc ce ſilence étrange?
On diroit qu'un beau jour Caron,
Inſpiré par un mauvais Ange,
Vous eût tranſporté chez Pluton;
Dans ce Manoir funeſte & ſombre,
Où le Sot vaut l'Homme d'Eſprit,
D'où jamais ne ſortit une Ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.
Cependant un bruit court en Ville;
De Paris l'on mande, tout bas,
Que Voltaire eſt à Lunéville;
Mais quels Contes ne fait-on pas?
Un inſtant m'en rappelle mille.
Deux Rois, dit-on, ſont vos Galans;

L'un,

L'un, Roi ſans Peuple & ſans Couronne:
L'autre, ſi Puiſſant qu'il en donne
A ſes Beaux-Fils, à ſes Parens.
Au nombre des Rois vos Amans,
J'en ajoûterois un Troiſième;
Mais la Décence & le Bon-Sens
M'ont empêché depuis long-tems,
De faire mention de Moi-même.

Malgré ce ſilence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'Ouvrage. Je ne vous dirai point; „Vaillant Fils de Télamon, ranimez aujourd'hui votre „Courage, que tous vos généreux Compagnons „ſont hors de Combat, & que le Sort des Grècs „dépend de votre Bras.„ Mais achevez l'Hiſtoire de Louis le Grand; & aiant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoûtez-y la gloire de lui donner un Arioſte.

Les Nouvelles Publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur: Je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous ſeriez tout auſſi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si Madame du Châtelet eſt une

Femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon Voltaire à gage. Nous avons ici un gros Cyclope de Géomètre que nous lui engagerons contre le Bel-Eſprit; mais qu'elle ſe détermine vîte: Si elle ſouſcrit au marché, il n'y a point de tems à perdre; il ne reſte plus qu'un œuil à notre Homme, & une Courbe nouvelle qu'il calcule à préſent, pourroit le rendre Aveugle tout à fait avant que notre marché ſoit conclu. Faites-moi ſavoir ſa Réponſe; & recevez en même tems de bonne part les profondes Salutations que ma Muſe fait à votre puiſſant Génie. Adieu.

LET-

LETTRE V.

A

VOLTAIRE:

DE POTSDAM LE 13. FEVRIER 1749.

JE reçoi avec plaiſir deux de vos Lettres à la fois: avouez-moi que ce grand envoi de Vers vous a paru aſſez ridicule: il me ſemble que c'eſt un Therſite, qui veut faire aſſaut de Valeur contre un Achille. J'eſpérois qu'à vos Lettres vous joindriez une Critique de mes Pièces, comme vous en uſiez autrefois, lorsque j'étois habitant de Rheinsberg, où le pauvre Keiſerling (que je regrette & que je regretterai toûjours) vous admiroit. Mais Voltaire, devenu Courtiſan, ne ſait donner que des Louanges: Le mêtier en eſt, je l'avoue, moins dangereux: Ne penſez pas cependant que ma Gloire Poëtique ſe fût offenſée de vos Corrections: Je n'ai

point la fatuité de préſumer qu'un Allemand faſſe de bons Vers Français:

La Critique douce & civile
Pour un Auteur eſt un grand bien;
Dans ſon Amour-propre, imbécille
Sur ſes Défauts il ne voit rien.
Ce Flambeau divin, qui l'éclaire,
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la Perfection,
Limant, poliſſant ſon Ouvrage,
Diſtingue la Correction,
De la Satyre & de l'Outrage.

Aiez donc la bonté de ne me point épargner: je ſens que je pourrai faire mieux; mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des Vers eſt un acheminement pour bien écrire en Proſe? le Stile n'en deviendroit-il pas plus énergique, ſur-

tout

tout ſi l'on eſt ſur ſes gardes de ne point charger la Proſe d'Epithètes, de Périphraſes, & des Tours trop Poëtiques?

J'aime beaucoup la Philoſophie & les Vers. Quand je dis Philoſophie, je n'entends ni la Géométrie, ni la Métaphyſique. La première, quoique ſublime, n'eſt point faite pour le commerce des Hommes: je l'abandonne à quelque Rêve-creux d'Anglais; qu'il gouverne le Ciel, comme il lui plaira; je m'en tiens à la Planète que j'habite. Pour la Métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un Balon enflé de vent. Quand on fait tant que de voiager dans ce Païs-là, on s'égare entre des précipices & des abîmes; & je me perſuade que la Nature ne nous a point faits, pour deviner ſes Secrets, mais pour coopérer au Plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la Vie, & ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des Mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre Liberté. Si cependant j'oſois haſarder mon ſentiment ſur cette Matière; il me ſemble que ce ſont nos Paſſions &

les Conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons, qui nous déterminent. Si vous voulez remonter AD PRIORA, je ne ſai point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma Volonté qui me fait faire des Vers, tant bons que mauvais; mais j'ignore ſi c'eſt une Impulſion étrangère qui m'y force: toutefois lui devrois-je ſavoir mauvais gré de ne pas mieux m'inſpirer.

Ne vous étonnez point de mon Ode ſur la Guerre: ce ſont, je vous aſſûre, mes ſentimens. Diſtinguez l'Homme d'Etat du Philoſophe; & ſachez qu'on peut faire la Guerre par raiſon, qu'on peut être Politique par devoir, & Philoſophe par inclination. Les Hommes ne ſont presque jamais placés dans le Monde, ſelon leur choix: de-là vient qu'il y a tant de Cordonniers, de Prêtres, de Miniſtres & de Princes mauvais.

Si tout étoit bien aſſorti
Sur ce ridicule Hémisphère,
L'Ouvrier, quittant ſon Outil,
Seroit Amiral ou Corſaire;

Le

Le Roi, peut-être, Charbonnier;
Le Général, un Maltotier;
Le Berger, Maître de la Terre;
L'Auteur, un grand Foudre de Guerre.
Mais raſſûrons nous là-deſſus;
Chacun conſervera ſa Place:
Le Monde va par ſes vieux Us,
Et jusqu'à ſa dernière Race,
On y verra mêmes abus.

A propos de Vers, vous me demandez ce que je penſe de la Tragédie de Crébillon. J'admire l'Auteur de Rhadamiſte, d'Electre & de Sémiramis qui ſont de toute beauté: & le Catilina de Crébillon me paroît l'Attila de Corneille; avec la différence que le Moderne eſt bien au deſſus de ſon Prédéceſſeur pour la fabrique des Vers. Il paroît que Crébillon a trop défiguré un Trait de l'Hiſtoire Romaine, dont les moindres Circonſtances ſont connues. De tout ſon ſujet, Crébillon ne conſerve que la Caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la République Romaine & le fond de la Piè-

ce;

ce; tout eſt ſi fort changé & même avili que l'on n'y reconnoît rien que les Noms. Par cela même, Crébillon a manqué d'intéreſſer ſes Auditeurs. Catilina y eſt un Fourbe furieux, que l'on voudroit punir; & la République Romaine, un aſſemblage de Fripons, pour lesquels on eſt indifférent. Il falloit peindre Rome, Grande, & les Supports de ſa Liberté, auſſi généreux que ſages & vertueux: alors le Parterre ſeroit devenu Citoien Romain, & auroit tremblé avec Cicéron ſur les Entrepriſes audacieuſes de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit, où le Projet de la Conjuration ſoit clairement développé: on ignore quel étoit le véritable Deſſein de Catilina; & il me ſemble que ſa Conduite eſt celle d'un Homme yvre. Vous aurez remarqué encore, que les Interlocuteurs changent presque à chaque Scène: il ſemble qu'ils n'y viennent que pour faire varier de Dialogue à Catilina. On peut retrancher de la Pièce, ſans y rien changer, Lentulus & les Ambaſſadeurs Gaulois, qui ne ſont que des Perſonnages inutiles, pas même épiſodiques. Le Quatrième Acte eſt le plus mauvais

de

de tous; ce n'eſt qu'un perſifflage: Et dans le Cinquième Acte, Catilina vient ſe tuer dans le Temple, parce que l'Auteur avoit beſoin d'une Cataſtrophe; il n'y a aucune raiſon valable qui l'amène-là; il ſemble qu'il devoit ſortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'eſt que la beauté de l'Elocution & le Caractère de Catilina qui ſoûtiennent cette Pièce ſur le Théatre Français. Par Exemple, lorsque Catilina eſt amoureux, c'eſt comme un Conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'EST L'OUVRAGE DES SENS, NON LE FOIBLE DE L'AME. Quelle force n'y a-t-il pas dans ces Caractères rapides de Cicéron & de Caton?

TIMIDE, SOUPÇONNEUX ET PRODIGUE DE PLAINTES, &c. En un mot, cette Pièce me paroît un Dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la Critique eſt aiſée, & que l'Art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet Eté; ſi cela ſe peut & que vous faſſiez un tour ici au mois de Juin ou de Juillet, cela me fera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la Lecture d'un Poëme Epique

de Quatre mille Vers ou environ, dont Valori eſt le Héros: il n'y manque que cette Servante qui alluma dans vos Sens des feux ſéditieux, que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des Belles plus traitables. Venez, ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux & ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement; pourvû que ce je ne ſçai quoi, qui vous fait penſer & qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voiage; cela me ſuffit.

Je recevrai volontiers les Fragmens des Campagnes de Louis XV. mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du Siècle de Louis XIV. Vous n'achevez rien; & cet Ouvrage ſeul feroit la réputation d'un Homme. Il n'y a plus que vous de Poëte Français, & que Voltaire & Montesquieux qui écrivent en Proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il dèſormais permis d'écrire? ou pour mieux dire, de quel Ouvrage moderne pourra-t-on ſoûtenir la Lecture?

Ne boudez donc point avec le Public, & n'imitez point le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui punit le Crime des Pères jusqu'à la quatrième

trième Génération. Les perſécutions de l'Envie ſont un tribut que le Mérite païe au Vulgaire. Si quelques miſérables Auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les Nations & la Poſtérité en ſeront les dupes: Marque de cela, malgré la vétuſté des Tems, nous admirons encore les Chefs-d'œuvres d'Athènes & de Rome; les cris d'Eſchyne n'obſcurciſſent point la gloire de Démoſthènes; & quoiqu'en diſe Lucain, Céſar paſſe & paſſera pour un des plus Grands-Hommes que l'Humanité ait produits. Je vous garantis que vous ſerez Diviniſé après votre mort: cependant ne vous hâtez point de devenir Dieu: contentez-vous d'avoir votre Apothéoſe en poche, & d'être eſtimé de toutes les Perſonnes qui ſont au deſſus de l'Envie & des Préjugés, au nombre deſquels je vous prie de me compter.

LETTRE VI.
A
VOLTAIRE:

DE POTSDAM LE 5. MARS 1749.

IL y a dequoi purger toute la France avec les Pilules que vous me demandez, & dequoi tuer vos trois Académies. Ne vous imaginez pas que ces Pilules ſoient des Dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoier de ces Pilules qui ont une ſi grande réputation en France, & que le défunt Sthal faiſoit faire par ſon Cocher. Il n'y a ici que les Femmes Groſſes qui s'en ſervent. Vous êtes en vérité bien ſingulier de me demander des Remèdes, à moi qui fus toûjours un Athée en fait de Medécine.

Quoi! vous avez l'Eſprit crédule
Vis à vis de vos Médecins,
Qui, pour vous dorer la Pilule,

N'en

N'en ſont pas moins des Aſſaſſins?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je voi mon dévot Voltaire
Naſiller chez les Capucins.

Faites ce que vous pouvez pour vous guérir: il n'y a de vrais Biens dans ce Monde que la Santé. Que ce ſoit les Pilules, le Séné, ou les Clyſtères qui vous rétabliſſent; peu importe, les moiens ſont indifférens, pourvû que j'aie encore le plaiſir de vous entendre: car il ne ſera plus poſſible de vous voir; vous devez être tout à fait inviſible à préſent.

Malgré la Sorbone plenière,
J'avois fermement dans l'eſprit,
Que l'Homme n'eſt qu'une Matière,
Qui naît, végète & ſe détruit:
De cette Opinion qu'on blâme,
Je reconnois enfin les torts;
Car j'admire votre belle Ame,
Et je ne vous crois plus de Corps.

Je vous envoie encore une Epitre qui contient l'Apologie de ces pauvres Rois, contre lesquels tout l'Univers glose, en enviant cent fois leur Fortune prétendue. J'ai d'autres Ouvrages que je vous enverrai successivement. C'est mon délassement que de faire des Vers. Si je pèche du côté de l'Elocution, du moins trouverez-vous des Choses dans mes Epitres, & point de ce Paralogisme vain, de cette crême fouétée qui n'étale que des Mots & point de Pensées. Ce n'est qu'à vous autres Virgiles & Horaces Français, qu'il est permis d'emploier cet heureux choix de Mots harmonieux, cette variété de Tours; de passer naturellement du Stile Sérieux à l'Enjoué, & d'allier les fleurs de l'Eloquence aux fruits du Bon-Sens.

Nous autres Etrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la Raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté, que demandent les loix rigoureuses de la Poësie Française. Cette étude demande un Homme tout-entier. Mille devoirs, mille occupations me distraïent. Je suis un Galérien en-

enchaîné ſur le Vaiſſeau de l'Etat, ou comme un Pilote qui n'oſe ni quitter le Gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux Palinure. Les Muſes demandent des retraites, & une entière égalité d'Ame, dont je ne peux presque jamais jouir. Souvent, après avoir fait trois Vers, on m'interrompt; ma Muſe ſe refroidit, & mon Eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines Ames privilégiées, qui font des Vers dans le tumulte des Cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les priſons de la Baſtille, comme ſur des paillaſſes en Voiage. La mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre: c'eſt un Ananas qui porte dans des Serres, & qui périt en plein Vent. Adieu, paſſez par tous les Remèdes que vous voudrez; mais ſurtout ne trompez pas mes eſpérances, & venez me voir: je vous promets une Couronne nouvelle de nos plus beaux Lauriers, une Servante Pucelle à votre uſage, & des Vers en votre honneur.

LET-

LETTRE VII.

A

VOLTAIRE:

DE SANS-SOUCI CE 15. JUILLET 1749.

DEs Loix de l'homicide Mars,
Belle-île peut m'inſtruire en Maître;
Mais du Bon-Goût & des Beaux-Arts,
Il n'eſt que vous qui pouvez l'être:
Vous qui parlez, comme les Dieux,
Leur ſublime & charmant Langage;
Vous qu'un Talent victorieux
Rend Immortel par chaque Ouvrage;
Vous qui menez vingt Arts de front,
Et qui joignez dans votre Stile,
A la Proſe de Cicéron,
Des Vers, tels qu'en faiſoit Virgile.

Je

Je ne veux que vous pour Maître en tout ce qui regarde la Langue, le Goût, & le département du Parnaſſe. Il faut que chacun faſſe ſon métier. Lorsque le Maréchal de Belle-île vétillera ſur la pureté du Langage; Bruhl donnera des Leçons Militaires & fera des Commentaires ſur les Campagnes du grand Türène; & je compoſerai un Traité ſur la Vérité de la Religion Chrétienne.

Votre Académie devient plaiſante dans ſes Choix: ces Juges de la Langue Françaiſe vont abandonner Vaugelas pour leur Bréviaire: cela paroît un peu ſingulier aux Etrangers.

Enfin donc votre Académie
Va faire un Couvent de Dévots:
L'Art de Penſer & le Génie
En ſont exclus par des Cagots:
Qui veut le Suffrage & l'Eſtime
De ces Quarante Perroquets,
N'a qu'à ſavoir ſon Catéchîme;
Au demeurant, point de Français:
De cette Cohuë indocile,

Apollon & les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs Faveurs
Que Richelieu, Vous & Belle-île.

Vous êtes, mon chèr Voltaire, comme les mauvais Chrétiens; vous renvoiez votre Converſion d'un jour à l'autre: Après m'avoir donné des eſpérances pour l'Eté, vous me remettez à l'Automne, Aparemment qu'Apollon, comme Dieu de la Médecine, vous ordonne de préſider aux Couches de Madame du Châtelet. Le Nom ſacré de l'Amitié m'impoſe ſilence; & je me contente de ce qu'on me promet.

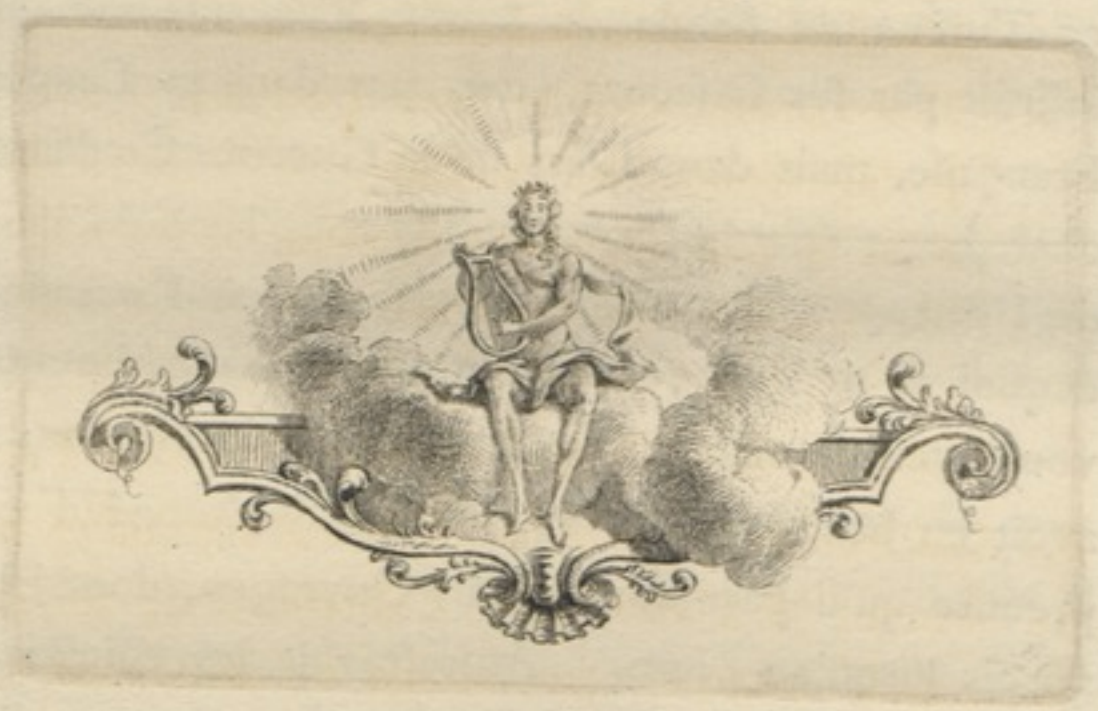
Je corrige à préſent une douzaine d'Epitres que j'ai faites, & quelques petites Pièces, pour qu'à votre arrivée, vous y trouviez un peu moins de fautes.

Vous pourrez voir par l'Argument de mon Poëme quel eſt le Sujet. Le fond de l'Hiſtoire eſt vrai: Darget, alors Sécrétaire de Valory, fut enlevé de nuit par un Partiſan Aûtrichien, dans une Chambre voiſine de celle où couchoit ſon Maître: la ſurprife

priſe de Franquini fut extrême, quand il s'apperçut qu'il tenoit ce Sécrétaire au lieu de l'Ambaſſadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce Poëme, n'eſt que Fiction. Vous le verrez ici; car il n'eſt pas fait pour être vû en Public. Si j'avois le Craion de Raphaël & le Pinceau de Rubens, j'eſſaïerois mes forces, en peignant les grandes Actions des Hommes; mais avec les Talens de Calot, on ne fait que des Caricatures & des Charges.

J'ai vû ici le Héros de la France; ce Saxon, ce Turène du Siècle de Louis XV. Je me ſuis inſtruit par ſes Diſcours, non pas dans la Langue Françaiſe, mais dans l'Art de la Guerre. Ce Maréchal paroît être le Profeſſeur de tous les Généraux de l'Europe: Il a vû nos ſpectacles, à l'occaſion dequoi il m'a dit qu'une nouvelle Comédie que vous avez donnée au Théatre, nommée Nanine, y avoit eu beaucoup de ſuccès: J'étois étonné d'apprendre qu'il paroiſſoit de vos Ouvrages, dont j'ignorois jusqu'au Nom. Autrefois je les voiois; à préſent j'apprends par d'autres ce que l'on en dit, & je ne les reçois qu'après que les Libraires en ont

fait une ſeconde Edition. Je vous ſacrifie tous mes griefs, ſi vous venez ici. Sinon craignez l'Epigramme: le Haſard peut m'en fournir une bonne. Un Poëte, quelque mauvais qu'il ſoit, eſt un animal qu'il faut ménager. Adieu, j'attends la Chûte des Feuilles, avec cette impatience qu'on attend au Printems les momens de les voir éclore.



LET-

LETTRE VIII.

A

VOLTAIRE.

DANS votre Proſe délicate,
Vous avancez très-poliment,
Que je ne ſuis qu'un Authomate,
Un Stoïque ſans ſentiment:
Mes Larmes coulent pour Electre,
Je ſuis ſenſible à l'Amitié;
Mais le plus Héroïque Spectre
Ne m'inſpire que la Pitié.

Votre Cardinal Quirini eſt bien digne du Tems des Spectres & des Sortilèges: Vous connoiſſez votre Monde; & c'étoit bien s'adreſſer, de lui dire que tout Catholique étant obligé de croire aux Miracles, le Parterre ſe trouvoit en conſcience obligé de trembler devant l'Ombre de Ninus. Je vous ré-

réponds que le Bibliothécaire de Sa Sainteté approuvera fort cette Doctrine Orthodoxe. Pour moi, qui ne ſuis qu'un maudit Hérétique, vous me permettrez d'être d'un ſentiment différent, & de vous dire ingenûment ce que je penſe de votre Tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le Nœud de Sémiramis, ce n'en eſt pas moins l'Ombre de Ninus: c'eſt cette Ombre qui inſpire des remords dévorans à ſa Veuve Parricide: c'eſt l'Ombre qui permet galamment à la Veuve de convoler en Secondes Nôces: l'Ombre fait entendre du fond de ſon Tombeau une voix gémiſſante à ſon Fils: il fait mieux, il vient en perſonne effraier le Conſeil de la Reine, & atterrer la Ville de Babilone: il arme enfin ſon Fils du poignard dont Ninias aſſaſſine ſa Mère. Il eſt ſi vrai, que défunt Ninus fait le Nœud de votre Tragédie, que ſans les Rêves & les Apparitions différentes de cette Ame errante, la Pièce ne pourroit pas ſe jouer. Si j'avois un Rôle à choiſir dans cette Tragédie, je prendrois celui du Revenant: il y fait tout. Voilà ce que vous dit la Critique: l'Admiration ajoûte

avec

avec la même ſincérité, que les Caractères ſont ſoûtenus à merveille; que la Vérité parle par vos Acteurs; que l'Enchainûre des Scènes eſt faite avec un grand art: Sémiramis inſpire une Terreur mêlée de Pitié: le féroce & artificieux Aſſur, mis en oppoſition avec le fièr & généreux Ninias, forme un Contraſte admirable: on déteſte le premier; auſſi ne lui arrive-t-il aucune Cataſtrophe dans l'Action, parcequ'elle n'auroit produit aucun effet: on s'intéreſſe à Ninias, mais on eſt étonné de la façon dont il tue ſa Mère; c'eſt le moment où il faut ſe faire la plus forte illuſion: on eſt un peu fâché contre Azéma, qu'elle porte des Paquets, & que ſes Quipro-quo ſoient la cauſe de la Cataſtrophe. Toute la Pièce eſt verſifiée avec force: les Vers me paroiſſent de la plus belle harmonie, & dignes de l'Auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette Tragédie que de la voir repréſenter, parceque le Spectre me paroîtroit riſible, & que cela ſeroit contraire au devoir que je me ſuis propoſé de remplir exactement, de pleurer à la Tragédie & de rire à la Comédie.

Du

Du Tems de Plaute & d'Euripide,
Le Parterre morigené
Suivoit ce goût ſage & ſolide;
Par malheur, il eſt ſuranné.

Vous dirai-je encore un mot ſur la Tragédie? les grandes Paſſions me plaiſent ſur le Théatre: je ſens une ſatisfaction ſecrète, lorsque l'Auteur trouve le moien de remuèr & de transporter mon Ame par la force de ſon Eloquence; mais ma Délicateſſe ſouffre, lorsque les Paſſions Héroïques ſortent de la Vraiſemblance: les Machines ſont trop outrées dans un Spectacle raiſonnable; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles: s'il falloit opter, j'aimerois mieux dans la Tragédie moins d'Elévation & plus de Naturel.

Le Sublime outré donne dans l'Extravagance. Charles Douze a été le ſeul Homme de tout ce Siècle, qui eût ce Caractère Théatral: mais, pour le bonheur du Genre-Humain, les Charles Douze ſont rares. Il y a une Marianne de Triſtan, qui commence par ce Vers:

FAN-

FANTOME INJURIEUX QUI TROUBLE MON REPOS.

Ce n'eſt pas certainement comme nous autres parlons: apparemment que c'eſt le Langage des Habitans de la Lune. Ce que je dis des Vers, doit s'entendre également de l'Action: pour qu'une Tragédie me plaiſe, il faut que les Perſonnages ne montrent que les Paſſions telles qu'elles ſont dans des Hommes vifs & dans des Hommes vindicatifs: il ne faut dépeindre les Hommes, ni comme des Démons, ni comme des Anges; car ils ne ſont ni l'un ni l'autre; mais puiſer leurs Traits dans la Nature.

Pardon, mon chèr Voltaire, de cette Diſcuſſion: je vous parle, comme faiſoit la Servante de Molière; je vous rends compte des impreſſions que les Choſes font ſur mon Ame ignorante.

J'ai trouvé, dans le Volume que je vien de recevoir, l'Eloge que vous faites des Officiers qui ont péri dans cette Guerre; ce qui eſt digne de vous: & j'ai été ſurpris que nous nous ſoions rencontrés, ſans le ſavoir, dans le choix du même Sujet. Les regrets, que me cauſoit la perte de quel-

ques Amis, me firent naître l'idée de leur paier, au moins après leur mort, un foible tribut de Reconnoiſſance; & je compoſai un petit Ouvrage, où le Cœur eut plus de part que l'Eſprit: mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en Vers, & celui du Poëte en Proſe. Racine n'eut de ſa Vie de triomphe plus éclatant, que lorsqu'il traitoit le même Sujet que Pradon. J'ai vû combien mon Barbouillage étoit inférieur à votre Eloge: votre Proſe apprend à mes Vers comme ils auroient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les Mortels celui qui importune le moins les Dieux par mes Prières; la première que je leur adreſſerai, ſera conçue en ces termes:

O Dieux! qui doüez les Poëtes
De tant de ſublimes Faveurs,
Ah! rendez vos Graces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu moins Menteurs!

Si les Dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'Année qui vient, à SANS-SOUCI; & si vous êtes d'humeur de corriger de mauvais Vers, vous trouverez à qui parler. VALE. Dans ce moment je reçoi Nanine.

LETTRE IX.

A

VOLTAIRE:

DE BERLIN LE 11. JANVIER 1750.

J'Ai vû le Roman de Nanine
Elégamment dialogué,
Par haſard, je crois, relégué
Sur la Scène aimable & badine,
Où triomphèrent les Ecrits
De l'inimitable Molière.
Si ſa Muſe fut la première
Sur le Théatre de Paris,
Qui donna des graces aux Ris;
Gare, qu'elle ſoit la dernière.
Il terraſſa tous vos Marquis,
Précieuſes, faux Beaux-Eſprits,

Faux

Faux Dévots à triple Tonſure,
Nobles ſortis de la Roture,
Médecins, Juges & Badauds:
Molière voioit la Nature,
Il en faiſoit de grands Tableaux.
Les goûts frelatés & nouveaux
Qu'introduiſîrent ſes Rivaux,
Laſſés de ſa forte Peinture,
A la place de nos Défauts,
Et d'une plaiſante Cenſure,
Qui pouvoit corriger nos Mœurs;
Sûrent affadir, de Thalie
Le Propos leger, la Saillie,
Dont ſa Morale eſt embellie:
Et pour comble de leurs erreurs,
Ils déguiſèrent Melpomène,
Qui vient ſur la Comique Scène,
Verſer ſes Héroïques Pleurs,
Dans les Atours d'une Bourgeoiſe,
Languiſſante, triſte & fournoiſe,
Diſant d'amoureuſes fadeurs.
Dans cette nouvelle Héréſie,

On connoît auſſi peu le ton,
Que doit avoir la Comédie;
Qu'on trouve la Religion
Dans les traits de l'Apoſtaſie.

Comme vous n'avez pû réuſſir à m'attirer dans la Secte de la Chauſſée, perſonne n'en viendra à bout. J'avoüe cependant que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvoit eſpérer: Ce Genre ne m'a jamais plû: Je conçoi bien qu'il y a beaucoup d'Auditeurs, qui aiment mieux entendre des Douceurs à la Comédie, que d'y voir joüer leurs Défauts, & qui ſont intéreſſés à préférèr un Dialogue inſipide, à cette Plaiſanterie fine qui attaque les Mœurs. Rien n'eſt plus déſolant que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe poſé, il faut renoncèr à l'Art charmant des Térences & des Molières, & ne ſe ſervir du Théatre que comme d'un Bureau Général de Fadeurs, où le Public peut apprendre à dire, JE VOUS AIME, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne Comédie va ſi loin, que j'aimerois mieux y

être

être joüé que de donner mes ſuffrages à ce Monſtre bâtard & flasque, que le Mauvais-Goût du Siècle a mis au Monde. Depuis Nanine, je n'entends plus parler de vous: donnez donc au moins ſigne de Vie.

Votre Muſe eſt-elle engourdie?
L'Hiver a-t-il pû la glacer?
Le beau Feu de votre Génie
Ne ſauroit-il plus s'élancer?
Ah! c'eſt un Feu que Prométhée
Sût dérober aux Dieux jaloux:
De cette Flamme reſpectée
Ne parlons jamais qu'à genoux:
Chez vous elle ne peut s'éteindre;
Mais, pour que je n'oſe m'en plaindre,
J'exige quelques Vers de vous.

C'eſt un Défi dans toutes les formes: vous paſſerez pour un Lâche, ſi vous n'y répondez. L'Eſprit ni les Vers ne vous coûtent rien: n'imitez donc pas les Hollandois, qui aiant ſeuls des

Cloux

Cloux de Giroffle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre Devancier, envoioit des Epitres à Mécène, autant qu'il en vouloit. Virgile, votre Aieul, ne faiſoit pas des Poëmes Epiques pour tout le Monde, mais bien des Eclogues. Mais vous, dans l'Opulence de l'Eſprit, & poſſédant tous les Thréſors de l'Imagination la plus brillante, vous êtes le plus grand Avare d'Eſprit que je connoiſſe. Faut-il être auſſi difficile pour quelques Vers de votre Superflu, qu'on vous demande? Ne me fâchez pas: mon impatience me pourroit tenir lieu d'Apollon; & peut-être ferois-je une Satyre ſur les Avares d'Eſprit. Mais ſi je reçoi une Lettre bien jolie, comme vous en faites ſouvent, j'oublierai mes ſujets de plainte, & je vous aimerai bien. Adieu.

LET-

LETTRE X.

A

VOLTAIRE.

QUoi, vous envoiez vos Ecrits
Au Frondeur de Sémiramis;
A l'Incrédule, qui de l'Ombre
Du grand Ninus n'eſt point épris;
Qui, ſur un ton cauſtique & ſombre,
Oſe juger vos Beaux-Eſprits?
Ce trait dèsarme ma Colère;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire des tems jadis,
Qui ſavoit aimer ſes Amis,
Et qui ſurtout ſavoit leur plaire.

Voilà une Lettre comme j'en recevois autrefois de Cirey: je redouble d'envie de vous revoir,

de vous parler de Littérature, & de m'inſtruire de Choſes que vous ſeul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercimens de votre nouvelle Edition: comme je ſavois vos vieilles Epitres par cœur, j'ai reconnu toutes les Corrections & Additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces Epitres étoient belles; mais vous y avez ajoûté de nouvelles beautés, & ſurtout quelques Tranſitions qui lient mieux les Matières. Ne ſeroit-ce point une faute d'Impreſſion, que cet endroit de l'Epitre de Maurepas, que voici?

IL FUT CENT FOIS MOINS FOU, QUE CEUX DONT L'IMPRUDENCE
DANS D'INDIGNES MORTELS A MIS SA CONFIANCE.

Ne faudroit-il pas, ONT & LEUR? Pardon de ces Vétilles Grammaticales; mais j'aſpire au Puriſme, & je veux m'inſtruire.

Vous accoûtumerez le Parterre à tout ce que vous voudrez: des Vers de la beauté des vôtres, peuvent par leur impoſture faire illuſion ſur le fond des Choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte; com-

ment

ment vous aurez remplacé Palamède, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette Tragédie. Si vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoier: je ſuis prévenu pour vous; il ne tient donc qu'à vous de recueillir mes applaudiſſemens: mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales & des Barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet Eloge de nos Officiers tués à la Guerre, me rappelle une Anecdote du feu Czar. Pierre I. ſe méloit de Pharmacie & de Médecine; il donnoit des remèdes à ſes Courtiſans malades; & lorsqu'il avoit expédié quelque Boiard pour l'autre Monde, il célébroit ſes Obſèques avec magnificence, & honoroit leur Convoi funèbre de ſa Préſence. Je me trouve, à l'égard de ces pauvres Officiers, dans un cas à peu près ſemblable: des raiſons d'Etat m'obligèrent à les expoſer en ces périls, où ils ont péri: pouvois-je faire moins que d'orner leurs Tombeaux d'Epitaphes ſimples & véritables? Venez au moins corriger ce Morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres

Ouvrages. Des Affaires m'appellent en Pruſſe au mois de Juin: mais du premier de Juillet jusqu'au mois de Septembre, je pourrai diſpoſer de mon tems; je pourrai étudièr aux pieds de Gamalièl; je pourrai

Vous admirer & vous entendre,
Et du grand Art de Cicéron,
De Thucydide & de Maron,
M'inſtruire, &, par vos ſoins, apprendre
Le chemin du Sacré Valon:
Mais pour y mériter un Nom,
Du Feu que votre Eſprit recèle,
Daignez à ma froide Raiſon
Communiquèr une étincelle;
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge, qui de vous ou de Madame d'Eguillon a raiſon? Si la Ducheſſe produit le Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu en Original, il faudra bien l'en croire. Les Grands-Hommes ne le ſont ni tous

les

les momens, ni en toute choſe. Un Miniſtre raſſemblera toutes ſes forces; il emploiera toute la ſagacité de ſon Eſprit dans une Affaire qu'il juge importante; & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le Cardinal de Richelieu rabaiſſant les Grands du Roiaume, en établiſſant ſolidement l'Autorité Roiale; ſoûtenant la Gloire des Français, contre des Ennemis puiſſans & étrangers, en étouffant des Guerres inteſtines, détruiſant le Parti des Calviniſtes, & faiſant élevèr une Digue à travers de la Mèr pour aſſiéger la Rochelle: ſi je me repréſente cette Ame ferme, occupée des plus grands Projets & capable des Réſolutions les plus hardies: Le Teſtament Politique me paroît trop puérile pour être ſon Ouvrage. Peut-être étoient-ce des Idées jettées ſur le papier; peut-être l'Ouvrage de ſa Vieilleſſe: peut-être ne vouloit-il pas dire tout ce qu'il penſoit, pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avois vêcu avec ce Cardinal, j'en parlerois plus poſitivement; à préſent je ne peux que deviner.

Des Grandeurs & des Petiteſſes,
Quelques Vertus, plus de Foibleſſes,
Font le biſarre Compoſé
Du Héros le plus aviſé:
Il jette un raïon de Lumière,
Mais ce Soleil, dans ſa carrière,
Ne brille pas d'un feu conſtant;
L'Eſprit le plus puiſſant s'éclipſe:
Richelieu fit un Teſtament,
Et Newton ſon Apocalypſe.

Je ne ſouhaite, pour la Nouvelle Année, que de la Santé & de la Patience à l'Auteur de la Henriade: s'il m'aime encore, je le verrai face à face; je l'admirerai à Sans-Souci, & je lui en dirai d'avantage.

LET-

LETTRE XI.

A

VOLTAIRE:

DE POTSDAM LE 20. FEVRIER 1750.

LA Nuit, compagne du Repos,
De ſon Crep couvrant la Lumière,
Avoit jetté ſur ma paupière
Ses plus léthargiques Pavots;
Mon Ame étoit appéſantie,
Et ma Penſée anéantie.
Lorsqu'un Songe, d'un vol legèr,
Me fit paſſer comme un éclair,
Aux bords fleuris de l'Eliſée:
Là, ſous un Berceau toûjours verd,
Je vis l'Ombre immortaliſée
De l'aimable Céſarion.
Dans la plus vive émotion,

Je

Je m'élançai ſoudain vers elle.
„O Ciel! eſt-ce Toi que je vois,
„Diſois-je, Ami tendre & fidèle?
„Toi, que j'ai pleuré tant de fois;
„Toi, de qui la perte cruelle
„M'eſt encor récente & nouvelle.
Là, dans ces transports véhémens,
Je vole à ſes embraſſemens;
Mais trois fois cette Ombre ſi chère,
Telle qu'une Vapeur legère,
Semble s'échapèr à mes Sens.
„Le Deſtin, qui de nous décide,
„Défend à tous ſes Habitans,
„Dit-il, d'approcher des Vivans:
„Mais j'oſe te ſervir de Guide;
„C'eſt tout ce que je peux pour Toi:
„Vers ces Demeures fortunées,
„Où les Vertus ſont couronnées,
„Je vai te mener; vien, ſuis-moi.
Là, ſous d'ombrages admirables
De Myrtes mêlés de Lauriers,
Je vis des plus fameux Guerriers

Les Fantômes incomparables:
„ De ces illuſtres Meurtriers
„ Fuions, me dit-il, au plus vîte;
„ Des Beaux-Eſprits cherchons l'Elite.
Plus loin, ſous un Bois d'Oliviers,
Entremêlés de Peupliers,
Je vis Virgile avec Homère;
Tous deux paroiſſoient en colère:
Je vis Horace qui grondoit,
Et Sophocle qui murmuroit.
Une Ombre, qui de notre Sphère
Dans ces Lieux deſcendit naguère,
Tous quatre les entretenoit:
Et j'entendis qu'elle contoit,
Qu'en ce Monde certain Voltaire
De cent piques les ſurpaſſoit.
C'étoit la divine Emilie,
Qui jusques dans ces Lieux portoit
L'Image de ce qu'en ſa Vie
Le plus tendrement elle aimoit.
Mais ces Morts, entrant en furie,
Sentoient encor la Jalouſie,

Qui lutine les Beaux-Eſprits.
Ils aviſèrent, par folie,
De venger leur Gloire avilie;
Ils appellèrent à grands cris
Un Monſtre qu'on nomme l'Envie,
Sèche & décrépite Harpie,
Qui hait la Gloire & les Ecrits
De tous les Nourriſſons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.
„ Allez, dirent-ils, à Paris;
„ Sur ce Voltaire & ſur ſa Verve,
„ Exercez toutes vos noirceurs;
„ Complotez, tramez des horreurs;
„ Allez ſoulever le Parnaſſe;
„ Que le moindre Scribe croaſſe;
„ Envenimez les Rimailleurs:
„ Il eſt coupable; il nous ſurpaſſe:
„ Puniſſez-le de ſon audace;
„ Que ſans ceſſe en bute à vos Traits,
„ Il déteſte tous ſes Succès:
„ Embouchez le Sifflet funeſte;
„ Et ſoûtenant nos Intérêts,

Fai-

Faites ſurtout tomber Oreſte.
Le Monſtre partit à l'inſtant;
Et moi ſoudain treſſailliſſant,
D'abord je m'éveille, & mon Songe
Dans l'obſcurité ſe replonge.

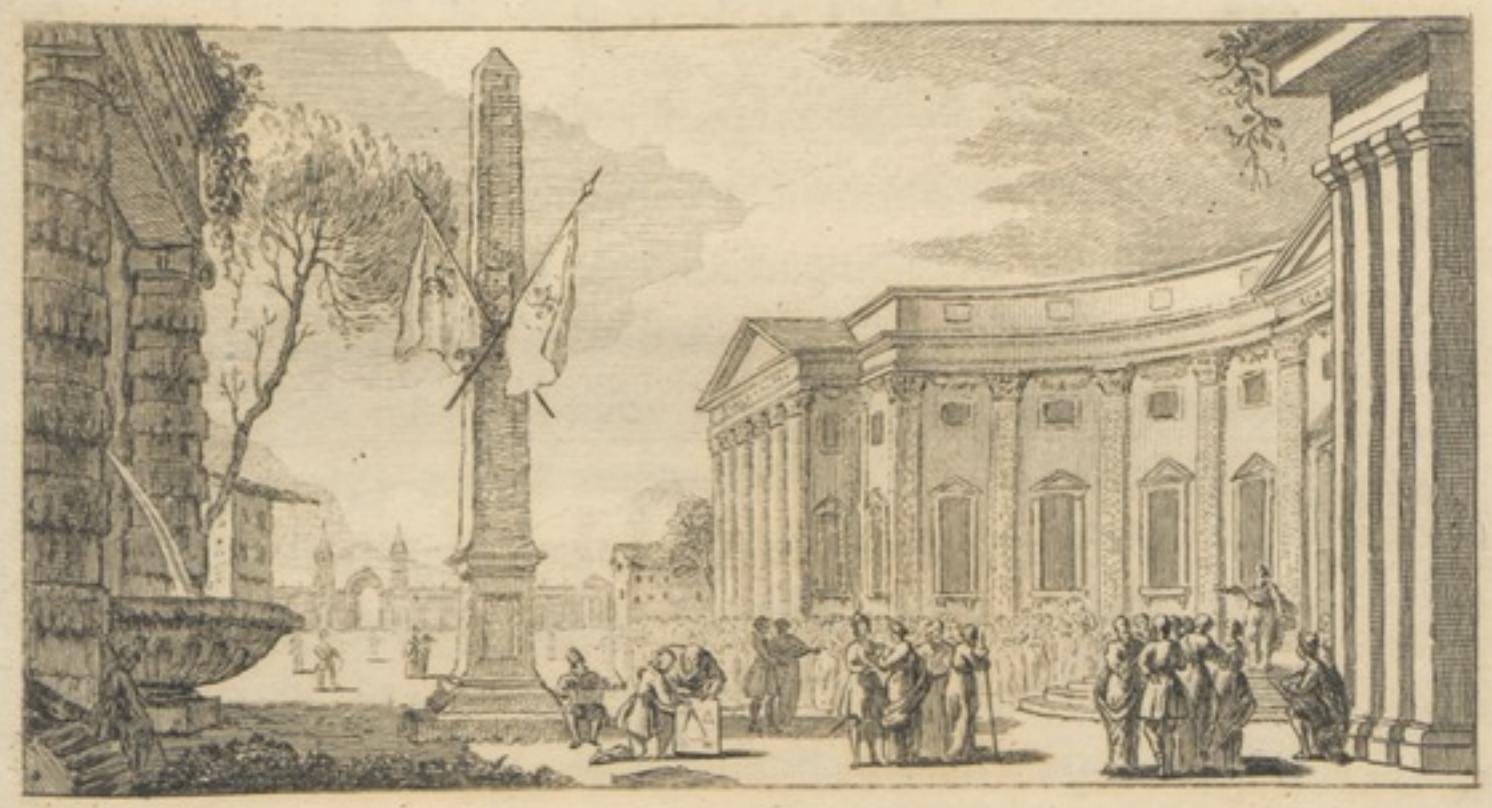
Voilà ce que je ſongeois dernièrement, & je penſois me ranger du parti de ces bons Poëtes trépaſſés: ils n'ont pas tort d'être de mauvaiſe humeur: vous abuſez trop étrangement du Privilège de grand Génie; vous allez à la Gloire par autant de chemins qui y mènent: vous me revenez comme ce Conquérant, qui croioit n'avoir rien fait, tant qu'il reſtoit encore une partie du Monde à conquérir: vous venez d'entamer les Etats de Molière; ſi vous le voulez fort, ſa petite Province ſera dans peu conquiſe. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui eſt ſelon moi une Comédie de Mœurs: ſi vous l'aviez faite plus longue, il y auroit eu apparemment plus d'Intérêt.

Voiez combien je vous ménage: je ne vous importune point pour vous voir à préſent; j'attends

que Flore ait embelli ces Climats, & que Pomone nous annonce d'abondantes Moiſſons, pour vous prier d'entreprendre ce Voiage: j'attends que mes Lauriers aïent pouſſé de nouvelles branches pour vous en couronner. Au moins, ſouvenez-vous qu'après le Duc de Richelieu, perſonne n'a des droits plus inconteſtables ſur vous, que votre Tudesque Confrère en Apollon. VALE.

PIECES

PIECES
ACADEMIQUES.



ELOGE

DE

JORDAN.

CHARLES Etienne Jordan nâquit à Berlin le 27. Août 1700. d'une bonne Famille Bourgeoiſe originaire du Dauphiné. Son Père, qui avoit quitté ſa Pa-

Patrie pour la Religion, conſervoit ce zèle ardent, qui, occupé entièrement à ſatisfaire le Ciel, ne juge pas toûjours avec impartialité & juſteſſe des Affaires de ce Monde. Il avoit deſtiné les trois Aînés de ſes Fils au Négoce, & il voua le Cadet à l'Egliſe, ſans conſulter ſon Inclination & ſes Talens.

Le jeune Jordan avoit une paſſion pour les Lettres & pour l'Etude: il dévoroit avec avidité tous les Livres qui lui tomboient entre les mains; ſuivant ce penchant irréſiſtible, avec lequel la Nature marque les Génies, chacun à un coin particulier. Son Père y fut trompé, & crut que qui dit un Homme de Lettres, dit un Miniſtre ou un Théologien. Il envoia ſon Fils étudier à Magdebourg, ſous la direction de ſon Oncle, qui étoit Prêtre en cette Ville. L'Année 1719. il ſe rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles Profeſſeurs en Philoſophie, en Eloquence & en Théologie. Après qu'il ſe fût approprié les Thréſors de Genève, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, il vola à Lauſane, pour y puiſer de nouvelles Connoiſſances dans de nouvelles Sources.

De

De retour à Berlin en 1721. il fut connu de Monſieur la Croze qui l'inſtruiſit par amitié tant dans les Langues que dans les Lettres. Il continua enſuite ſes Etudes en Théologie, par déférence aux volontés de ſon Père; & après avoir paſſé par les dégrez qui précèdent le Miniſtère, il fut revétu de ce Caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite Egliſe de Potzlow, Village ſitué dans une des Marches.

La Jeuneſſe de Monſieur Jordan, la vivacité ſaillante de ſon Eſprit, & ſa paſſion pour un genre d'Etude tout différent de la Théologie, lui fîrent ſentir la grandeur du ſacrifice qu'il faiſoit à ſon Père. Pour l'en conſoler, on le paſſa du Village où il étoit, à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit une Sphère bien étroite pour M. Jordan. C'étoit un Genêt d'Eſpagne devant le ſoc d'une Charruë. Son application & l'étendue de ſa Mémoire l'avoient mis en peu de tems au bout de ſa Bibliothèque. Un Homme de ſon âge ne pouvoit ni ne devoit ſe reſtraindre à ne converſer qu'avec des Morts; il devoit goûter la Société des Vivans. C'eſt ce qui

l'engagea à épouſer une Perſonne, dans laquelle il rencontroit les Talens ſi rares de la Beauté, de l'Eſprit & de la Sageſſe. C'étoit Suſanne Perrault, avec laquelle il eut deux Filles pendant les cinq années de leur Mariage.

Ce même Eſprit, qui donne le goût des Sciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leur devoir. Plus le Jugement eſt ſûr, les Idées claires, le Raiſonnement conſéquent; plus l'Homme eſt porté à s'acquitter ſans reproche de l'Emploi, tel qu'il ſoit, qu'il doit remplir. Monſieur Jordan agit ainſi. Y avoit-il quelque mès-intelligence dans le Troupeau dont il étoit Paſteur? C'étoit lui qui portoit les paroles de Paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les Eſprits. Y avoit-il des Perſonnes affligées? C'étoit Monſieur Jordan qui les conſoloit, qui abandonnoit ſon Etude, ſa Femme & tout ce qu'il avoit de plus chèr, pour rendre le repos & la tranquillité d'Ame à ceux qu'une affliction immodérée & le peu de forces qu'ils avoient ſur eux-mêmes, en avoient privés. Y avoit-il quelques Malades ou quelques

Mou-

Mourans, fûſſent-ils même de cette Eſpèce Humaine mépriſée par l'aviliſſement des Emplois dans lequels elle vit? C'étoit encore Monſieur Jordan, dont le Cœur compatiſſant & tendre aſſiſtoit dans leurs dernières heures, ces Perſonnes, qui ſans lui auroient ſouffert ſans ſecours & ſeroient mortes ſans conſolation.

Un Caractère ſi ſerviable, cette Bonté de Cœur qui ne ſe démentoit jamais, ce fonds de Charité inépuiſable, en un mot toutes les Bonnes-Qualités de Monſieur Jordan le firent aimèr & reſpecter de tous ces François, que la Révocation de l'Edit de Nantes avoit établis à Prentzlow. S'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils fûrent également ſenſibles à la mort de ſa Femme qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de ſon Tempérament, & la force avec laquelle les Paſſions règnent dans l'Ame de la Jeuneſſe, ne permîrent point à Monſieur Jordan de ſouffrir cette perte avec une conſtance Stoïque: vrai portrait de la Fragilité Humaine qui nous permet de triompher par nos raiſons de la Foibleſſe des autres, mais qui nous laiſſe tomber les armes des mains quand il s'agit

de nous-mêmes. Le chagrin & la douleur le rongeoient. Sa Santé en fut altérée ſi conſidérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de ſang qui manquèrent de le rejoindre dans le Tombeau aux Cendres de ſon Epouſe. Sa Maladie dégénéra en Mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les Emplois du Miniſtère & pour venir goûtèr à Berlin les douceurs de l'Etude & du Repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la Tendreſſe, l'affliction eſt d'autant plus opiniâtre, qu'elle ſe croit autoriſée par un motif de Vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, r'ouvre de nouveau ces plaïes, en y enfonçant le poignard de la Mélancolie, guidé des mains de la Conſtance & de la Fidélité: les Diſtractions & le Tems ont ſeuls le droit de guérir.

Ces Conſidérations, jointes aux inſtances de ſes Parens, déterminèrent Monſieur Jordan à faire le Voiage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à ſe donner le Spectacle de la Scène mobile du Monde. Son Eſprit, porté à

la

la Philoſophie & à l'Etude, lui fit tourner ce Voiage entièrement du côté de la Littérature. Il ne ſe borna point à voir des Palais, à contempler des Edifices, à ſe rendre Spectateur de diverſes Cérémonies d'une pratique différente de celle de ce Païs; unique fruit que la legéreté & le peu de diſcernement de la pluspart de la Jeuneſſe recueille de ſes Voiages. Car en effet, quel uſage peut-on tirer de l'inſpection locale de ces Ouvrages qui ſont le produit de l'Opulence & ſouvent de la Prodigalité? Il ne ſe fixa qu'à connoître ces Grands-Hommes dont l'Eſprit étendu, l'élévation du Génie & l'Erudition font l'honneur de leur Patrie & de leur Siècle. Je ne vous tracerai point les noms des Sgrawezends, des Muſchenbrocks, des Voltaires, des Fontenelles, des Dubos, des Clarckes, des Popes, des Le Moivres & de tant d'autres que j'ômets pour l'amour de la briéveté. Ce fûrent ces Hommes célèbres, que Monſieur Jordan vouloit voir, & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainſi que les Romains voiageoient autrefois en Grèce & ſurtout à Athènes,

pour ſe former l'Eſprit & le Goût, dans ce Païs qui étoit alors le berceau des Arts & l'aſile des Talens. Il ſatisfaiſoit ſa curioſité: c'étoit peu pour lui; il voulut encore contenter ſes ſentimens: il compoſa la Relation de ſon Voiage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du Génie & aux Talens de ces Hommes rares, pour lesquels il conſerva une haute eſtime pendant toute ſa Vie. Qu'il eſt difficile à l'Amour-propre de rendre au Mérite un hommage pur & exemt de toute envie! Les Bonnes-Qualités de nos ſemblables & ſurtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, ſemblent ravaller les nôtres: Et qu'il eſt rare d'unir la Modeſtie & l'Impartialité avec beaucoup d'Eſprit & de Connoiſſances! C'étoit une Vertu particulière en Monſieur Jordan, à laquelle il a été conſtamment attaché toute ſa Vie, & ſans laquelle il n'eût point laiſſé ce grand nombre d'Amis, qui donnèrent à ſa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin il rentra dans ſon Cabinet, où l'excitoit à l'Etude cette noble Emulation, qui porte les Eſprits bienfaits à ſe perfectionner davan-

vantage. Il liſoit tout, & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lû.

Sa Mémoire étoit ſi vaſte, qu'elle étoit comme un Répertoire de tous les Livres, de toutes les Variantes, de toutes les Editions, & des Anecdotes les plus curieuſes en ce genre.

L'Eſprit, le Mérite, & ſurtout le bon Caractè-de Monſieur Jordan ne lui permîrent point de reſtèr enſeveli plus longtems dans ſon Cabinet. Monſeigneur le Prince Roial, à préſent le Roi, l'appella à ſon Service au mois de Septembre 1736. Depuis ce tems, il paſſa ſa Vie à Reinsberg, partagé entre l'Etude & la Société; eſtimé & aimé univerſellement, & uniſſant cette Politeſſe, que donne l'uſage du Beau-Monde, à la profondeur de ſes Connoiſſances. Il déridoit les Sciences, & les produiſoit à la Cour ſous les Livrées des Agrémens & de la Galanterie.

Après la mort de Frédéric Guillaume, le Roi le plaça dans une ſituation, où il pût tourner, au profit de la Patrie, les Talens de ſon Eſprit & les Vertus de ſon Cœur. Il fut revêtu du caractère de

de Conſeiller Privé. Il emploia toute la ſagacité de ſon Eſprit à l'utilité de l'Etat. C'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux Réglemens de Police qui y ont introduit le bel Ordre que nous y voions règner. Toutes les ruës fûrent débarraſſées de cette Eſpèce lâche & abjecte de Fainéans, dont l'apparence abuſe de la charité des Citoiens. Une Maiſon de Travail s'éleva par ſes ſoins, dans laquelle Mille Perſonnes, qui vivoient à la charge des Particuliers, ſe nourriſſent à préſent de leur Induſtrie, & emploient leurs facultés au Bien-Public. La Ville fut partagée en Quartiers, dans chacun desquels des Perſonnes fûrent prépoſées pour veiller aux Règles de la Police. Les Académies fûrent pourvûes avec diſcernement & connoiſſance, de Profeſſeurs habiles & ſavans. Toutes ces nouvelles Inſtitutions, & le ſoin de faire fleurir les Académies ſont dûs à l'activité de Monſieur Jordan. En 1744. au renouvellement de cette Académie Roiale des Sciences & des Belles Lettres, il en fut élu Vice-Préſident.

Qu'on ne diſe point que la Culture des Sciences

ces & des Arts rend les Hommes inhabiles aux Affaires. Le Bon-Eſprit fait les mêmes progrès dans toutes les Matières qu'il embraſſe. Les Sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les Emplois un nouveau luſtre à Ceux qui les cultivent. Les Grands-Hommes de l'Antiquité ſe formèrent ſous la tutelle des Lettres, ſi je puis me ſervir de ce terme, avant que d'occuper les Dignités de l'Etat: & ce qui ſert à éclairer l'Eſprit, à perfectionner le Jugement & à étendre la ſphère des Connoiſſances, forme certainement des Sujets propres à toute eſpèce de deſtinations. Ce ſont des Plantes cultivées avec ſoin, dont les fleurs & les fruits ſont d'une beauté plus rafinée & d'un goût plus exquis, que ceux de ces Arbres, qui dans les Bois ſauvages, abandonnés à eux-mêmes, croiſſent au haſard, & dont les branches biſarrement entortillées n'offrent pas même à la vûe un ſpectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'Empereur Charles VI. le Roi entra en Siléſie à la Tête de ſes Armées, pour révendiquer l'Héritage de ſes Ancêtres, que

la Proſpérité de la Maiſon d'Aûtriche lui avoit retenu longues années, avec peu d'attention à ſes Droits; Monſieur Jordan ſuivit Sa Majeſté dans la Campagne de 1741. alliant la douceur du commerce des Muſes au tumulte des Armes & à la diſſipation d'une Armée dont les mouvemens & les opérations étoient continuelles. Ces Campagnes & ſon ſéjour fréquent à la Cour lui laiſſèrent cependant le tems de travaillèr aux différens Ouvrages qui nous reſtent de lui; à ſavoir, une Diſſertation Latine ſur la Vie & les Ecrits de JORDANUS BRUNUS; un Recueil de Littérature, de Philoſophie & d'Hiſtoire; l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Monſieur La Croze; ſans compter quelques Manuſcrits, qu'une modeſtie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il diſoit qu'il falloit porter la Lumière dans ces endroits ténébreux, que la Nature envieuſe paroît vouloir cachèr aux Hommes; qu'il faut inſtruire l'Univers par des faits nouveaux & dignes de ſon attention; ou qu'il faut ſavoir rendre féconde la ſtérilité des Matières, & revêtir des traits & des carnations de la Vénus de Médicis, un Squelète

lète décharné, pour publier ſes Ouvrages & pour faire rouler la Preſſe. Sa Critique ſcrupuleuſe n'avoit pour objet que ſes Ouvrages; il paroiſſoit même regretter d'avoir laiſſé échaper dans ſa Jeuneſſe les premières Productions de ſa Plume. Subjuguant ſon amour-propre, il corrigeoit ſans ceſſe ſes nouveaux Ecrits; ne croiant jamais, par ſon travail & par ſon aſſiduité, pouvoir donnèr aſſez de preuves du reſpect & de la déférence qu'un Auteur doit au Public.

Il ne manquoit aux avantages dont Monſieur Jordan joüiſſoit qu'une Vie moins limitée que la ſienne. Les Sciences, la Patrie & ſon Maître le perdîrent par une Maladie longue & douloureuſe, qui l'emporta le 24. Mai 1745. agé de 44. ans & quelques mois; ſans que ſa patience l'abandonnât dans des Maux, dont le poids s'appéſantit par la durée, & qui deviennent ſouvent inſupportables aux Ames les plus fermes, & à Ceux-mêmes dont la Conſtance paroît inébranlable dans les périls les plus évidens.

Monſieur Jordan étoit né avec un Eſprit vif,

pénétrant & en même tems capable de beaucoup d'application. Sa Mémoire étoit vaſte, & contenoit, comme dans un dépôt, le Choix de ce que les bons Ecrivains dans tous les Siècles ont produit de plus exquis. Son Jugement étoit ſûr; & ſi ſon Imagination étoit brillante, elle étoit toûjours arrêtée par le frein de la Raiſon. Sans écart dans ſes Saillies, ſans ſéchereſſe dans ſa Morale, retenu dans ſes Opinions, ouvert dans ſes Diſcours, préférant la Secte Académique aux autres Opinions des Philoſophes, ardent à s'inſtruire, modeſte à décider, aimant le Mérite & le faiſant connoître, plein d'Urbanité & de Bienfaiſance, chériſſant la Vérité & ne la déguiſant jamais, humain, généreux, ſerviable, bon Citoien, fidèle à ſes Amis, à ſon Maître & à ſa Patrie: ſa Mort fut un deüil pour les Honnêtes-Gens; la malignité de l'Envie ſe tût devant lui; le Roi & tous ceux qui le connûrent, l'honorèrent de leurs regrets ſincères.

Telle eſt la Récompenſe du vrai Mérite, d'être eſtimé pendant la Vie, & de ſervir d'exemple après la Mort.

ELOGE

ELOGE
DE
GOLTZE.

GEORGE Conrad, Baron de Goltze, Général-Major des Armées du Roi, Commandant des Gendarmes, Commiſſaire Général de Guerre, Droſſard de Cottbus, de Peitz & d'Aſchersleben, Chevalier de l'Ordre de St. Jean, Seigneur de Kutlau, Neucrantz, Mélentin, Henrisdorff, Pépau, Blumenwerder, Lariſch & Langenhoff, nâquit à Parſaw en Poméranie, l'an 1704. de Henning Bernard, Baron de Goltze, Capitaine de Cavalerie au Service de Pologne, & de Marie Catherine de Heidebrecht. Il fit ſes Humanités aux Jéſuites de Thorn, d'où il paſſa à l'Univerſité de Halle, où il acheva de ſe perfectionner dans l'Etude, & d'acquérir les Connoiſſances qui conviennent à un Jeu-

ne Homme de Condition, que ſes Parens deſtinent aux Affaires.

Il fut attiré l'année 1725. au Service du Roi de Pologne, par ſon Oncle, le Comte de Manteuffel, qui étoit Miniſtre d'Etat. Monſieur de Goltze fut envoié en France l'année 1727. avec le Comte de Hoïm, en qualité de Conſeiller d'Ambaſſade. Deux ans après, il fut rappellé en Saxe, où il devint Conſeiller de Légation actuèl, & reçut en même tems la Clé de Chambellan.

Les Cabales d'une Cour, remplie d'Intrigues, renverſèrent ſon Protecteur, & ébranlèrent ſa fortune naiſſante. Monſieur de Goltze fut bientôt dégoûté de la carrière épineuſe dans laquelle il s'étoit engagé: il ne voioit devant lui que des Chûtes célèbres & des paſſages rapides du comble de la Faveur à la Disgrace & à l'Oubli: il renonça à la Politique; & quittant le Service de Saxe, il choiſit une Profeſſion, où il ſuffit d'être Honnête-Homme pour faire ſon chemin.

La Réputation des Troupes Pruſſiennes, & l'Amour de la Patrie l'engagèrent à préférer ce Ser-

Service à tout autre. Ce fut l'année 1730. qu'il reçut une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une choſe facile de paſſer d'un autre Service dans celui de Pruſſe; & il falloit avoir un Mérite reconnu pour être reçu. Monſieur de Goltze juſtifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui. Doué d'un Génie heureux & de toutes ſortes de Talens, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit & d'excellèr en chaque genre. A peine fut-il Officier, qu'il ſurpaſſa tous ceux de ſon Régiment en exactitude & en vigilance; & il parvint, par ſon application, à une connoiſſance ſi parfaite de ſon Métier, qu'on jugea d'abord par ces commencemens, de ce qu'il ſeroit un jour. Ulyſſe reconnut ainſi Achille en lui préſentant des Armes.

Le Génie de Monſieur de Goltze n'avoit pas échapé au Feu Roi, qui ſe connoiſſoit bien en Hommes. Il l'envoia à Varſovie l'année 1733. lorſque la mort d'Auguſte, Roi de Pologne, ouvroit un vaſte champ aux Intrigues, aux Partis & aux Diſſenſions de cette République, qui étoit agitée

par

par les mouvemens que ſe donnoient les Puiſſances de l'Europe, pour l'Election d'un nouveau Roi.

Monſieur de Goltze connoiſſoit non ſeulement les Intérêts de toutes les grandes Familles de ce Roiaume; il avoit de plus une perception vive & cet heureux Talent de démêler d'abord la Vérité de la Vraiſemblance. Ses Relations prognoſtiquèrent exactement les Deſſeins de la Pologne: il lût l'Avenir dans les Cauſes préſentes; & s'acquitta de ſa Commiſſion avec tant de dextérité, que l'eſtime que le Feu Roi avoit pour lui, en augmenta encore.

Le Roi ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables, qu'en lui faiſant naître des occaſions, où il pouvoit ſe diſtinguer. Il le choiſit pour faire la Campagne du Rhin en 1734. avec les dix mille Pruſſiens qui y ſervîrent dans les Armées de l'Empereur. Cette Campagne, ſtérile en grands Evénemens, trompa l'attente de ce jeune Courage, qui brûloit de ſe diſtinguer. Les bons Eſprits ſavent tirer parti de tout: Monſieur de Goltze étu-

dia

dia l'arrangement des Subſiſtances, & dans peu il fut ſupérieur à ſes Maîtres.

La Campagne ſuivante, le Roi le plaça comme Lieutenant Colonel dans le Régiment de Cofel; mais la Paix, qui ſurvint immédiatement après, ramena Monſieur de Goltze de la Pratique de la Guerre à la ſimple Théorie. Il retourna en Pruſſe, avec ſon Régiment, où il reprit ſon ancienne Etude, c'eſt à dire, celle des Belles-Lettres: Etude ſi utile à Ceux qui ſe voüent aux Armes, que la plus-part des Grands Capitaines y ont conſacré leurs heures de loiſir.

En 1740. après la mort de Frédéric Guillaume, le Roi appella Monſieur de Goltze, pour l'attachèr à ſa Perſonne. La Guerre de Siléſie, qui ſurvint alors, fournit au Militaire les plus belles occaſions de ſe diſtinguer. Monſieur de Goltze dreſſa la Capitulation de Breslaw; il fut dépêché au Prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de donner l'aſſaut à la Ville de Glogau. Il fut même des premiers, qui eſcaladèrent les Remparts, & après en avoir donné la Nouvelle au Roi, il eut commiſſion de hâter la

marche de Quatorze Eſcadrons, qui devoient joindre l'Armée & qui n'arrivèrent qu'à la fin de la Bataille de Mollwitz: Monſieur de Goltze s'en ſervit à pourſuivre les Ennemis dans leur fuite.

Ces Services lui valûrent la Seigneurie de Kutlau, dont le Fièf étoit venu à vâquer. Mais Monſieur de Goltze, ſenſible aux bontés du Roi, préféroit l'avantage de lui être utile, à celui d'être récompenſé. Laborieux comme il étoit, il ne pouvoit pas manquer d'occaſions, pour ſatisfaire une auſſi noble paſſion.

C'eſt ſurtout à la Guerre que l'on reconnoît le prix de l'activité & de la vigilance. C'eſt là que la Faveur ſe taît devant le Mérite; que les Talens éclipſent la Préſomption; & que le bien des Affaires exige un choix ſûr & judicieux des Perſonnes qui ſont les plus emploiées. Car combien de reſſorts ne faut-il pas faire joüèr enſemble, pour faire ſubſiſtèr & pour mettre en action ces Armées nombreuſes que l'on aſſemble de nos jours? Ce ſont des Emigrations de Peuples, qui voiagent en faiſant des Conquêtes, mais dont les Beſoins, qui

ſe

ſe renouvellent tous les jours, veulent être ſatisfaits réguliérement. Ce ſont des Nations entières & ambulantes, qu'il eſt plus difficile de défendre contre la Faim, que contre leurs Ennemis. Le Deſſein du Général ſe trouve par conſéquent enchaîné à la partie des Subſiſtances; & ſes plus grands Projets ſe réduiſent à des Chimères Héroïques, s'il n'a pas pourvû avant toutes choſes aux moiens d'aſſûrer les Vivres. Celui auquel il confie cet Emploi, devient en même tems Dépoſitaire de ſon Secret, & tient par-là-même à tout ce que la Guerre a de plus ſublime, & l'Etat, de plus important.

Mais quelle Habileté ne faut-il pas dans ce Poſte, pour embraſſer des objets auſſi vaſtes, pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits; & pour prendre d'avance des meſures ſi exactes, qu'elles ne puiſſent être dérangées par aucune ſorte de haſard? Quelles reſſources dans l'Eſprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir, en tous lieux & en tout tems, le Néceſſaire & le Superflu, à une Multitude compoſée de Gens inquièts, impatiens & inſatiables? Tous ces Talens divers

& toutes ces heureuſes Diſpoſitions, ſe trouvoient réunis en la perſonne de Monſieur de Goltze. Le Roi lui confia l'Intendance de ſon Armée; & ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt que tout le Monde applaudit à ce choix.

Monſieur de Goltze étoit comme le Protée de la Fable. Dans cette ſeule Campagne, il fit le Service d'Aide de Camp, de Général, d'Intendant, & même de Négociateur. Il fut chargé d'une Commiſſion importante & ſecrete, dont le Public n'a jamais eu une entière connoiſſance; mais ce que le Public n'ignoroit pas, c'eſt qu'il paſſoit d'un Emploi à l'autre, ſans qu'on s'apperçût qu'il changeoit de travail, s'acquittant toûjours également bien de celui qu'il faiſoit.

L'année 1742. il ſuivit le Roi en Bohème, & il donna des marques de ſa Capacité à la Bataille de Czaslau, qui firent jugèr aux Connoiſſeurs, que ſon Génie lui tenoit lieu d'expérience. Il devint Colonel à la fin de la Campagne, & reçut en même tems le Commandement des Gendarmes.

La Paix de Breslaw, qui fut une ſuite de cette

te Victoire, le ramena à Berlin, où, au Renouvellement de l'Académie Roiale des Sciences, il en fut élu Membre Honoraire. Il assista souvent à nos Assemblées, y apportant des Connoissances si variées & si étenduës, qu'aucune des Matières qui se traitoient, ne lui étoit étrangère ou nouvelle.

Il devint Général-Major en 1743. & les Devoirs de son état nous l'enlevèrent l'année d'après, à l'occasion de la Guerre qui se ralluma de nouveau. Monsieur de Goltze fut de toutes les Expéditions de cette Campagne, & y fut utile en toutes; trouvant des ressources dans son Intelligence pour la Subsistance des Troupes, là-même où il paroissoit que la Famine devoit suspendre les Hostilités.

Nous venons enfin à la plus belle Epoque de sa Vie, je veux dire, la Campagne de l'année 1745. Campagne où il eut occasion de déploier toute l'étenduë de sa Capacité. Au commencement de cette Année, le Roi lui communiqua le Projet de sa Campagne, qui étoit de rendre la Guerre Offensive par le moien d'une Bataille, & de pour-

ſuivre les Ennemis jusques dans leurs propres Provinces. Ce qui rendoit l'Opération de Monſieur de Goltze plus difficile, c'étoit l'incertitude du Lieu, par lequel l'Ennemi feroit des efforts; ce qui l'obligeoit à prendre des arrangemens doubles, tant vers les Frontières de la Moravie que vers celles de Bohème.

Tout le Monde ſait que les Ennemis pénétrèrent en Siléſie par la Bohème, & qu'à cette occaſion ſe donna le 4. de Juin la Bataille de Friedberg. Monſieur de Goltze combattit à la Droite, à la Tête de ſa Brigade de Cavalerie, & fit des merveilles pendant la Bataille & pendant la Pourſuite. A peine fut-il deſcendu de cheval, que, prenant la Plume à la main, il donnoit cent Ordres différens, pour arranger les Convois, qui devoient ſuivre l'Armée.

Les Pruſſiens pouſſèrent les Troupes de la Reine jusqu'au-de-là de Kœnigsgrätz. Le Roi paſſa l'Elbe, & ſe campa au village de Clum, qui eſt encore à un Mille au-de-là. Ainſi les Pruſſiens étoient à dix Milles de leurs Magaſins, aiant der-

rière

rière eux une Chaîne de Montagnes, qui les en ſéparoit; aucune Rivière navigable pour s'en ſervir, & à l'entour de leur Camp, une Contrée abandonnée de ſes Habitans, ce qui en faiſoit un Déſert. Monſieur de Goltze ſurmonta tous ces obſtacles; & quoique les Subſiſtances ſe tiraſſent de la Siléſie, perſonne ne s'apperçut de ces embarras, & l'Armée vêcut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de Détails qu'entraînoit ſon Emploi, on croiroit qu'un ſeul Homme ne pourroit y ſuffire. Mais Monſieur de Goltze avoit ce Talent particulièr à Céſar; il dictoit, comme ce Grand-Homme, à quatre Sécrétaires à la fois, conſervant toûjours la tête fraîche, malgré le poids des Occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A peine Monſieur de Goltze devint-il Commiſſaire Général & Droſſard de Cottbus & de Peitz, qu'il en témoigna ſa reconnoiſſance à ſon Maître, de la façon la plus noble qu'un Sujet le puiſſe faire envers ſon Souverain, c'eſt à dire, par des Services plus importans encore que ceux qu'il avoit rendus.

Des

Des Raiſons Politiques & Militaires engagèrent le Roi de ſe rapprocher des Frontières de la Siléſie. Son Armée étoit affoiblie par trois gros Détachemens, dont l'un avoit joint le vieux Prince d'Anhalt, au Camp de Magdebourg; le Second, ſous le Général De Naſſau, avoit repris la Forteresſe de Coſel; & le Troiſième, ſous le Général Du Moulin, occupoit les Gorges des Montagnes, qui mènent en Siléſie, & par où les Convois arrivoient à l'Armée. Les Aûtrichiens, jugeant ces circonſtances favorables, vinrent de nuit, & ſe rangèrent à la Droite de l'Armée du Roi, ſur une Montagne qui ajoûtoit à l'avantage du Nombre qu'ils avoient, celui du Terrein.

Monſieur de Goltze, qui campoit à la Droite, fut le premier qui avertit le Roi de l'arrivée des Ennemis. Auſſitôt l'Armée prit les Armes, & ſe mit en devoir de les attaquer. Dix Eſcadrons, qui compoſoient la première Brigade que commandoit Monſieur de Goltze, & deux Eſcadrons de la ſeconde, avec cinq Bataillons de Grenadiers, étoient à peine en Bataille que Monſieur de Goltze eut ordre de donner.

Il avoit devant lui cinquante Eſcadrons des Troupes de la Reine, rangés en trois Lignes ſur la croupe d'une Montagne. Les attaquer, les enfoncèr & les diſperſer, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette Cavalerie, débandée & fugitive à travers des vallons, ne put jamais ſe rallier, & l'Infanterie Pruſſienne trouva toutes les facilités pour emportèr alors la Batterie principale des Aûtrichiens. On étoit accoûtumé d'exiger de Monſieur de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres: & comme ſi c'eût été trop peu de gagnèr une Bataille en un jour; on le détacha, avec ſa Brigade qui devenoit inutile à la Droite, vers la Gauche où il combattit une ſeconde fois avec le même ſuccès que la première. Le Roi lui-même rendit le témoignage à ce Général, qu'il avoit eu la plus grande part au gain de cette Bataille, où la Valeur ſuppléa au Nombre; & l'Intelligence des Officiers, aux Diſpoſitions que le tems n'avoit pas permis de faire.

L'Armée entra enſuite dans ſes Quartiers de Cantonnement en Siléſie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les Ennemis de la Pruſſe, vaincus

tant de fois, n'en étoient pas moins animés à notre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traverſant la Saxe. Ce Projet découvert demanda de nouvelles meſures pour s'y oppoſer. Monſieur de Goltze travailla aux arrangemens des Subſiſtances avec tout le zèle d'un bon Patriote, & il ſurpaſſa dans cette occaſion tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre jusqu'alors.

L'Expédition de la Luſace fut une marche continuelle, ſans relâche, qui dura huit jours, pendant lesquels l'Armée fut abondamment pourvûe. Il régla enſuite les Contributions avec humanité & dèsintéreſſement, & revint à Berlin, après la Paix de Dresde, où il exerça ſes Talens à des Vertus Civiles, qui le rendoient auſſi eſtimable qu'il l'étoit par les Militaires.

Ce fut par ſes ſoins que ſe perfectionnèrent les arrangemens de ces Magaſins, qui préſervent toutes les Provinces de la Domination Pruſſienne des fléaux de la Famine & des ſuites encore plus funeſtes qu'elle attire après elle. Ce fut à ſes bon-

nes

nes Diſpoſitions que l'Oeconomie de l'Hôtel Roial des Invalides eut l'obligation de ſes meilleurs Réglemens. Ce fut à ſon Induſtrie qu'on dût le Projet nouveau pour les Caiſſons, les Fours & les Bateaux du Commiſſariat.

Monſieur de Goltze ne perdoit jamais de vûe le Bien de l'Etat: il dreſſa des Mémoires, pour le Défrichement des Terres, pour ſaigner des Marais, pour établir de nouveaux Villages, pour proportionner des Taxes & pour réformer différens Abus, ſur les Obſervations qu'il avoit faites, en parcourant les Provinces dans ſes Voiages, dont beaucoup devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746. il fut attaqué d'une eſpèce d'Aſthme, que les Médecins, ſuperficiels dans leurs conjectures, mépriſèrent ſelon leur coûtume. Au commencement de l'année 1747. ſon mal augmenta, & fut ſuivi d'un crachement de ſang aſſez violent, par lequel on ne s'apperçutque trop tard du mal qui le menaçoit. Le Roi l'avoit admis dans ſa plus grande familiarité. Il aimoit ſa Converſa-

tion, qui étoit toûjours pleine de Choſes, mêlées de Connoiſſances agréables & de Connoiſſances ſolides; paſſant des unes aux autres, avec cette facilité qu'y apporte un Eſprit rempli d'aménités & formé par un long uſage du Monde. Sa Majeſté le vit ſouvent & ſurtout pendant les derniers jours de ſa Vie, pendant lesquels il conſerva une Préſence d'Eſprit & une Fermeté admirable, dictant ſa Dernière Volonté ſans embarras, conſolant ſes Parens & ſe préparant à la Mort en Philoſophe, qui foule à ſes pieds les Préjugés du Vulgaire, & dont la Vie vertueuſe & pure de crimes, ne lui donnoit lieu à aucune eſpèce de repentir.

Le Samedi 4. d'Août, il ſe trouva plus mal le matin que de ſon ordinaire, & ſentant que ſa Fin approchoit, il eut la préſence d'eſprit d'ordonnèr à ſon Valet-de-chambre de fermer la porte de l'Appartement de ſon Epouſe qui étoit enceinte: il prit en même tems un crachement de ſang plus fort que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors, pendant lequel il expira.

Il avoit épouſé Charlotte Wilhelmine de Grebnitz,

nitz, de laquelle il eut trois Fils & trois Filles qu'il laiſſa en bas âge, ſans comptèr un Fils Posthume dont ſa Femme accoucha peu de tems après ſa mort. Monſieur de Goltze avoit toutes les Qualités d'un Homme aimable & d'un Homme utile. Son Eſprit étoit juſte & pénétrant, ſa Mémoire vaſte, & ſes Connoiſſances auſſi étenduës que celles d'un Homme de Condition puiſſent l'être. Il fuioit l'Oiſiveté, & aimoit le Travail avec paſſion. Son Cœur étoit noble, toûjours porté au bien: & ſon Ame étoit ſi généreuſe, qu'il ſecourut quantité de pauvres Officiers dans leurs beſoins. En un mot, il étoit Honnête-Homme: Louange trop peu eſtimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ſes mœurs cette Simplicité qui a ſi ſouvent été la compagne des Grands-Hommes. Sa Modeſtie fut pouſſée au point, qu'il ne voulut point être enterré avec cette Pompe, par laquelle la Vanité des Vivans croit encore triompher des injures de la Mort. Le Roi, pour honorer la Mémoire d'un Homme, qui avoit rendu tant de Services à l'Etat, & à la

perte duquel il étoit ſi ſenſible, ordonna, par une Diſtinction particulière, à tous les Officiers des Gendarmes d'en porter le deüil.

Il eſt vrai de dire, qu'il étoit de ces Génies, dont il ne faut que trois ou quatre pour illuſtrer tout un Règne. Il vêcut long-tems, parceque toute ſa Vie ſe paſſa en Méditations & en Actions. La Mort l'empêcha de faire de plus grandes choſes. On peut lui appliquer cette Strophe ſi connue de Rouſſeau:

ET NE MESURONS POINT AU NOMBRE DES ANNÉES
LA TRAME DES HÉROS.

DIS-

DISSERTATION
SUR LES RAISONS
D'ETABLIR OU D'ABROGER LES LOIX.

CEux qui veulent acquérir une connoiſſance exacte de la manière dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiſer que dans l'Hiſtoire. Nous y voions que toutes les Nations ont eu des Loix particulières; que ces Loix ont été établies ſucceſſivement; & qu'il a fallu toûjours beaucoup de tems aux Hommes, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Nous y voions que les Législateurs, dont les Loix ont ſubſiſté le plus long-tems, ont été ceux qui ont eu pour but le Bonheur Public, & qui ont le mieux connu le Génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

Ce ſont ces Conſidérations qui nous obligent d'entrèr ici en quelques détails ſur l'Hiſtoire même

me

me des Loix, & ſur la manière dont elles ſe ſont établies dans les Païs les plus policés.

Il paroît probable que les Pères de Famille ont été les premiers Législateurs. Le beſoin d'établir l'ordre dans leurs Maiſons, les obligea ſans doute à faire des Loix Domeſtiques. Depuis ces premiers tems, & lorsque les Hommes commençèrent à ſe raſſembler dans des Villes, les Loix de ces Juriſdictions particulières ſe trouvèrent inſuffiſantes pour une Société plus nombreuſe.

La Malice du Cœur Humain, qui ſemble engourdie dans la Solitude, ſe ranime dans le Grand-Monde: le Commerce des Hommes, qui aſſortit les caractères les plus reſſemblans, fournit des Compagnons aux Gens vertueux, & des Complices aux Scélérats.

Les Dèſordres s'accrûrent dans les Villes; de nouveaux Vices prîrent naiſſance; & les Pères de Famille, comme les plus intéreſſés à les réprimer, convinrent pour leur ſûreté de s'oppoſer à ce débordement. On publia donc des Loix, & l'on créa des Magiſtrats pour les faire obſerver, &

les

les Hommes, qui devoient ſe porter d'eux-mêmes à vivre unis & heureux, par un renverſement d'esprit déplorable, ne pûrent y parvenir qu'à l'aide des Loix, dont les Châtimens ſévères les retinrent en reſpect.

Les premières Loix ne parèrent qu'aux grands Inconvéniens: les Civiles régloient le culte de Dieux, le partage des Terres, les contracts de Mariage & les Succeſſions: les Loix Criminelles n'étoient rigoureuſes que pour les Crimes dont on redoutoit le plus les effets: & enſuite à meſure qu'il ſurvenoit des Inconvéniens inattendus, de nouveaux Dèſordres donnoient naiſſance à de nouvelles Loix.

De l'établiſſement des Villes ſe formèrent des Républiques; & par la pente que toutes les Choſes Humaines ont à la Viciſſitude, leur Gouvernement changea ſouvent de forme. Laſſé de la Démocratie, le Peuple paſſoit à l'Ariſtocratie, à laquelle il ſubſtituoit même le Gouvernement Monarchique: ce qui arrivoit en deux manières; ou lorsque le Peuple mettoit ſa confiance dans la vertu éminen-

te d'un de ſes Citoiens ; ou lorsque par artifice quelque Ambitieux uſurpoit le Souverain Pouvoir. Il eſt peu d'Etats qui n'aïent pas eſſaïé de ces différens Gouvernemens ; mais tous eûrent des Loix différentes.

Hérodote. Diodore de Sicile. Oſiris eſt le premier Législateur dont l'Hiſtoire Profane faſſe mention : il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ſes Loix : les Souverains même y étoient ſoumis : ces Loix, qui régloient le Gouvernement du Roiaume, s'étendoient ſur la conduite des Particuliers.

Les Rois n'acquéroient l'amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Oſiris (& quelques Auteurs prétendent Iſis) inſtitua trente Juges, dont le Chef portoit au cou la figure de la Vérité penduë à une chaîne d'or ; c'étoit obtenir gain de cauſe que d'être touché par cette figure.

Oſiris régla le culte des Dieux, le partage des Terres, la diſtinction des Conditions : il ne voulut point qu'il y eût Priſe de Corps contre le Débiteur ; toute ſéduction de Rhétorique étoit bannie des Plaidoiers : les Egyptiens engagoient les

Ca-

Cadavres de leurs Pères; ils les dépoſoient chez leurs Créanciers pour nantiſſement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégagèr avant leur mort. Ce Législateur crut que ce n'étoit pas aſſez de punir les Hommes pendant leur vie, & il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétriſſure, attachée à leur condamnation, ſervît d'aiguillon pour animer les Vivans à la Vertu.

Après les Loix des Egyptiens, celles des Crétois ſont les plus anciennes: Minos fut leur Légiſlateur: il ſe diſoit Fils de Jupitèr, & aſſûroit d'avoir reçû ces Loix de ſon Père, afin de les rendre plus reſpectables. Rollin, Hiſtoire Ancienne.

Lycurgue, Roi de Lacédémone, fit uſage des Loix de Minos, ausquelles il en ajoûta quelques unes d'Oſiris, qu'il recueillit lui-même pendant un Voiage qu'il fit en Egypte: il bannit de ſa République l'Or, l'Argent, toute ſorte de Monnoies & les Arts ſuperflus: il partagea les Terres entre les Citoiens. Plutarque.

Ce Législateur, qui avoit intention de former des Guerriers, ne voulut point qu'aucune eſpèce

de paſſion pût énerver leur Courage: il permit pour cet effet la communauté des Femmes entre les Citoiens; ce qui peuploit l'Etat, ſans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du Mariage: tous les Enfans étoient élevés aux frais du Public: lorsque les Parens pouvoient prouver que leurs Enfans étoient nés mal-ſains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue penſoit qu'un Homme, qui n'étoit pas en état de porter les Armes, ne méritoit pas la Vie.

Il régla que les Ilottes, eſpèce d'Eſclaves, cultiveroient les Terres; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

La Jeuneſſe des deux Sexes luttoit & faiſoit ſes Exercices tout-nûs, en Place publique.

Il y avoit des Banquets ordonnés, où, ſans diſtinction des états, tous les Citoiens mangeoient enſemble.

Il étoit défendu aux Etrangers de s'arrêter à Sparte, afin que leurs Mœurs ne corrompiſſent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

On

On ne puniſſoit que les Voleurs mal-adroits: Lycurgue avoit intention de formèr une Républi-que Militaire, & il y réuſſit.

* Dracon fut à la vérité le premier qui publia des Loix en Grèce; mais elles étoient ſi rigoureuſes, qu'on diſoit qu'elles étoient écrites plustôt avec du ſang qu'avec de l'encre. Plutarque, Vie deSolon. Remarques de Dacier.

Nous avons vû comme les Loix s'établirent en Egypte & à Sparte: voions maintenant comme elles s'établirent à Athènes.

Les Dèſordres qui regnèrent dans l'Attique, & les ſuites funeſtes qu'ils préſagoient, fîrent qu'on eut recours à un Sage qui pouvoit ſeul réformer tant d'Abus. Les Pauvres qui ſouffroient, à cauſe de leurs Dettes, des véxations cruelles de la part des Riches, ſongèrent à ſe choiſir un Chef qui les délivrât de la Tyrannie des Créanciers.

Dans ces diſſenſions, Solon fut nommé Ar-

* Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes: il alla jusqu'à faire le Procès aux choſes inanimées: une Statuë, par exemple, qui en tombant avoit bleſſé quelqu'un, étoit bannie de la Ville.

chonte & Arbitre Souverain, du conſentement de tout le Monde: les Riches, dit Plutarque, l'agréèrent volontiers comme Riche, & les Pauvres, comme Homme de bien.

Solon déchargea les Débiteurs; il accorda aux Citoiens la liberté de Teſter.

Il permit aux Femmes, qui avoient des Maris impuiſſans, d'en choiſir d'autres parmi leurs Parens.

Ces Loix impoſoient des châtimens ſur l'Oiſiveté: elles abſolvoient Ceux qui tuoient un Adultère; elles défendoient de confier la Tutèle des Enfans à leurs plus proches Héritiers.

Ceux qui avoient crevé l'œuil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux: les Débauchés n'oſoient point parler dans les Aſſemblées du Peuple.

Solon ne fit aucune Loi contre le Parricide: ce crime lui paroiſſoit inoui: il penſoit que c'eût été l'enſeigner pluſtôt que le défendre.

Il vouloit que ſes Loix fûſſent dépoſées dans l'Aréopage: ce Conſeil fondé par Cécrops, qui

Moreri Diction.

au

au commencement avoit été compoſé de trente Juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens: l'Aréopage tenoit ſes Séances de nuit; les Avocats y plaidoient les Cauſes ſimplement; il leur étoit défendu d'exciter les paſſions: du tems de Cicéron, les Romains tenoient à honneur d'être reçûs Aréopagiſtes; il n'y avoit rien de plus grand dans l'Univers ni de plus auguſte que ce Sénat. Rollin. Plutarque.

Les Loix d'Athènes paſſèrent enſuite à Rome: mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquit, il ſera néceſſaire de nous étendre davantage ſur leur ſujet.

Romulus fut le Fondateur & le premier Législateur de Rome: voici le peu qui nous reſte des Loix de ce Prince. TiteLiv. Plutarq. Cicéron.

Il vouloit que les Rois eûſſent une Autorité Souveraine dans les Affaires de Juſtice & de Religion: qu'on n'ajoûtât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux; qu'on eût d'eux des ſentimens ſaints & religieux, en n'attribuant rien de dèshonnête à des Natures Bienheureuſes. Plutarque ajoûte, que c'eſt une Impiété de croire que la Dénys d'Halicarnaſſe, Antiquités Romaines.

Divi-

Divinité prenne plaiſir aux attraits d'une Beauté mortelle. Ce Roi ſi peu ſuperſtitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, ſans avoir préalablement conſulté les Augures.

Romulus plaça les Patriciens dans le Sénat, les Plébéiens dans les Tribus; & il ne comptoit pour rien les Esclaves dans ſa République.

Les Maris avoient le droit de punir de mort leurs Femmes, lorsqu'elles étoient convaincuës d'Adultère ou d'Yvrognerie.

La Puiſſance des Pères ſur leurs Enfans n'avoit point de bornes; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naiſſoient monſtrueux: on puniſſoit les Parricides de mort: un Patron, qui fraudoit ſon Client, étoit en abomination: une Belle-fille qui battoit ſon Père, étoit abandonnée à la vengeance des Dieux Pénates: Romulus voulut que les Murailles des Villes fûſſent ſacrées; & il tua ſon Frère Rémus, pour avoir transgreſſé cette Loi en ſautant au deſſus des Murs de la Ville qu'il élevoit.

Ce Prince établit des Aſiles: il y en avoit en-

tre

tre autres auprès de la Roche Tarpéienne: cependant les Juifs eûrent des Asiles avant les Romains.

A ces Loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles: comme ce Prince étoit fort pieux, & que sa Religion étoit épurée, il défendit que personne ne devoit donnèr aux Dieux la Figure Humaine, ou celle de quelque Bête. De-là vint que les CLX. premières Années depuis la Fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples. Plutarque, Vie de Numa.

Tullus Hostilius, afin d'exciter le Peuple à la multiplication de l'Espèce, voulut que, lorsqu'une Femme accoucheroit de trois Enfans à la fois, ils seroient nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'age de puberté. Danet Dictionaire des Antiquités.

Nous remarquons, parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoien de donnèr au Roi le Dénombrement de tous ses Biens, au risque d'être puni s'il y manquoit; qu'il régla les Dons que chacun devoit faire aux Temples; & qu'entre autres il permit que les Esclaves mis en

liberté pûſſent être reçûs dans les Tribus de la Ville: les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

Telles ſont les principales Loix que les Romains reçûrent de leurs Rois: Sextus Papirius les recueillit toutes, & elles prîrent de lui le nom de Code Papirien.

La pluspart de ces Loix, faites pour un Etat Monarchique, furent abolies par l'expulſion des Rois.

Valérius Publicola, Collègue de Brutus dans le Conſulat, un des Inſtrumens de la Liberté dont Rome jouiſſoit; ce Conſul, ſi favorable au Peuple, publia de nouvelles Loix, propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

Ces Loix permettoient d'appellèr au Peuple des Jugemens des Magiſtrats, & défendoient, ſous peine de mort, d'accepter des Charges ſans ſon aveu. Publicola relâcha les Tailles, & autoriſa le meurtre des Citoiens qui aſpiroient à la Tyrannie.

De-

Depuis ces tems, les Grands de Rome portèrent les Uſures jusqu'au Denier Huit: ſi le Débiteur ne pouvoit acquitter ſa Dette, il étoit traîné en Priſon, & réduit à l'Esclavage, lui & toute ſa Famille: la dureté de cette Loi parut inſupportable aux Plébéiens, qui en étoient ſouvent les Victimes: ils murmurèrent contre les Conſuls: le Sénat ſe montra inflexible; & le Peuple, irrité de plus en plus, ſe retira au Mont Sacré; de-là il traitta d'égal avec les Sénateurs; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ſes Dettes, & que l'on créât des Magiſtrats, qui par la Charge de Tribuns ſeroient autoriſés à ſoûtenir ſes Droits: ces Tribuns réduiſirent l'Uſure au Denier Seize; & enfin elle fut tout à fait abolie. Tite Liv. Liv. II. Echard Liv. II. Ch. II. Tacite, Annales.

Les deux Ordres, qui compoſoient la République Romaine, formoient ſans ceſſe des Deſſeins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres: de-là nâquirent les Défiances & les Jalouſies: quelques Séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ſes prétenſions; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des paſſions vives & avec beau-

coup d'orgueil, rendoient les Réſolutions du Sénat ſouvent trop ſévères.

La Loi Agraire, ſur le Partage des Terres conquiſes, diviſa plus d'une fois la République: il en fut queſtion l'année CCLXVII. de ſa Fondation. Ces diſſenſions, ausquelles le Sénat faiſoit diverſion par quelques Guerres, mais qui ſe réveilloient toûjours, continuèrent jusqu'en l'année CCC.

Rome reconnut enfin la néceſſité d'avoir recours à des Loix, qui pûſſent ſatisfaire les deux Partis: on envoia à Athènes Poſthumius Albus, Antonius Manlius & Sulpicius Camérinus, pour y compiler les Loix de Solon: ces Ambaſſadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs; ils rédigèrent ces Loix, qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébiſcit: on les fit graver ſur dix Tables de cuivre; & l'année d'après on en y ajoûta encore deux autres: ce qui forma un Corps de Loix complet, ſi connu ſous le nom de celui des Douze Tables.

TiteLive, Liv. III.

Ces Loix limitoient la Puiſſance Paternelle; elles

Danet Dictionnaire

elles infligeoient des punitions aux Tuteurs qui fraudoient leurs Pupilles; elles permettoient de léguer ſon Bien à qui l'on voudroit: les Triumvirs ordonnèrent depuis que les Teſtateurs ſeroient obligés de laiſſer le Quart de leur Bien à leurs Héritiers; & c'eſt l'origine de ce que nous appellons la Légitime. * des Antiquités Romaines.

Les Enfans Poſthumes, nés dix mois après la mort de leurs Pères, étoient déclarés légitimes; l'Empereur Adrien étendit ce Privilège jusqu'à l'onzième mois.

Le Divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celle des Douze Tables: il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet, de paroles & par écrit.

L'Intention ſeule du Parricide étoit punie de mort.

Les Citoiens étoient autoriſés à tuer les Voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maiſon.

* Il n'y avoit que deux ſortes d'Héritiers AB INTESTAT, les Enfans & les Parens Maſculins.

Tout faux Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpéienne. En Matières Criminelles, l'Accuſateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accuſation, qu'il ſignoit; & l'Accuſé avoit trois jours pour y répondre. * S'il ſe trouvoit que l'Accuſateur eût calomnié l'Accuſé, il étoit puni des mêmes peines que méritoit le Crime dont il l'avoit chargé.

Voilà en ſubſtance ce que contenoient les Loix des Douze Tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix: l'Egypte, la Grèce, & tout ce qu'elle connoiſſoit de plus parfait, y avoient contribué: ces Loix ſi équitables & ſi juſtes ne reſſerroient la Liberté des Citoiens, que dans les cas, où l'abus, qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des Familles & à la ſûreté de la République.

L'Autorité du Sénat ſans ceſſe en oppoſition avec celle du Peuple, l'ambition outrée des Grands, les prétenſions des Plébéiens qui s'accroiſſoient cha-

que

* L'Accusé comparoiſſoit en ſuppliant devant le Magiſtrat avec ſes Parens & ſes Cliens.

que jour, & beaucoup d'autres raiſons, qui ſont proprement du reſſort de l'Hiſtoire, cauſèrent de nouveau des Orages violens: les Gracques & les Saturninus publièrent quelques Loix ſéditieuſes: pendant les troubles des Guerres Civiles, on vit un nombre d'Ordonnances que les événemens faiſoient paroître & disparoître: Sylla abolit les anciennes Loix & en établit de nouvelles que Lépidus détruiſit: la corruption des Mœurs, qui augmentoit avec ces diſſenſions domeſtiques, donna lieu à ce qu'on multipliât les Loix à l'infini: Pompée, élû pour réformer ces Loix, en publia quelques unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de Guerres Civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit ni Coûtume ni Juſtice; & tout demeura dans cette confuſion jusqu'au Règne d'Auguſte, qui ſous ſon ſixième Conſulat rétablit les anciennes Loix, & annula toutes celles qui avoient pris naiſſance pendant les dèſordres de la République.

L'Empereur Juſtinien rémédia enfin à la confuſion que la multiplicité des Loix apportoit à la

Ju-

Jurisprudence; & il ordonna à ſon Chancelier Tribonien de compoſer un Corps de Droit parfait: celui-ci le réduiſit en trois Volumes qui nous ſont reſtés; ſavoir, le Digeſte, qui contient les Opinions des plus célèbres Jurisconſultes; le Code, qui renferme les Conſtitutions des Empereurs; & les Inſtituts, qui forment un Abrégé du Droit Romain.

Ces Loix ſe ſont trouvées ſi admirables, qu'après la deſtruction de l'Empire, elles ont été embraſſées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la baſe de leur Jurisprudence.

Daniel, Hiſtoire de France.

Les Romains avoient apporté leurs Loix dans les Païs de leurs Conquêtes: les Gaules les reçûrent, lorsque Jules Céſar, qui les ſubjugua, en fit une Province de l'Empire.

Pendant le Cinquième Siècle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inondèrent une partie de l'Europe: ces différentes Nations Barbares introduisîrent, chez leurs Ennemis vaincus, leurs Loix & leurs Coûtumes: les Gaules furent envahies par les Viſigoths, les Bour-

Bourguignons & les Francs; & quoique les Loix Romaines fûſſent toûjours conſervées, elles n'étoient plus en vigueur.

Clovis crut faire grace à ſes nouveaux Sujets en leur laiſſant l'option des Loix du Vainqueur, ou de celles du Vaincu: il publia la Loi Salique; & ſous les Règnes de ſes Succeſſeurs, on créa ſouvent de nouvelles Loix. Gondebaud, Roi de Bourgogne, fit une Ordonnance, par laquelle il défère le Duèl à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au Serment. En 487. ſelon Daniel. Hénault, Abrégé Chronologique.

Anciennement les Seigneurs avoient le Droit de Juger Souverainement & ſans appel.

Sous le Règne de Louis le Gros, s'établit la Juſtice Supérieure & Roiale en France: nous voions depuis que Charles IX. avoit intention de réformer la Juſtice & d'abréger les Procédures; c'eſt ce qui paroît par l'Ordonnance de Moulins: il eſt à remarquer que des Loix ſi ſages furent publiées dans des tems de Troubles; mais, dit le Préſident Hénault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le ſalut de la Patrie. Ce fut enfin Louis De Thou.

XIV. qui fit rédiger toutes les Loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un Corps qu'on appella de ſon nom le CODE LOUIS.

Rapin Thoiras, Introduction.

Les Bretons, que les Romains ſubjuguèrent, de même que les Gaulois, reçûrent également les Loix de leurs Conquérans.

Avant que Jules Céſar les aſſujétît, ces Peuples étoient gouvernés par des Druides, dont les Maximes avoient force de Loix.

Les Pères de Famille chez ces Peuples avoient droit de Vie & de Mort ſur leurs Femmes & leurs Enfans: tout Commerce étranger leur étoit défendu: ils égorgoient les Priſonniers de Guerre, & en faiſoient un Sacrifice aux Dieux.

Les Romains maintinrent leur Puiſſance & leurs Loix chez ces Inſulaires, jusqu'à l'Empire d'Honorius, qui rendit aux Anglais leur Liberté, l'An CCCCX. par un Acte ſolemnel.

Les * Pictes, alliés avec les Ecoſſais, les attaquèrent enſuite: les Bretons, foiblement ſecourus des

* Les Pictes, Peuples venus du Mecklenbourg.

des Romains & toûjours battus par leurs Ennemis, eûrent recours aux Saxons: ceux-ci ſubjuguèrent toute l'Isle après une Guerre de 150. ans; & de leurs Auxiliaires, ils devinrent leurs Maîtres.

Les Anglo-Saxons introduisîrent dans la Grande-Bretagne leurs Loix; les mêmes qui ſe pratiquoient anciennement en Allemagne: ils partagèrent l'Angleterre en ſept Roiaumes, qui ſe gouvernoient ſéparément: ils avoient tous des Aſſemblées * Générales, compoſées des Grands, du Peuple & de l'Ordre des Païſans: la forme de ce Gouvernement, qui étoit enſemble Monarchique, Ariſtocratique & Démocratique, s'eſt conſervée jusqu'à nos jours, que l'Autorité ſe trouve partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & celle des Communes. Selon Brandi.

Alfred le Grand donna à l'Angleterre les premières Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fûſſent douces, ce Prince fut inéxorable envers les Magiſtrats convaincus de corruption: l'Hiſtoire re-

* Ces Aſſemblées s'appelloient Wittenagemot ou Conſeil des Sages, dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchique.

marque qu'en une ſeule année il fit pendre quarante quatre Juges qui avoient prévariqué.

Rapin Thoiras en 890. Selon le Code d'Alfred le Grand, tout Anglais accuſé de quelque Crime devoit être jugé par ſes Pairs; & la Nation conſerve encore ce Privilège.

L'Angleterre prit une nouvelle forme par la Conquête qu'en fit * Guillaume, Duc de Normandie: ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines, dont celle de l'Echiquier ſubſiſte encore; ces Tribunaux ſuivoient la Perſonne du Roi: il ſépara la Juriſdiction Eccléſiaſtique de la Civile: & de ſes Loix, qu'il fit publiér en Langue Normande, les plus ſévères étoient des Défenſes contre la Chaſſe, ſous peine de mutilation ou de mort même.

Depuis Guillaume le Conquérant, les Rois ſes Succeſſeurs firent différentes Chartres.

En 1100. Henri I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre poſſeſſion des Succeſſions qui leur

* Couronné à Londres en 1066.

leur retomboient, ſans rien païèr au Souverain: il permit même à la Nobleſſe de ſe marier, ſans le conſentement du Prince.

Nous voions encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoît tenir ſon Pouvoir du Peuple & du Clergé; qui confirme les Prérogatives de l'Egliſe, & abolit les Loix rigoureuſes de Guillaume le Conquérant. En 1136.

Enſuite Jean Sans-Terre accorda à ſes Sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre: elle conſiſte en LXII. Articles. Rapin Thoiras Liv. VIII. En 1215.

Les Articles principaux règlent la façon de relever les Fièfs; le partage des Veuves, en défendant de les contraindre à convolèr en Secondes Nôces: elle les oblige par caution à ne ſe point remarier ſans la permiſſion de leur Seigneur Suſerain: ces Loix établiſſent les Cours de Juſtice dans des Lieux ſtables: elles défendent au Parlement de lever des Impôts, ſans le conſentement des Communes, à moins que ce ne ſoit pour racheter la Perſonne du Roi, ou afin de faire ſon Fils Chevalier, ou dans le beſoin de doter ſa Fille: elles or-

donnent de n'empriſonner, de ne dépoſſeder, ni de ne faire mourir perſonne, ſans que ſes Pairs l'aïent jugé ſelon les Loix du Roiaume; & de plus le Roi s'engage à ne point vendre ni refuſer la Juſtice à perſonne.

En 1275. Les Loix de Weſtminſter, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquiſition de Terres aux Gens de Main-morte, & qu'il bannit les Juifs du Roiaume.

Quoique l'Angleterre ait beaucoup de ſages Loix, c'eſt peut-être le Païs de l'Europe où elles ſont le moins en vigueur. Rapin Thoiras remarque très-bien que par un vice du Gouvernement, le Pouvoir du Roi ſe trouve ſans ceſſe en oppoſition avec celui du Parlement; qu'ils s'obſervent mutuellement, ſoit pour conſerver leur Autorité, ſoit pour l'étendre; ce qui diſtrait & le Roi & les Repréſentans de la Nation du ſoin qu'ils devroient emploièr au maintien de la Juſtice: & ce Gouvernement turbulent & orageux change ſans ceſſe ſes Loix par Acte de Parlement, ſelon que les con-

jon-

jonctures & les événemens l'y obligent; d'où il s'enſuit, que l'Angleterre eſt dans le cas d'avoir plus beſoin de Réforme dans ſa Jurisprudence qu'aucun autre Roiaume.

Il ne nous reſte qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçûmes les Loix Romaines, lorsque ces Peuples conquîrent la Germanie; & nous les conſervâmes, parceque les Empereurs abandonnant l'Italie transportèrent chez nous le Siège de leur Empire: cependant il n'eſt aucun Cercle, aucune Principauté quelque petite qu'elle ſoit, qui n'ait un Droit Coûtumier différent; & ces Droits, par la longueur du Tems, ſe ſont acquis force de Loix.

Après avoir expoſé la manière dont les Loix ſe ſont établies chez la pluspart des Peuples policés, nous remarquerons que dans tous les Païs où elles ont été introduites du conſentement des Citoiens, c'étoit le beſoin qui les y fit recevoir; & que dans les Païs ſubjugués, c'étoient les Loix des Conquérans qui devenoient celles des Conquis; mais qu'également partout elles ont été augmen-

tées

tées ſucceſſivement. Si l'on eſt étonné de voir au premier coup d'œuil, que les Peuples puiſſent être gouvernés par tant de Loix différentes; on peut revenir de ſa ſurpriſe, en obſervant que, pour l'eſſentiel des Loix, elles ſe trouvent à peu près les mêmes; j'entens celles qui, pour le maintien de la Société, puniſſent les Crimes.

Nous obſervons encore, en examinant la conduite des plus ſages Législateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du Gouvernement & au Génie de la Nation qui les doit recevoir; que les meilleurs Législateurs ont eû pour but la Félicité Publique; & qu'en général toutes les Loix, qui ſont les plus conformes à l'Equité Naturelle, à quelques exceptions près, ſont les meilleures.

Comme Lycurgue trouva un Peuple ambitieux, il lui donna des Loix plus propres à faire des Guerriers que des Citoiens; & s'il bannit l'Or de ſa République, c'étoit parceque l'Intérêt eſt de tous les Vices celui qui eſt le plus oppoſé à la Gloire.

Solon

Solon disoit de lui-même, qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les Loix les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fûssent capables de recevoir: ce Législateur considéra non seulement le Génie de ce Peuple, mais aussi la Situation d'Athènes qui étoit aux bords de la Mèr: par cette raison, il infligea des peines pour l'Oisiveté; il encouragea l'Industrie; & il ne défendit point l'Or & l'Argent, prévoiant que sa République ne pouvoit devenir grande ni puissante, que par un Commerce florissant. Plutarque, Vie de Solon.

Il faut bien que les Loix s'accordent aux Génies des Nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent: le Peuple Romain vouloit la Démocratie; tout ce qui pouvoit altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux: de-là vint qu'il y eut tant de séditions pour obtenir la Loi Agraire; le Peuple se flattant que, par le partage des Terres, il rétabliroit une sorte d'égalité dans les fortunes des Citoiens: de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes; parceque les Créanciers, qui étoient les Grands,

traitoient leurs Débiteurs, qui étoient les Plébéiens, avec inhumanité; & que rien ne rend plus odieuſe la différence des Conditions, que la Tyrannie que les Riches exercent impunément ſur les Miſérables.

On trouve trois ſortes de Loix dans tous les Païs; à ſavoir, celles qui tiennent à la Politique & qui établiſſent le Gouvernement; celles qui tiennent aux Mœurs & qui puniſſent les Criminels; & enfin les Loix Civiles, qui règlent les Succeſſions, les Tutèles, les Uſures & les Contracts. Les Législateurs, qui établiſſent des Loix dans des Monarchies, ſont ordinairement eux-mêmes Souverains: ſi leurs Loix ſont douces & équitables, elles ſe ſoûtiennent d'elles-mêmes; tous les Particuliers y trouvent leur avantage: ſi elles ſont dures & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parcequ'il faut les maintenir par la violence, & que le Tyran eſt ſeul contre tout un Peuple, qui n'a de déſir que de les ſupprimer.

Dans pluſieurs Républiques, où des Particuliers ont été Législateurs, leurs Loix n'ont réuſſi qu'autant

tant qu'elles ont pû établir un juſte équilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoiens.

Il n'eſt que les Loix qui regardent les Mœurs, ſur lesquelles les Législateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un Crime que contre un autre; & cela ſans doute, pour avoir connu les Vices, ausquels la Nation avoit le plus de penchant.

Comme les Loix ſont des digues qu'on oppoſe au débordement des Vices, il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des Peines; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Législateurs, qui ont le moins aggravé les Châtimens, ſont au moins les plus humains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

Les Loix Civiles ſont celles qui diffèrent le plus entre-elles: ceux qui les ont établies, ont trouvé certains Uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir ſans choquer les préjugés de la Nation; ils ont reſpecté la Coûtume, qui les fait regarder comme étant bonnes; &

ils ont adopté ces Uſages, quoiqu'ils ne ſoient pas équitables, purement en faveur de leur antiquité.

Quiconque s'eſt donné la peine d'examiner les Loix avec un Esprit Philoſophique, en aura ſans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroiſſent contraires à l'Equité Naturelle, & qui cependant ne le ſont pas: je me contente de citer le Droit de Primogéniture; il paroît que rien n'eſt plus juſte que de partager la Succeſſion Paternelle en portions égales entre tous les Enfans; cependant l'expérience prouve que les plus puiſſans Héritages ſubdiviſés en beaucoup de parties, réduiſent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence; ce qui a produit que des Pères ont mieux aimé dèshériter leurs Cadets, que de préparèr à leur Maiſon une décadence certaine: & par la même raiſon, des Loix, qui paroiſſent génantes & dures à quelques Particuliers, n'en ſont pas moins ſages, dès-qu'elles tendent à l'avantage de la Société entière; c'eſt un tout, auquel un Législateur éclairé ſacrifiera conſtamment les parties.

Les

Les Loix, qui regardent les Débiteurs, ſont ſans contredit celles qui exigent le plus de circonſpection & de prudence, de la part de ceux qui les publient: ſi ces Loix favoriſent les Créanciers; la condition des Débiteurs devient trop dure; un malheureux haſard peut ruinèr à jamais leur fortune: ſi au contraire cette Loi leur eſt avantageuſe; elle altère la Confiance Publique, en infirmant des Contracts, qui ſont fondés ſur la Bonne-Foi.

Ce juſte milieu, qui, en maintenant la validité des Contracts, n'opprime pas les Débiteurs inſolvables, me paroît la Pierre Philoſophale de la Jurisprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article; la nature de cet Ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail; nous nous bornons aux Réfléxions générales.

Un Corps de Loix parfaites ſeroit le Chef-d'œuvre de l'Eſprit Humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement: on y remarqueroit une unité de Deſſein, & des Règles ſi exactes & ſi proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix

reſſembleroit à une Montre, dont tous les reſſorts ont été faits pour un même but: on y trouveroit une connoiſſance profonde du Cœur Humain & du Génie de la Nation: les Châtimens ſeroient tempérés, de ſorte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne ſeroient ni legers ni rigoureux: des Ordonnances claires & préciſes ne donneroient jamais lieu au Litige: elles conſiſteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix Civiles ont eû de meilleur, & dans une application ingénieuſe & ſimple de ces Loix aux Uſages de la Nation: tout ſeroit prévû, tout ſeroit combiné; & rien ne ſeroit ſujet à des inconvéniens: mais les Choſes parfaites ne ſont pas du reſſort de l'Humanité.

Les Peuples auroient lieu d'être ſatisfaits, ſi les Législateurs ſe mettoient à leur égard dans les mêmes diſpoſitions d'esprit, où étoient ces Pères de Famille, qui donnèrent les premières Loix: ils aimoient leurs Enfans; les maximes, qu'ils leur preſcrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille; & les Règles, qu'ils introduisîrent, n'étoient faites qu'à deſſein de prévenir le dèſordre & la confuſion.

Peu

Peu de Loix ſages rendent un Peuple heureux; beaucoup de Loix embarraſſent la Juriſprudence: par la raiſon, qu'un bon Médecin ne ſurcharge pas ſes Malades de Remèdes; le Légiſlateur habile ne ſurcharge pas le Public de Loix ſuperfluës: trop de Médecines ſe nuiſent, & empêchent réciproquement leurs effets; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Juriſconſultes & la Juſtice s'égarent.

Chez les Romains les Loix ſe multiplièrent, lorsque les Révolutions étoient fréquentes: tout Ambitieux, qui ſe voioit favoriſé de la Fortune, en publioit: cette confuſion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguſte, qui annula toutes ces Ordonnances injuſtes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

En France les Loix s'augmentèrent, lorsque les Francs, en conquérant ce Roiaume, y introduisîrent les leurs: Louis XI. eut deſſein de réunir toutes ces Loix, & d'établir dans ſon Empire, comme il le diſoit lui-même, une ſeule Loi, un ſeul Poids & une ſeule Meſure.

Il eſt pluſieurs Loix, ausquelles les Hommes ſont attachés, parceque pour la pluspart ils ſont des Animaux de Coûtume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il ſeroit peut-être dangereux d'y toucher: la confuſion, que cette Réforme mettroit dans la Jurisprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas, où la Réforme ſemble abſolument néceſſaire: c'eſt lorsqu'il ſe trouve des Loix contraires au Bonheur Public & à l'Equité Naturelle; lorsqu'elles ſont énoncées en termes vagues & obſcurs; & lors enfin qu'elles impliquent contradiction dans le ſens ou dans les termes.

Entrons dans quelques éclairciſſemens ſur cette Matière.

Diodore de Sicile. Les Loix d'Oſiris, ſur le Vol, ſont, par exemple, dans le cas de ces premières, dont nous avons parlé: elles ordonnoient que Ceux, qui voudroient faire le métier de Voleurs, ſe fiſſent inſcrire chez leurs Capitaines; & qu'on portât à l'in-

l'inſtant chez lui tout ce qu'on déroberoit: Ceux, ſur qui s'étoit fait le Vol, y venoient révendiquer leurs Biens, qu'on leur reſtituoit, pourvû que le Propriétaire en donnât le Quart de la valeur: le Législateur penſoit que par cet expédient il fourniſſoit aux Citoiens un moien de recouvrer ce qui leur appartenoit, moiennant une legère redevance: c'étoit le moien de faire des Voleurs de tous les Egyptiens: Oſiris n'y penſoit pas ſans doute en établiſſant cette Loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au Vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher; de même que le Gouvernement d'Amſterdam ſouffre les Muſicos, & celui de Rome les Maiſons de Joie privilégiées.

Les bonnes Mœurs & la Sûreté Publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Oſiris, ſi malheureuſement on la trouvoit établie.

Les Français ont pris le contre-pied des Egyptiens: Ceux-là étoient trop doux; Ceux-ci trop ſévères: les Loix Françaiſes ſont d'une rigueur terrible; tous les Voleurs Domeſtiques ſont punis de mort: ils diſent, pour ſe juſtifier, qu'en

pendant les Coupeurs de Bourſes, ils détruiſent la ſemence des Brigands & des Aſſaſſins.

L'Equité Naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le Crime & le Châtiment: les Vols faits ſans violence ont des côtés par lesquels on les peut excuſer.

Il y a l'infini entre le Deſtin d'un Riche & d'un Miſérable: l'un regorge de Biens & nage dans le Superflu; l'autre abandonné de la Fortune, manque même du Néceſſaire: qu'un Malheureux dérobe, pour vivre, quelques Piſtoles, une Montre d'or, ou pareilles Bagatelles, à un Homme que ſa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte; faut-il que ce Miſérable ſoit dévoué à la mort? l'Humanité n'exige-t-elle pas qu'on adouciſſe cette extrême rigueur? Il paroît bien que les Riches ont fait cette Loi: les Pauvres ne feroient-ils pas en droit de dire? „Que n'a-t-on de la „commiſération de notre état déplorable? ſi vous „étiez charitables, ſi vous étiez humains, vous nous „ſecourriez dans nos Miſères, & nous ne vous vole„rions pas: parlez, eſt-il juſte que toutes les Fé-

„lici-

„ licités de ce Monde ſoient pour vous, & que „ toutes les Infortunes nous accablent?

La Jurisprudence Pruſſienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte & la ſévérité de celle de France: les Loix ne puniſſent point de mort le Vol ſimple; elles ſe contentent de condamner le Coupable à certain tems de priſon: peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la Loi du Talion, qui s'obſervoit chez les Juifs: ſi l'on ſe contente de punir legérement les petites fautes, on réſerve les derniers ſupplices aux Brigands, aux Meurtriers, aux Aſſaſſins; de ſorte que la Punition marche toûjours de pair avec le Crime.

Aucune Loi ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de Vie & de Mort, que les Pères avoient ſur leurs Enfans, à Sparte & à Rome: en Grèce, un Père, qui ſe trouvoit trop pauvre pour fournir aux beſoins d'une Famille nombreuſe, faiſoit périr les Enfans qui lui naiſſoient de trop: à Sparte & à Rome, qu'un Enfant vînt au Monde mal-conformé; cela autoriſoit ſuffiſamment le Père à lui ôter

la Vie: nous ſentons toute la barbarie de ces Loix, à cauſe que ce ne ſont pas les nôtres; mais examinons un moment ſi nous n'en avons pas d'auſſi injuſtes.

N'y a-t-il point quelque choſe de bien dur dans la façon dont nous puniſſons les Avortemens? à Dieu ne plaiſe que j'excuſe l'action affreuſe de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du Sang, étouffent la Race future (ſi j'oſe m'exprimèr ainſi) ſans lui laiſſer le tems de voir le jour! mais que le Lecteur ſe dépouille de tous les préjugés de la Coûtume; & qu'il daigne prêter quelque attention aux Réfléxions que je vai lui préſenter.

Les Loix n'attachent-elles pas un dégré d'infamie aux Couches Clandeſtines? une Fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promeſſes d'un Débauché, ne ſe trouve-t-elle pas, par les ſuites de ſa crédulité, dans le cas d'optèr entre la perte de ſon Honneur, ou celle du Fruit malheureux qu'elle a conçû? n'eſt-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une ſituation

auſſi

auſſi violente? & la ſévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mère qui pourroit réparèr abondamment cette perte, par une propagation légitime? on dit à cela qu'il y a des Maiſons d'Enfans-Trouvés: je ſai qu'elles ſauvent la Vie à une infinité de Bâtards: mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ſes racines, & conſerver tant de pauvres Créatures qui périſſent miſérablement, en aboliſſant les flétriſſûres attachées aux ſuites d'un Amour imprudent & volage? Ciceron Verrine.

Mais rien de plus cruèl que la Queſtion: les Romains la donnoient à leurs Esclaves, qu'ils regardoient comme une espèce de Bétail domeſtique: jamais aucun Citoien ne la recevoit. Ciceron pro Cluentio.

La Queſtion ſe donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils ſont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs Crimes: elle ſe donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les Complices: autrefois les Anglais avoient * l'Ordéal ou l'Epreuve par le Feu & Rapin Thoiras.

* L'Ordéal par le Feu: on mettoit entre les mains de l'Accuſé un mor-

& par * l'Eau: ils ont à préſent une espèce de Queſtion moins dure que l'Ordinaire, mais qui revient à peu près à la même choſe.

Qu'on me le pardonne, ſi je me récrie contre la Queſtion; j'oſe prendre le parti de l'Humanité contre un Uſage honteux à des Chrétiens & à des Peuples policés; & j'oſe ajoûter, contre un Uſage auſſi cruèl qu'inutile.

Quintilien, le plus ſage & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traittant de la Queſtion, que c'eſt une affaire de Tempérament: un Scélérat vigoureux nie le Fait; un Innocent d'une complexion foible l'avouë: un Homme eſt accuſé; il y a des Indices; le Juge eſt dans l'incertitude; il veut s'éclaircir: ce Malheureux eſt mis à la Queſtion; s'il eſt innocent, quelle barbarie de lui faire ſouffrir le martyre! ſi la force des Tourmens l'oblige à dépoſer contre lui-même, quelle inhumanité épou-

Quintilien liv. 5. des Preuves & de la Refutation.

morceau de Fer ardent; s'il étoit aſſez heureux pour ne ſe point brûler, il étoit abſous; ſi non, on le puniſſoit comme Coupable.

* L'Ordéal par l'Eau: on lioit le Coupable & le jettoit dans l'Eau; s'il ſurnageoit, il étoit abſous.

épouvantable que d'expoſer aux plus violentes douleurs, & de condamnèr à la mort un Citoien vertueux, contre lequel il n'y a que des Soupçons! il vaudroit mieux pardonnèr à vingt Coupables que de ſacrifièr un Innocent. Si les Loix ſe doivent établir pour le bien des Peuples, faut-il qu'on en tolère de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'Humanité?

Il y a huit ans que la Queſtion eſt abolie en Pruſſe: on eſt ſûr de ne point confondre l'Innocent & le Coupable; & la Juſtice ne s'en fait pas moins.

Examinons à préſent les Loix vagues & les Procédures qui ſont dans le cas d'être réformées.

Il y avoit une Loi en Angleterre qui défendoit la Bigamie: un Homme fut accuſé d'avoir cinq Femmes; & comme la Loi ne s'expliquoit pas ſur ce cas & qu'on l'interprète littéralement, il fut mis hors de Cour & de Procès. Pour que cette Loi fût claire, elle auroit dû porter, que Quiconque prend plus d'une Femme ſoit puni, &c.

Les

Les * Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules.

Des Loix préciſes ne donnent point lieu à la Chicane; elles doivent s'entendre ſelon le ſens de la lettre: lorsqu'elles ſont vagues ou obſcures, elles obligent de recourir à l'intention du Législateur; & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

La Chicane ne ſe nourrit pour l'ordinaire que de Succeſſions & de Contracts; & par cette raiſon les Loix, qui roulent ſur ces articles, ont beſoin de la plus grande clarté: ſi l'on s'occupe à vétiller ſur les termes, en compoſant des Ouvrages d'Esprit frivoles; à combien plus forte raiſon les termes de la Loi méritent-ils d'être peſés ſcrupuleuſement?

Les Juges ont deux pièges à craindre; ceux de

* Muralt. Un Homme coupa le Nez à ſon Ennemi; on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoien; mais il ſoûtint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un Membre, & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regarderoit le Nez comme un Membre.

de la Corruption & ceux de l'Erreur: leur Conſcience doit les garantir des premiers; & les Législateurs, des ſeconds: des Loix claires, qui ne donnent pas lieu à des Interprétations, y ſont un premier remède; & la ſimplicité des Plaidoiers, le ſecond: on peut reſtraindre les Diſcours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques Preuves & terminée par une Epilogue ou courte Récapitulation: rien n'eſt plus fort dans la bouche d'un Homme éloquent que l'Art de manier les Paſſions: l'Avocat s'empare de l'Esprit des Juges; il les intéreſſe; il les émeut; il les entraîne: & le preſtige du Sentiment fait illuſion ſur le fond de la Vérité: Lycurgue & Solon interdîrent tous les deux cette ſorte de Perſuaſion aux Avocats: & ſi nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues ſur la Couronne, qui nous reſtent de Démoſthènes & d'Eſchine; il faut obſerver qu'elles ne ſe prononcèrent pas devant l'Aréopage, mais devant le Peuple; que les Philippiques ſont du Genre Délibératif; & que celles ſur la Couronne ſont plustôt du Genre Démonſtratif que du Judiciaire.

Les Romains n'étoient pas auſſi ſcrupuleux que les Grècs ſur les Harangues de leurs Orateurs: il n'eſt point de Plaidoier de Cicéron, qui ne ſoit plein de paſſion: j'en ſuis fâché pour cet Orateur; mais nous voions dans ſa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour ſa Partie Adverſe: la Cauſe de Cluentius ne paroît pas abſolument bonne; mais l'Art de l'Orateur l'emporta: le Chef-d'œuvre de Cicéron eſt ſans doute la Peroraiſon de la Harangue pour Fontéius; elle le fit abſoudre, quoiqu'il paroiſſe coupable. Quel abus de l'Eloquence, que de ſe ſervir de ſon enchantement pour énerver les Loix les plus ſages!

La Pruſſe a ſuivi cet Uſage de la Grèce: & ſi les rafinemens dangereux de l'Eloquence ſont bannis des Plaidoiers; elle en eſt redevable à la ſageſſe du Grand-Chancelier, dont la probité, les lumières, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux Républiques Grècques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

Il eſt encore un Article, qui doit être compris

ſous

ſous l'Obſcurité des Loix; c'eſt la Procédure & le nombre d'Inſtances que les Plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs Procès. Que ce ſoient de mauvaiſes Loix, qui leur faſſent injuſtice; que ce ſoient des Plaidoiers artificieux, qui obſcurciſſent leurs Droits; ou que ce ſoient des Longueurs, qui, abſorbant le fond même du Litige, leur faſſent perdre les avantages qui leur ſont dûs; tout cela revient au même: l'un eſt un mal plus grand que l'autre; mais tous les Abus méritent réforme: ce qui allonge les Procès donne un avantage conſidérable aux Riches ſur les Plaideurs qui ſont pauvres; ils trouvent le moien de traduire le Procès d'une Inſtance à l'autre; ils mattent & ruinent leur Partie; & ils reſtent à la fin les ſeuls dans la Carrière.

Autrefois dans ce Païs les Procès duroient au-de-là d'un Siècle: lors même qu'une Cauſe avoit été décidée par cinq Tribunaux, la Partie Adverſe, au plus haut mépris de la Juſtice, en appelloit aux Univerſités; & les Profeſſeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré: un Plaideur jouoit

bien de malheur, qui, dans cinq Tribunaux & je ne ſai combien d'Univerſités, ne trouvoit pas des Ames vénales & corruptibles: ces Uſages ont été abolis; les Procès ſont jugés en dernier reſſort dès la troiſième Inſtance; & le Terme limité d'un An eſt preſcrit aux Juges, dans lequel ils doivent terminer les Cauſes les plus litigieuſes.

Il nous reſte encore à dire quelques mots ſur les Loix qui impliquent contradiction, ſoit par les termes, ſoit par le ſens même.

Lorsque dans un Etat les Loix ne ſont pas raſſemblées en un ſeul Corps, il faut qu'il y en ait qui ſe contrediſent entre-elles: comme elles ſont l'Ouvrage de différens Législateurs, qui n'ont pas travaillé ſur le même Plan; elles manqueront de cette unité ſi eſſentielle & ſi néceſſaire à toutes les choſes importantes.

Quintilien traitte de cette Matière dans ſon Livre de l'Orateur; & nous voions, dans les Oraiſons de Cicéron, qu'il oppoſe ſouvent une Loi à une autre: nous trouvons de même, dans l'Hiſtoire de France, des Edits, tantôt en faveur & tantôt

Quintilien liv. VII. chap. VII.

Edit de Nantes de 1598.

tôt contre les Huguenots: le beſoin de rédiger ces fortes d'Ordonnances, eſt d'autant plus indiſpenſable, que rien n'eſt moins digne de la Majeſté des Loix (qu'on ſuppoſe toûjours établies avec ſageſſe) que d'y découvrir des contradictions ouvertes & manifeſtes. révoqué par Louis XIV.

L'Edit contre les Duèls eſt très-juſte, très-équitable, très-bien fait: mais il n'amène point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant: des préjugés plus anciens que cet Edit l'emportent ſur lui de-haute-lute; & il ſemble que le Public, rempli de fauſſes opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir: un Point-d'Honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une eſpèce de cruauté. Tout Homme, qui a le malheur d'être inſulté par un Brutal, paſſe pour un Lâche dans tout l'Univers, s'il ne ſe venge de ſon affront, en donnant la mort à Celui qui en eſt l'auteur: ſi cette affaire arrive à un Homme de Condition, on le regarde comme indigne des Titres de Nobleſſe qu'il porte:

te: s'il eſt Militaire, & qu'il ne termine point ſon différend, on le force de ſortir avec ignominie du Corps dans lequel il ſert; & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineuſe? voudra-t-il ſe dèshonorèr en obéiſſant à la Loi, ou ne risquera-t-il pas plustôt ſa Vie & ſa Fortune pour ſauver ſa Réputation?

Le point de la difficulté, qui reſte à réſoudre, ſeroit de trouvèr un expédient, qui, en conſervant l'Honneur aux Particuliers, maintînt la Loi dans toute ſa vigueur.

La Puiſſance des plus Grands Rois n'a rien pû contre cette Mode barbare: Louis XIV. Frédéric I. & Frédéric-Guillaume, publièrent des Edits rigoureux contre les Duèls: ces Princes n'avancèrent rien; ſi non que les Duèls changèrent de nom & paſſèrent pour des Rencontres; & que bien des Nobles, qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts ſubitement.

Si tous les Princes de l'Europe n'aſſemblent pas un Congrès, & ne conviennent entre-eux d'at-

d'attachèr un dèshonneur à ceux, qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'égorger dans ces Combats Singuliers; ſi, dis-je, ils ne conviennent pas de refuſer tout Aſile à cette espèce de Meurtriers, & de punir ſévérement ceux, qui inſulteront leurs pareils, ſoit en paroles, ſoit par écrit ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux Duèls.

Qu'on ne m'accuſe point d'avoir hérité des Viſions de l'Abbé de Saint-Pierre: je ne voi rien d'impoſſible à ce que des Particuliers ſoumettent leurs Querelles à la déciſion des Juges; de même qu'ils y ſoumettent les Différends, qui décident de leurs fortunes: & par quelle raiſon les Princes n'aſſembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance? j'en revien-là, & j'oſe aſſûrer que c'eſt le ſeul moien d'abolir en Europe ce Point-d'Honneur mal placé, qui a coûté la Vie à tant d'Honnêtes-Gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands ſervices.

Telles ſont en Abrégé les Réfléxions que les

les Loix m'ont fournies: je me ſuis borné à faire une Esquiſſe au lieu d'un Tableau; & je crainds même de n'en avoir que trop dit.

Il me ſemble enfin que, chez des Nations qui ſortent à peine de la Barbarie, il faut des Légiſlateurs ſévères; que, chez les Peuples policés dont les Mœurs ſont douces, il faut des Légiſlateurs humains.

S'imaginer que les Hommes ſont tous des Démons, & s'acharner ſur eux avec cruauté; c'eſt la viſion d'un Miſanthrope farouche: ſuppoſer que les Hommes ſont tous des Anges, & leur abandonner la bride; c'eſt le rêve d'un Capucin imbécile: croire qu'ils ne ſont ni tous bons ni tous mauvais; récompenſer les bonnes actions au de-là de leur prix; punir les mauvaiſes au deſſous de ce qu'elles méritent; avoir de l'indulgence pour leurs foibleſſes & de l'humanité pour tous; c'eſt comme en doit agir un Homme Raiſonnable.

FIN DU TROISIEME TOME.

TA-

TABLE
DES PIECES CONTENUES DANS LE TOME III.

EPITRES FAMILIERES.

EPITRE I. *A MON FRERE HENRI.* Où courez-vous? Ah! je fuis la Campagne, &c. Pag. 5

EPITRE II. *A POELLNITZ.* Mépriſera, qui le veut, les Richeſſes, &c. 18

EPITRE III. *A FOUQUET.* Pourquoi toûjours nous prôner le vieux Tems, &c. 24

EPITRE IV. *A LA COMTESSE DE CAMAS.* Ne penſez point, reſpectable Camas, &c. 31

EPITRE V. *A JORDAN.* Flore aux abbois, faiſant place à Pomone, &c. 39

TABLE.

EPITRE VI. *A MA SOEUR DE BAREUTH.* Digne & ſublime Objet d'une Amitié ſincère, &c. 49

EPITRE VII. *A MAUPERTUIS.* Dans ce Climat ſtérile & naguères ſauvage, &c. 57

EPITRE VIII. *A D'ARGENS.* Oui, l'Hivèr décrépit fuit devant le Printems, &c. 62

EPITRE IX. *A MAUPERTUIS.* Vous revoilà donc à Paris, &c. 70

EPITRE X. LA PALINODIE: *A DARGET.* J'en ſuis fâché, pauvre Darget, &c. 80

PIECES DIVERSES.

STANCES IRREGULIERES SUR LA TRANQUILLITE'. Non, ce n'eſt point au Dieu qui répand les Pavots, &c. 87

VERS FAITS DANS LA CAMPAGNE DU RHIN EN 1734. Loin de ce Séjour ſolitaire, &c. 96

STANCES: *A VOLTAIRE.* De votre Paſſeport muni, &c. 100

VERS

TABLE.

VERS *A JORDAN*, SUR LA COMÈTE QUI PARUT EN 1743. Helas! Jordan, tu tremble encor, &c. 103

DISCOURS SUR LES IGNORANS. Le beau Balbus, dont l'aimable Figure, &c. 105

DISCOURS SUR LA FAUSSETÉ. Maudit ſoit le Mortel, dont la ſombre Malice, &c. 115

ODE SUR LA GLOIRE. Un Dieu s'empare de mon Ame, &c. 124

EPITRE *A CESARION*. De ma bavarde Poëſie, &c. 130

AUX MANES DE CESARION. Qu'entends-je? Juſte Dieu! Quelle affreuſe Nouvelle? &c. 135

A LA BARONNE DE SCHWERIN, SUR SON MARIAGE AVEC LE SCHULTEIS LENTULUS. Daignez recevoir ce Fromage, &c. 141

STANCES CONTRE UN MEDECIN. Je chante la Palinodie, &c. 146

CONTE: LE MIRACLE MANQUÉ. Je veux chanter, ſur ma Vièle profane, &c. 148

FABLE: LE SERIN ET LE MOINEAU. On ſe fait

TABLE

des Grandeurs une très-fauſſe idée, &c. 156
EPIGRAMME I. Chez un Malade, on mande un Aſſaſſin, &c. 159
EPIGRAMME II. Auguſte fait dans huit jours Banqueroute, &c. 160
EPIGRAMME III. Un vieux Soudart, revenant de Campagne, &c. 161
EPIGRAMME IV. Certain Quidam, qui n'étoit déniaiſé, &c. 162
EPIGRAMME V. Un Monſtre Féminin, Fléau de ſon Mari, &c. 163
EPIGRAMME VI. Un Otthoman Ambaſſadeur, &c. 164

LETTRES
EN VERS ET PROSE.

LETTRE I. *A JORDAN:* DE L'AN 1743. Lorsque tu parles de Canons, &c. 167
LETTRE II. *A VOLTAIRE:* DU 22 FÉVRIER 1747.

TABLE

1747. Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris, &c. 170

LETTRE III. *A VOLTAIRE:* DU 24 D'AVRIL 1747. Vous rendez la Mort ſi galante, &c. 175

LETTRE IV. *A VOLTAIRE:* DU 29 NOVEMBRE 1748. En vain veux-je vous arrêter, &c. 181

LETTRE V. *A VOLTAIRE:* DU 13 FÉVRIER 1749. Je reçoi avec plaiſir deux de vos Lettres à la fois, &c. 187

LETTRE VI. *A VOLTAIRE:* DU 5 MARS 1749. Il y a dequoi purger toute la France avec les Pilules, &c. 196

LETTRE VII. *A VOLTAIRE:* DU 15 JUILLET 1749. Des Loix de l'homicide Mars, &c. 200

LETTRE VIII. *A VOLTAIRE.* Dans votre Proſe délicate, &c. 205

LETTRE IX. *A VOLTAIRE:* DU 11 JANVIER 1750. J'ai vû le Roman de Nanine, &c. 212

LETTRE X. *A VOLTAIRE.* Quoi, vous enveiez vos Ecrits, &c. 217

TABLE

LETTRE XI. *A VOLTAIRE:* DU 20 FÉVRIER 1750. La Nuit, compagne du Repos, &c. 223

PIECES ACADEMIQUES.

ELOGE DE JORDAN. 231
ELOGE DE GOLTZE. 245
DISSERTATION SUR LES RAISONS D'ETABLIR OU D'ABROGER LES LOIX. 263

169 619

-3

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

TOM. III.